58E ANNÉE MARS 1951

★

REVUE DE PARIS

PAUL CLAUDEL : Les deux Témoins de l'Apocalypse
HENRI GUILLEMIN : Victor Hugo amoureux (documents inédits)
GABRIELLE ROY : L'École de la petite Poule d'eau
GEORGES BONNET : France et Espagne (1936-1951)
JOSEPH PEYRÉ : Un Homme, de la Tête aux Pieds
BRUNO WALTER : Souvenirs de Berlin et de Salzbourg
MICHEL DEBRÉ : Les trois Piliers de l'Occident
JULES BERTAUT : Napoléon déifié
MICHEL SIMON : Carnaval à Rio de Janeiro
ROBERT CAMPBELL : Le Psychologisme de Jung
PAUL GUTH : Jean Rostand
THIERRY MAULNIER : Le Théâtre
PIERRE AUDIAT : Les Livres d'Histoire
Le Mois à Paris par JACQUES CHASTENET, CLAUDE ROGER-MARX, GEORGES PILLEMENT, BERNARD GAVOTY, CHRISTIAN MURCIAUX, JEAN FAYARD.

★

LA LIVRAISON : 150 FRS

SOMMAIRE

		Pages
PAUL CLAUDEL	Les deux Témoins de l'Apocalypse	3
HENRI GUILLEMIN	Victor Hugo amoureux (documents inédits)	16
GABRIELLE ROY	L'École de la petite Poule d'eau.	35
GEORGES BONNET	France et Espagne (1936-1951)	54
JOSEPH PEYRÉ	Un Homme, de la Tête aux Pieds	62
BRUNO WALTER	Souvenirs de Berlin et de Salzbourg	81
MICHEL DEBRÉ	Les trois Piliers de l'Occident	94
JULES BERTAUT	Napoléon déifié	104
MICHEL SIMON	Carnaval à Rio de Janeiro	115
ROBERT CAMPBELL	Le Psychologisme de Jung	123
PAUL GUTH	Jean Rostand	136
THIERRY MAULNIER	Le Théâtre	145
PIERRE AUDIAT	Les Livres d'Histoire	150
	Le Mois à Paris	158
	Chronique bibliographique	166

LA REVUE DE PARIS

publiera prochainement

LE JOURNAL D'AMIEL

(Pages inédites)

LA KAHENA
par
Christian MURCIAUX

L'ABBÉ MUGNIER
(Souvenirs)
par la Princesse BIBESCO

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

TARIFS DES ABONNEMENTS

France : Un an (12 numéros) .. Fr. 1.400 »
— Six mois (6 numéros) .. 700 »

Étranger : Un an (12 numéros). Fr. 1.750 »
— Six mois (6 numéros) .. .. 875 »

ABONNEMENTS D'UN AN PAYÉS EN MONNAIES ÉTRANGÈRES

U.S.A. .. .. $ 5.50

Canada .. .. $ canadiens 5,60

Suisse : En cas de paiement au C. ch. postaux n° I.12237 à Genève. } Fr.S. 23. »

En cas de paiement par chèque bancaire .. .. Fr.S. 26. -

Belgique : En cas de paiement au C. ch. postaux n° 3.509-64 à Bruxelles. } Fr.B.264. »

En cas de paiement par chèque bancaire .. .. Fr. B. 284. »

Italie .. .. Lires 3.365. -

Angleterre .. .. £ 1.18. -

Égypte. .. .. Piastres 185. -

Hollande .. .. Florins. 20. -

Portugal .. .. Escudos 154. -

La différence que l'on peut constater entre le prix de 1.750 francs et la somme équivalente indiquée en certaines monnaies étrangères résulte des commissions d'encaissement bancaires.

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées (Balzac 02-88)

Compte chèques postaux : 360-50 Paris

Au Brésil : s'adresser à l'Agencia Franceza de Assinaturas
R. F. Besnard, 91, avenida Almirante Barroso, Rio de Janeiro

Prière de joindre la somme de 20 francs et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse

LA REVUE DE PARIS : Société à responsabilité limitée, capital 75.000 francs
Propriétaires : Edmée de La Rochefoucauld - André de Fels

Copyright by Revue de Paris 1951

Si vous voyagez beaucoup

prenez un

ABONNEMENT

CARTE-ABONNEMENT
remplaçant les billets au plein tarif
ou **CARTE**
permettant d'obtenir des billets
ou **1/2 TARIF**

- sur un parcours déterminé
- sur les zones du réseau de la SNCF *(16 zones)*.

Il existe également des abonnements sur des zones autour de certaines grandes villes.

RENSEIGNEZ-VOUS DANS LES GARES

SNCF * SNCF * SNCF * SNCF

21-47

Pour les Amateurs de Livres

LIBRAIRIE HISTORIQUE R. CLAVREUIL
37, Rue St-André-des-Arts - PARIS-6e

HISTOIRE - MÉMOIRES

En distribution sur demande : CATALOGUE SPÉCIAL SUR NAPOLÉON | Achat de Bibliothèques

ORFÈVRERIE
Christofle
12, RUE ROYALE. 12 PARIS
MÉTAL ARGENTÉ • ARGENT MASSIF
COUTELLERIE • CRISTAUX • PORCELAINES

DENTOL
DENTIFRICE ANTISEPTIQUE
BLANCHIT LES DENTS
Parfume agréablement l'Haleine

VOUS qui écrivez beaucoup

BREVETÉ PAR
STYLOMINE

Le BACCALAURÉAT se prépare au
COURS SORBON
5 & 12, rue Henri-Rochefort, Paris (17e) - Wag. 29-01
Cours de vacances du 19 août au 5 octobre
EXTERNAT - DEMI-PENSION - INTERNAT

INFORMATION FINANCIÈRE

COMPAGNIE NATIONALE DU RHONE
(Travaux de Donzère-Mondragon)

Emission de 350.000 obligations de Frs. 10.000 nominal, jouissance 1er Février 1951.

Taux d'intérêt : 6 0/0 net — coupon annuel payable le 1er Février.

Prix d'émission : Frs. 9.575 par obligation.

Amortissement : En 15 ans au maximum à partir du 1er Février 1951 par tirages ou rachats, la moitié au moins de l'annuité devant être consacrée à des remboursements au pair par tirages.

Garantie : Le service complet de l'emprunt en intérêts et amortissement est garanti par l'Etat dans les conditions et suivant les modalités prévues par l'article 3 de la Loi du 27 Mai 1921 et les textes subséquents régissant la Compagnie.

(*B.A.L.O.* du 5 Février 1951.)

VIENT DE PARAITRE

l'Annuaire DESFOSSÉS-SEF
1950-1951
en DEUX VOLUMES
totalisant 3.400 pages

COMPRENANT :
Notices complètes sur sociétés et Listes des Administrateurs, Commissaires aux comptes, Agents de change, Courtiers, Banques et Etablissements financiers.

Prix :
Au Bureau de l'Annuaire.. 5.000 fr.
Franco..... 5.200 fr.
Etranger (franco)..... 6.000 fr.

● *Adresser commandes en joignant le montant par chèque bancaire ou chèque postal* 1889-86 *Paris, à*

COTE DESFOSSÉS
42, rue Notre-Dame-des-Victoires, 42
PARIS (2e)

LES DEUX TÉMOINS DE L'APOCALYPSE

par PAUL CLAUDEL

C'EST au son de la Sixième trompette qu'ils apparaissent. Ils ont reçu mission de prophétiser pendant mille deux cent soixante jours, « revêtus de sacs » et le chapitre XI du livre [1] en parle de la manière suivante :

Ce sont les deux oliviers et les deux chandeliers qui se tiennent devant le Seigneur de la terre. Et si quelqu'un veut leur faire du mal, un feu sortira de leur bouche et dévorera leurs ennemis, et si quelqu'un veut leur porter atteinte, il lui faut périr ainsi. Ils ont le pouvoir de fermer le ciel afin qu'il ne pleuve pas aux jours de leur prophétie : et ils ont pouvoir sur les eaux de les changer en sang et de frapper la terre de toutes sortes de plaies, toutes les fois qu'ils le voudront. Et quand ils auront fini leur témoignage, la Bête qui monte de l'abîme leur fera la guerre, les vaincra et les tuera. Et leurs corps seront étendus sur les places de la grande Cité qui est appelée spirituellement Sodome et Egypte où leur Seigneur aussi a été crucifié. Et verront ceux des tribus et des peuples et des langues leurs corps pendant trois jours et demi et ils ne laisseront pas mettre leurs corps dans des tombeaux. Et les habitants de la terre se réjouiront sur eux, et ils se paieront du bon temps, et ils s'enverront les uns aux autres des présents parce que ces deux prophètes

1. L'Apocalypse.

tourmentaient (cruciaverunt) ceux qui font leur habitation de la terre, mais après trois jours et demi un esprit de vie venu de Dieu entra en eux, et ils se tinrent sur leurs pieds et une grande terreur tomba sur ceux qui les virent. Et ils entendirent une grande voix du ciel leur disant : Montez ici. Et ils montèrent au ciel dans la nuée, et leurs ennemis les virent. Et à cette heure il se fit un grand tremblement de terre : et la dixième partie de la ville tomba et périrent dans le tremblement de terre sept mille noms d'hommes, et les autres furent saisis de frayeur et rendirent gloire au Roi du Ciel.

Les deux témoins! Écartons d'abord l'idée par trop simplette, et d'ailleurs inconciliable avec le texte, de deux personnages en chair et en os, « Élie et Hénoch », précisent les naïfs commentateurs, échappés à cet effet des resserres les plus obscures de la légende, et affublés, on ne nous dit pas pourquoi, du même accoutrement de poils de bêtes. Quand le Seigneur se manifesta sur le Thabor, l'Évangile nous dit qu'Il S'était en effet choisi deux témoins, c'étaient Moïse et Élie, en qui la tradition a toujours vu les représentants de la Loi et de la Prophétie. Il n'est pas plus téméraire de voir, à l'exemple de certains glossateurs anciens dans les comparses jumeaux qui leur ont succédé, des personnifications de l'Ancien et du Nouveau Testament. Qui nierait que ce sont là les témoins par excellence, l'acte authentique — *dans la bouche de deux témoins tient ferme toute parole* (Mt. 19-15) — dressé au cours des âges par des apostés qualifiés pour savoir et pour parler des accomplissements successifs de la Promesse? Tous deux sont les témoins de Dieu et chacun d'eux est le témoin de l'autre, corroborant son affirmation par les faits dont lui-même a qualité pour se porter garant. Leurs enveloppes animales — et je ne songe pas à ces cimiers de bœuf, de lion et d'aigle dont la tradition coiffe nos évangélistes — et le tabernacle de Moïse aussi était revêtu de peaux de bêtes [1] — c'est leur langage toujours emprunté à la réalité concrète, à des choses et à des êtres que Dieu à créés et qu'Il a faits dépositaires et acteurs de Ses intentions, — des mots toujours qui sont la dépouille d'êtres vivants[2]. Ce langage qui rebute les sots et les impies, il est la joie des fidèles qui y trouvent une occasion d'efforts et de mérites, la Grâce ne nous donne rien sans qu'elle n'exige de notre côté une certaine coopération. Le soleil lui-même (Apoc. 6.12), saint Jean nous dit qu'il s'était revêtu *comme d'un sac de poils*. Le sac est quelque chose non seulement de grossier, mais de mal ajusté, qui ne laisse apparaître que le mouvement en déguisant le corps.

Ce sont les deux oliviers et les deux flambeaux, dit saint Jean empruntant les expressions de Zacharie, *qui se tiennent debout en face du Seigneur de la terre*. Tous deux sont oliviers et tous deux sont flambeaux, tous deux

1. Non sans sourire, j'évoque aussi la pensée de ce parchemin qui est l'enveloppe de l'Écriture.

2. *Et speciei domus dividere spolia* - Ps 67.13. — *Lætabor ego super eloquia tua sicut qui invenit spolia multa*. Ps 118.62.

fournissent cette huile dont le nom est Christ, et tous deux par le moyen de la mèche cette lumière qu'elle alimente.

Mais cette prédication, quelle est-elle? Saint Jean nous donne à comprendre seulement qu'il s'agit du Christ crucifié (11.8). Mais il lui plaît de parler surtout du dégât que produit cette intervention de la Vérité révélée au travers des affaires humaines. Et l'on se souvient en effet des paroles du Fils de l'Homme annonçant qu'*Il est venu apporter non pas la paix mais le glaive* (Mt. 10.34) et que sur cinq personnes il se fera une division de trois contre deux (Luc 12.52), les enfants contre leur père [1]. La vérité en effet s'attaque directement à notre raison d'être. Elle frappe de stérilité ou d'inexistence, elle vide désagréablement de substance tout ce qui est ou tout ce qui fait semblant d'être autre chose qu'elle-même. C'est terrible d'avoir affaire à quelqu'un, quand on discute avec lui, qui est capable de vous répondre avec du feu. Ainsi tous ces malheureux préfets de l'Empire Romain, Olibrius et les autres, quand ils reçoivent en pleine figure cette bouffée de flamme qui s'échappe des lèvres d'une vierge innocente. On ne peut s'empêcher de les plaindre! Agnès vit toujours, mais son juge, nous le voyons encore aujourd'hui de nos yeux qui est en train d'être mis à mort. Ainsi tous ces malheureux de nos jours qui torturent les textes de la Bible, mais c'est plutôt eux-mêmes qui sont torturés et qui font d'épouvantables grimaces! Saint Paul nous dit que sans la Loi il n'y aurait pas eu de péché. Ainsi sans l'Évangile il n'y aurait pas eu ce dam affreux qui est la privation de l'Évangile. Un messager est apparu pour ôter à celui qui n'a pas cela même qu'il avait. Si l'on refuse l'Évangile, toute la philosophie païenne, toute la loi naturelle, cet instinct foncier en nous du beau et du bon, n'a plus de sens, elle n'aboutit plus nulle part. Cette pluie qui n'est pas refusée aux méchants eux-mêmes, elle a tari, et voici cette sécheresse de trois ans et demi préfigurée par Élie et dont Luc et Jacques ont renouvelé la menace : trois ans et demi qui font mille deux cent soixante jours, soit une durée égale à celle de la prédication des Deux Témoins. *Pour qu'il ne tombe pas de pluie*, dit le texte, *tous les jours de leur prophétie*. La Révélation a condensé en elle toute l'humidité dont le ciel disposait au profit de la terre. Une telle soif a été prêchée au monde qu'il n'y a plus que l'eau de Bethléem qui soit capable de la désaltérer.

Mais que veut dire saint Jean quand il nous parle du pouvoir des Témoins de changer l'eau en sang? Une idée eucharistique s'insinue malgré nous dans notre esprit et l'on songe au miracle de Cana. Veut-il dire qu'après l'immersion du Christ dans le Jourdain, après la consécration de la Cène où l'eau est mélangée dans le calice au vin et devient sang avec lui, rien de liquide ne nous paraît plus désirable qui n'ait vertu de sacrement et ne soit un instrument de communion? Ce sang que notre

1. *Advint cette grande merveille que, Ceré périssant, ses fils ne périssent pas.* Num. 26.11.

incrédulité nous interdit de recevoir de la main du prêtre, c'est dans les veines du prochain que nous allons directement le rechercher. La guerre est faite d'un désir de rapprochement, d'appropriation, d'assimilation. Nous désirons tout ce que possède notre prochain, tout ce qui fait la substance de notre prochain, jusqu'à le dévorer. C'est ce que dit le prophète Zacharie (11.9) : *Je ne serai plus votre pasteur : que chacun dévore la chair de son prochain.* Et Isaïe (9.20) : *Il ira à droite et il aura faim encore : il dévorera à gauche et il ne sera pas rassasié : chacun dévorera la chair de son propre bras, Manassé contre Ephraïm et Ephraïm contre Manassé et tous deux ensemble contre Juda.* C'est ainsi que nous voyons toute l'Europe et le monde entier, affreusement transformés en une table de communion. ... *et de frapper la terre de tout fléau quand ils le veulent,* continue notre texte. Bien entendu les porteurs de l'Évangile sont des messagers de l'amour et non pas de la colère. Ce n'est pas ce qu'ils veulent qui est la cause de toute espèce de fléaux, c'est ce que leurs auditeurs, qui ont des oreilles pour ne pas entendre ne veulent pas. La vérité n'est jamais proférée impunément, elle ne laisse pas la situation intacte, ou, comme dit Isaïe, *elle ne revient pas vide.* Ce n'est pas la même chose de l'ignorer ou de la refuser. *Voici que je tiens dans mon poing,* dit le Moïse du Deutéronome, *la bénédiction et la malédiction.* Ce n'est pas la même chose de pécher, pour ainsi dire, passivement ou de pécher activement *contre* quelque chose ou *contre* quelqu'un. Au péché contre la loi naturelle vient s'ajouter pour en aggraver le caractère et les conséquences une note de désobéissance et de sacrilège. *La malédiction de la mère déracine les fondements,* dit le Livre de la Sagesse. Mais Dieu dans l'Ancien Testament ne Se compare-t-Il pas partout non seulement à un père mais à une mère ? Nous ne sommes pas des isolés. Chacun de nous apporte avec lui en naissant la vocation à une certaine tâche personnelle, on a besoin de nous pour quelque chose, et toute déficience de notre part entraîne presque à l'infini toute sorte de dégâts, elle donne ouverture à toutes les variétés de désordre, à quelque chose qui nous retombe sur la tête.

Et quand ils auront complété leur témoignage, poursuit le verset 7, c'est-à-dire à mesure que la suite des temps jusqu'à leur consommation aura élicité des documents sacrés tout le sens, toute la vertu qui s'y trouvaient contenus, quand toutes les générations en auront reçu leur part — *la Bête qui monte de l'Abîme guerroiera contre eux et les vaincra et les mettra à mort.* Il ne s'agit pas d'un drame qui une fois pour toutes s'engage et se dénoue. Comme l'indiquent les laps identiques dans diverses figures arithmétiques, quarante-deux mois, mille deux cent soixante jours, trois jours et demi, tous les événements décrits se produisent en même temps : conculcation de la Cité Sainte, prédication des Témoins, la réaction de la Bête, la mise à mort des deux Prophètes — il s'agit de la critique littéraliste qui leur ôte le souffle, c'est-à-dire l'inspiration — l'exposition de leurs cadavres *sur la place de la grande Ville, qui est appelée spirituellement Sodome et Egypte* (c'est-à-dire ignorance et cette inversion qu'est

l'hérésie) *où leur Seigneur a été crucifié*, et leur appel au Ciel. Il n'y a pas de génération depuis le Golgotha qui ait été privée de ce spectacle simultané. Depuis Origène qui bataille contre Celae, depuis les Ariens et les Marcionites, depuis les Vaudois, les Wycleffites et les Hussites jusqu'à leurs successeurs et jusqu'à l'enseignement qui, hélas! sévit aujourd'hui dans la plupart des séminaires, une foule de spécialistes se sont exercés à venir à bout de nos deux témoins, à maîtriser le feu qui leur sort de la bouche, à faire d'eux quelque chose d'inoffensif et de pas gênant. Un illustre dominicain avouait à mon ami L. M. qu'un livre comme le Lévitique — et ce n'était sans doute pas le seul! — était pour lui « privé de tout suc » (c'est la sécheresse dont il était question tout à l'heure). Que de confidences navrantes, j'ai reçues à ce sujet! On peut dire que dans la plupart des séminaires l'enseignement de la parole de Dieu est devenu la terreur des élèves. Je ne citerai qu'un témoignage, celui d'un jeune religieux formé en Terre Sainte et appelé à devenir lui-même professeur d'exégèse : « Nous étions un petit groupe de jeunes gens ouverts, vibrant au moindre choc... eh bien, ce qui m'est resté à la fin de mes études, c'est un sentiment jamais avoué d'insatisfaction. » Mettons à part le Nouveau Testament et quelques livres de l'Ancien : il reste un bon nombre de Livres Saints dont la raison d'être, la portée et même le sérieux (?) nous fondaient entre les doigts. « Idylle champêtre », « Nouvelle amusante », « traditions populaires », « historiette à but moral, genre rue Bayard », etc., etc. On était tenté à la longue de ranger les Livres Saints en deux catégories : ceux qui nous concernent toujours et ceux dont le rôle est fini (qui en d'autres termes sont morts — P. Cl.) « Nous pourrions classer parmi ces derniers une bonne partie du Pentateuque, Lévitique, Nombres, pas mal de pages des Juges, des Rois, etc., objets vénérables de musées pieux, vieux papiers de famille qu'on garde par piété filiale. Mais même parmi ceux qui sont encore « en vigueur » aujourd'hui, il y aurait une petite tribu d'ouvrages moins importants que les autres (Ruth, Judith, Tobie, Esther, Cantique), dont le sens se réduirait à la petite leçon morale qu'ils impliquent à longueur de pages... Voilà à peu près ce qu'un étudiant modéré pouvait penser. Je dis modéré, car il y a des positions dont on se demande comment elles s'arrangent avec l'Inspiration. Pour ce qui est de la méthode des Pères, elle n'est pas du domaine scientifique ». Et dans une autre lettre : « l'Eglise nous met les psaumes continuellement sur les lèvres. Or certains d'entre eux, entendus d'après la méthode critique (milieu, race, époque) ne sont que des articles juifs, pleins de chamailleries, de chicanes, de férocités, d'une mesquinerie à vous retourner le cœur et puant le juif « à un braiement d'âne » (Expression typique, comme on dit « *à un jet de pierre*, employée en Palestine) ».

Voilà ce que des professeurs que je compare à des sépulcres blanchis, à des aveugles conducteurs d'aveugles, ont fait d'un jeune homme plein de foi et de bonne volonté. *Si le sel perd sa saveur, avec quoi salera-t-on?*

J'ai répondu à ce pauvre garçon que les tristes bonshommes dont il avait reçu l'enseignement abominable et dont il me vantait naïvement « la dévotion de gosses à la Sainte Vierge » étaient pires que les Pharisiens qui crachaient dans la bouche du Verbe incarné.

L'effort de tous les ennemis des Deux Témoins a toujours été de les séparer, de les mettre en opposition l'un avec l'autre, alors que le Christ a déclaré *qu'Il n'était pas venu dissoudre, mais remplir et que pas un point sur l'i ne passerait de la Loi* [1]. Tout Son enseignement dans les synagogues paraît avoir été une explication des Livres Saints et un appel à leur témoignage. Ainsi quand Il Se réfère à Abraham, à David, à Moïse, à Élie, à Isaïe, à Zacharie, etc. *Ne faut-il pas que les Ecritures soient remplies?* s'écrie-t-il. Une de Ses dernières Paroles sur la croix est empruntée à un psaume, un de ces psaumes qui soulèvent le cœur des professeurs de Jérusalem. Et après la résurrection, Sa consolation aux disciples qu'Il rejoint sur la route d'Emmaüs est de *leur ouvrir les Ecritures*, ces Écritures qu'Il leur a prescrit de *scruter* (le même mot que nous trouvons répété à trois reprises dans le psaume 118). Les Apôtres et saint Paul, et plus tard tous les Pères, ne font pas autre chose. Les oliviers et les lampes de la Vision de Zacharie, les uns qui fournissent l'huile (le Christ) et les autres qui la transforment en lumière, sont inséparables. Et c'est pourquoi l'Apocalypse emploie le singulier pour parler du cadavre des Témoins. *To ptôma*, écrit-elle. Et aussitôt après c'est le pluriel : *ta ptômata*.

Comme au long d'un cadavre un cadavre étendu.

Car les deux témoins vivent et meurent ensemble. Les voici côte à côte exposés sur *la place de la grande Ville qui est appelée spirituellement Sodome et Egypte, où leur Seigneur aussi a été crucifié*. Ils sont allongés au pied de la Croix. Sodome, le pays des invertis, c'est l'hérésie qui retourne monstrueusement l'ordre et le sens naturels en mettant Dieu au service de l'homme. Égypte, qui veut dire *ténèbres*, c'est l'ignorance et c'est l'aveuglement. Notre Seigneur y est crucifié par les quatre membres, c'est-à-dire qu'on l'y a mis à la vue de tous dans l'impossibilité de bouger, d'agir, de Se faire entendre et finalement de vivre. (Seigneur il n'y a plus que cette présence pure et simple avec nous et cette incapacité bénie de changer de place!) Il est bien mort, et ces Témoins aussi, on ne peut pas être plus mort qu'ils ne sont. A la manière dont ils publièrent Sa vie, ils authentiquent son décès. Le Christ est fixé avec des clous et ces témoins sont ajustés avec des épingles, je veux dire cet appareil innombrable de notes critiques qui encadrent le texte, qui tirent chaque mot, qui tendent chaque fibre du corps écrit, jusqu'à ce que l'éditeur ait réussi à l'accommoder à sa petite planchette! Ce que l'on appelle un joli travail! et qui mérite applaudissement et rémunération. Comme on est tranquille maintenant que ces gêneurs ne sont plus là pour nous embêter

1. Ce point au-dessus de la verticale qui la rend sonore, qui en fait une voyelle. Le grain de sénevé.

(basanidzein) ! Les Universités et les savants font entre elles assaut de titres et de décorations, de compliments et de politesses, parfois assaisonnées de perfidies, mais l'exégèse elle aussi a ses friandises que sait déguster le palais d'un connaisseur. Ce serait dommage d'ailleurs de payer à nos deux poilus un tombeau définitif. Leur héritage est notre gagne-pain. Leur mort est une chose si intéressante, si soulageante, et en même temps si profitable, qu'il ne faut pas s'arrêter de la prouver, soit directement par nos arguments, soit indirectement par notre manière de vivre. On trouve la Bible en Amérique dans chaque chambre d'hôtel, et les croix de nos carrefours, comme elles nous regardent passer! Toujours plus vite!

Et, bon sang! les voilà qui ressuscitent! ce n'est pas assez dire, on a beau s'asseoir dessus, les voilà qui font explosion! On nous avait bien dit que c'était déjà arrivé, qu'il fallait se méfier, et voilà que ça recommence! On n'en aura donc jamais fini avec eux! Les malins ont eu beau nous expliquer qu'on pouvait s'arranger avec eux. Le sens général suffit, pas besoin d'entrer dans les détails désobligeants. Un bon petit acte de foi dans l'intimité de notre conscience, et voilà on est, comme on dit, « assuré » ; on a la patente, on n'a plus à s'occuper que de ses affaires temporelles. On a son propre témoignage chez soi avec soi, « son petit religion personnel ». Quant aux poilus, ce ne sont plus les témoins de Jésus-Christ, ce sont les nôtres. Après cela est venu le nommé Voltaire, on a bien ri pendant quelques années avant que M. Guillotin soit venu couper court à cette saine gaieté. Et puis sont venus les spécialistes qui en fait de cadavres sont les experts qualifiés. *Où est le corps là s'assemblent les aigles*, ce que l'on appelle malhonnêtement les charognards. Il y a eu les Allemands d'abord, et puis ce dégourdi qui si longtemps a su s'assurer la faveur du boulevard. On a eu de bons moments chez Magny pendant que sous la présidence du Prince Jérôme on se partageait en toute cordialité le saucisson du Vendredi Saint [1].

Et voilà qu'au fond de la Scythie surgit une espèce de forçat appelé Dostoïevsky qui s'entend lire dans un bordel par une prostituée (celle sans doute dont il est question au chapitre XVI d'Ezéchiel) le récit de la résurrection de Lazare, et voilà! cela suffit pour que toute une littérature, *sept mille noms d'hommes !* soit frappée d'insipidité! Aujourd'hui il y a les modernistes et cet enseignement « scientifique » et littéraliste que d'adroits religieux sont en train de distiller avec les précautions désirables dans les séminaires. On peut fonder là-dessus quelques espoirs, mais il faut se méfier, car la foudre de Pie X gronde toujours au firmament. Il y a une telle force dans ces vieux textes, ils collent tellement à vous, que les esprits les plus indépendants ne peuvent arriver à s'en débarrasser, ne serait-ce que sous la forme de slogans et de dictons. Une telle vigueur de foi, de cri, d'affirmation, de jurement et d'impétration, qu'on dirait que ce n'est pas nous qui façonnons cette parole dans notre bouche,

1. Ce qu'on appelle l'Enchantement du Vendredi Saint!

mais que c'est elle qui a créé bouche et cœur à son usage et ressemblance, pour qu'elle retentisse du fait de notre individualité temporelle dans l'Éternel! Enfin il sort de nous de l'authentique! Les savants ont beau essayer de nous engloutir sous des charretées d'arguments et de matériaux, il y a au fond de nous quelqu'un de désespéré qui espère et qui attend!

L'Écriture, telle qu'on l'enseigne aujourd'hui, si j'en crois mes correspondants, dans beaucoup trop de séminaires, ressemble à ce champ dont parle Ezéchiel qui était tout recouvert d'ossements *véhémentement secs*. Qui appellera sur lui cet Esprit, le même Esprit que le prophète vit tout à coup se déchaîner des quatre coins de l'horizon? *Et Il me dit : Fils de l'Homme, penses-tu que ces os puissent revivre? Et je dis : Seigneur Dieu, Tu le sais! Et Il me dit : Prophétise sur ces os et tu leur diras : Os arides, écoutez le Verbe du Seigneur! Il dit : Voici que j'introduirai en vous un esprit et vous vivrez. Je ferai naître sur vous des nerfs et croître par dessus vous des chairs et j'étendrai de la peau par dessus et vous vivrez et vous saurez que je suis le Seigneur. Et je prophétisai et il y eut un son et voici commotion : et les os se rapprochèrent l'un de l'autre, chacun adapté à sa jointure* (Le seul procédé vraiment illuminateur et efficace d'exégèse, tel que recommandé par Pascal : c'est dans l'Écriture qu'il faut chercher l'interprétation de l'Écriture). *Et je vis et voici que sur eux des nerfs et des chairs s'élevèrent... Ils avaient dit : nos os sont devenus secs et notre espérance a péri, et l'on nous a découpés. Mais le Seigneur dit : Voici que j'ouvrirai vos tombeaux et Je vous ferai sortir de vos sépulcres. Mon peuple, et vous saurez que Je suis le Seigneur et que je vous ai donné Mon Esprit et que vous vivrez et que Je vous aurai fait reposer en sécurité sur cette terre qui est la vôtre. Et vous saurez que c'est Moi le Seigneur qui ai parlé et qui ai fait.* (Ezéchiel, ch. 37).

Tout ce discours de l'antique prophète, l'Apocalypse le résume en ce seul mot qu'une voix du Ciel adresse aux Deux Témoins allongés côte à côte sur la table de dissection de cette Cité Sainte qui est appelée spirituellement Sodome et Égypte : *Montez ici! Anabate ôdé!* [1] *Et un*

1. *Montez ici!* C'est l'invitation que les Philistins (pardon et encore pardon si je vois dans ce peuple dévoué une préfiguration de nos interprètes littéralistes!) adressent par moquerie à Jonathas et à son écuyer (Reg. 14), qui sont venus dans le louable dessein d'en faire une grande déconfiture. Le chemin est étroit, le passage escarpé et difficile. La gorge passe entre deux pierres éminentes, *eminentes petræ*, dont le texte prend la peine de nous apprendre que l'une s'appelait *Boses* et l'autre *Sené*, c'est-à-dire *fleur en elle* pour la première et *buisson* pour la seconde. Ce serait bien peu me connaître que de croire que j'hésite un seul moment à identifier l'une, qui nous rappelle le Buisson ardent, les intrications et prohibitions de la Loi, avec l'Ancien Testament, et cette fleur qui pousse entre les épines, à travers la couronne d'épines, *flos in ea!* avec le Nouveau, Rampe sublime qui issit de la racine de Jessé. Mais Jonathas et son fidèle écuyer *(armiger)*, qui l'accompagne partout et qui porte ses armes, ne sont-ils pas aussi une figure de nos Deux témoins? Les voilà qui montent, comme ils y sont invités, par le chemin anagogique! et alors ils n'ont pas beaucoup de mal à se donner, ils n'ont qu'à regarder les Philistins, frappés d'ébriété, qui se détruisent réciproquement à grands coups d'estramaçons philologiques, « bonnes buffes et bons torchons », disait Jeanne d'Arc!

esprit de vie entra en eux et ils se mirent debout sur leurs pieds (sur leurs deux pieds) *et une grande terreur tomba sur ceux qui les contemplaient*. Ce commandement de *monter*, c'est ce qu'on appelle en exégèse le sens *anagogique !* Vous entendez, Messieurs les exégètes! Dieu vous dit de monter! Il ne vous dit pas de descendre, de chercher à Ses paroles le sens le plus bas, le plus terre à terre. *Quæ sursum sunt sapite, ubi Christus est* (Col. 3.1-2). Les témoins qu'on empêche de parler du Christ, ce sont les deux eunuques du Livre d'Esther qui complotent la mort du Roi. Il n'y a qu'une chose à faire, qui est de les suspendre à la croix. Faites comme saint Pierre qui pour prier monte à l'étage supérieur (Actes 10.9). Et souvenez-vous que pour Jérusalem il n'y a qu'une fondation, c'est votre cœur. *Ascendat Jerusalem super cor vestrum*, dit Jérémie (51.56).

La terre elle-même que vous essayez de donner pour base à votre édifice hasardeux et composite, elle n'en veut pas, elle a « mal au cœur », elle se dérobe, elle se secoue, elle demande à être débarrassée de cette chose qui n'existe pas. C'est quelque chose de ce genre qui m'est arrivé au Brésil cependant que je pérorais dans le buffet d'une gare. Il y avait en face de moi un énorme dressoir, garni de je ne sais combien d'étages de bouteilles. Tout à coup je m'aperçus qu'il s'inclinait vers moi avec sentiment. C'est la plus haute rangée, celle des liqueurs dites de *fantaisie*, qui se mit en marche la première, avec ce piétinement rythmique et musical, qu'on appelle, je crois, *shimmy*, et que pratiquent, cinquante de front, comme pour nous submerger, les grenouilles de music-hall. Est-il imprudent de les comparer aux frivoles et pimpants petits ouvrages de l'école Couchoud? Quand elles arrivèrent au bord de l'abîme, les récipients sérieux de l'entresol se mirent à leur tour en mouvement, je parle de ces cruchons remplis de vénérables alcools, où l'on est toujours sûr de trouver, à défaut de plaisir, les éléments d'un sommeil tantôt insidieux et tantôt foudroyant. Rappelez-vous ce qui se passe dans le salon d'un paquebot quand la mer entre en gaieté, et qu'un clergyman, pivotant sur lui-même, traverse tout le salon pour venir s'effondrer sur les genoux d'une vieille dame. Ainsi s'entrechoquaient dans une espèce de pyrrhique saugrenue les hoplites de l'érudition. Quant aux soubassements en qui j'avais mis ma confiance, aux matériaux premiers, si je peux dire, de ce magasin d'ébriété[1] je ne tardai pas à m'apercevoir qu'eux non plus n'étaient pas à leur aise. C'est en vain qu'on avait essayé de les caler avec des bouts de ruines, avec des morceaux de débris, avec des tessons et des fragments de puzzles dépareillés. Ils n'auraient pas mieux demandé, j'en suis sûr, que de rester en place, mais ils souffraient, si je peux dire, d'un défaut essentiel d'équilibre, d'assiette, d'honnêteté, d'un manque d'adhérence au sol, ils oscillaient de droite à gauche et d'avant en arrière, et si le moment n'était

1. *Agitatione agitabitur terra quasi ebrius* (Ps. 24.20) *Pedibus conculcabitur corona superbiæ ebriorum Ephraïm* (Id. 28.3). Non! non! il ne s'agit pas de ce superbe mortier de velours noir ou écarlate sur la tête de Messieurs les docteurs et professeurs.

pas venu où l'édifice allait tout entier et d'un seul coup s'effondrer sur ma tête, je n'aurais pas manqué de répéter l'exclamation du prophète : *jusques à quand claudiquerez-vous des deux côtés* (1. Reg. 18.21)?

Et il périt dans le tremblement de terre des noms d'hommes sept mille : juste la contrepartie du nombre des fidèles demeurés dans le Royaume d'Israël (3 Reg. 19.18). Ces noms d'hommes, ils sont inscrits sur le dos de tous ces ouvrages sous lesquels gémissent les rayons de nos bibliothèques. Ils s'accumulent dans les bibliographies. Ils gorgent les répertoires de la *Revue Biblique*. « On sait avec quel éclat le nom de M. Katzenjammer s'est manifesté par des études dont on peut dire qu'elles ont renouvelé la physionomie de la littérature postexilienne ». — « Le nom du R. P. Jacques Léventreur est resté attaché à une étude pénétrante sur la personnalité du Pseudo-Isaïe ». — « Cette pléiade de noms brillants qui ont fait la gloire de l'Université du Lac Asphaltite ». — « Parmi les nouveaux docteurs *honoris causa* de l'Université de Memphis (Haute Égypte) nous relevons les noms de messieurs X, Y, etc. » Ces formules rappellent les fameux dîners de Talleyrand, quand ce grand homme partageait le poulet à un cercle de convives admiratifs. « Son Altesse Royale me fera-t-elle la grâce d'accepter cette aile? » — « Monsieur Ducommun, un peu de blanc? » Ici c'est plutôt un repas de Cyclopes dont les Témoins font les frais. L'important est de s'assurer par quelque platitude une petite mention dédaigneuse dans une revue agnostique. L'opinion d'un catholique serait sans saveur. Alors il y a de la joie en Israël! Mais pourquoi sept mille noms seulement? Il y en a bien davantage! Il n'y a qu'un nom qui n'est jamais mentionné, c'est celui du Père, du Fils et du Saint Esprit!

Et le dixième de la Ville tomba — mais quel est donc ce religieux là-haut qui est resté attaché par un bout de chapelet à quelque chose qui a la forme d'une croix? — *et le reste fut plongé dans la crainte et rendit gloire à Dieu.* Ainsi soit-il!

***

Il est simplement bouffon à propos d'exégèse de parler de « Science » et de « méthode scientifique »[1]. « Une petite science conjecturale », disait Renan. Je voudrais savoir ce qu'il entend par là. La conjecture est un instrument de découverte, ce n'est pas un moyen de connaissance positive, qui implique tout un ensemble de témoignages concordants et contrôlés, ici absents. L'érudition, la diligence à la recherche des documents (dont très peu sûrs ou directement pertinents) n'ont rien de commun avec la science proprement dite. En réalité quand les modernistes parlent de science, ils entendent une interprétation des Écritures telle qu'elle exclue tout élément surnaturel. En quoi ils sont d'accord

1. *Stultus factus est omnis homo a scientia : confusus est omnis conflator in sculptili quia mendax est conflatio eorum, nec est spiritus in eis* (Jer. 51-17. Et d'autre part : *Dabitur liber scienti litteras et dicet : Non possum legere* (Is. 29-12).

avec nos professeurs dits catholiques, sauf que ceux-ci ajoutent (bien à regret, semble-t-il) à ce principe tacitement admis la clause timide « le plus possible ». L'industrie avec laquelle ces messieurs escamotent l'affirmation dogmatique que « toute l'Écriture est divinement inspirée » rappelle celle de ces scarabées qui en quelques minutes enterrent un rat mort pour pondre leurs œufs dedans. L'important est de ne pas scandaliser les impies : quant aux fidèles, ça n'a pas d'importance. Alors ils mettent tant d'eau dans leur vin qu'à la fin, comme dit Jules Renard, il n'y a plus de vin!

Plutôt que de science il faudrait parler d'imagination et de parti pris. C'est ce que Jérémie nous fait entendre par les mots de *conflatio* et de *sculptile*. *Conflatio*, le gonflage, c'est se souffler soi-même à l'intérieur d'une enveloppe quelconque pour l'adapter à un moule. *Sculptile*, c'est sculpter le document, le ciseler, l'amenuiser, de manière à le rendre gentil et finalement présentable dans une réunion de gens à la page. Dans tout cela il n'y a pas d'esprit, il n'y a que du vent.

En réalité, pour un catholique, il n'y a qu'un auteur de la Bible, et c'est l'Esprit Saint, utilisant d'ailleurs la personnalité et le tempérament de chaque scripteur divers, comme se fait reconnaissable la *main* d'un copiste, son goût comme pour tel papier, pour telle tournure syntactique, pour tel agencement matériel. Il y a à ce sujet un texte de Jérémie qui va bien loin. Le *famulus* du prophète, Baruch, lit devant une assemblée des docteurs d'Israël un texte de son maître à eux destiné et ses auditeurs saisis d'étonnement *(obstupuerunt)* l'interrogent. Baruch alors répond ces paroles remarquables. *Il parlait de sa bouche (ex ore suo) comme lisant tous ces discours, et moi, je les écrivais dans un* volume *avec de l'encre* (Jer. 36.18). C'est Dieu qui parle par la bouche de son témoin constitué, en se servant d'ailleurs de ses qualités et capacités naturelles et acquises, de son idiome, de son timbre de voix et d'âme, et même de ses défauts, comme par exemple du bégaiement de Moïse. Dès qu'on a adopté ce principe avec un entrain filial, avec une foi joyeuse, ardente, fervente, véhémente, intrépide, inébranlable, non seulement avec conviction mais avec exultation (et quoi de plus exultant en effet, plein de révérence et d'humilité, que de se sentir bouche à bouche avec la parole de Dieu) tout s'anime dans l'Écriture, tout s'accroche, tout se colore, tout se compose, tout se découvre, les membres et les organes de tous côtés arrivent *in juncturam suam*, c'est quelqu'un d'unique qui se dresse tout à coup sur ses pieds comme Jean Baptiste et se met à marcher, à prêcher et à annoncer le Verbe! Il y a quelqu'un d'unique, en ces multiples témoignages originaux ou rapportés, qui s'est mis dans sa propre peau! Et Dieu a contresigné tout cela en jurant par Lui-même. *Ego vivo, ait Dominus Deus. Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas.* C'est ainsi qu'après les Pères, le grand Bossuet et Pascal, dont les remarques sur l'Écriture forment ce que je trouve de plus intéressant dans les *Pensées*, lisaient la Bible. Pourquoi ne ferais-je pas comme eux?

Cherchez et lisez, dit Isaïe (34.16) *rien ne manque. Un ne manque pas à l'autre, c'est le même esprit qui a mis tout cela ensemble.* Plusieurs livres, mais en réalité il n'y en a qu'un seul. Pas un ne fait défaut à tous les autres. Ils n'ont pas besoin de se chercher, ils vont naturellement à la rencontre l'un de l'autre. *Dieu a mis toutes ces paroles à la loterie* (on songe aux *sortes Biblicæ* et aussi à ces vêtements sous la croix que les soldats se partageaient à coup de dés) *et sa main les leur a partagées et mesurées. Ils possèderont cette terre toujours, ils l'habiteront d'âge en âge.* Trois jours et demi! la moitié du temps qu'il a fallu pour créer le monde..

Et voici le chapitre 35.

La terre qui était déserte et impraticable se réjouira et la solitude tressaillira et elle se mettra à fleurir comme lys : a-t-on suffisamment réfléchi à l'horreur de ce mot : *lettre morte?* Quelqu'un de mort, c'est quelqu'un qui a vécu autrefois, mais à présent c'est fini. Ainsi l'Écriture si on adopte une interprétation purement historique et temporelle. Les Philistins, les Assyriens, les Égyptiens, les Israélites eux-mêmes, tous ces gens sont morts ; pourquoi l'Écriture qui consigne leur histoire serait-elle vivante? C'est un tas de pierres sur un tombeau. Une solitude où il n'y a plus personne, une aire désormais consacrée à la privation de tout sens *(invia)*. A quoi sert d'y promener ces longues files ahuries de séminaristes et de les étourdir avec le tapage périmé des prophètes? *Pilosus clamabit alter ad alterum* (Is. 34.13)! Oh pour la poésie, il n'y a pas à dire, c'est de la poésie, quelque chose de si intéressant qu'avec toute la discrétion voulue on ne peut pas se retenir de bâiller!

Mais cœur affamé, en dépit du proverbe, a des oreilles! Et quel tressaillement quand il vient à s'apercevoir que, les professeurs ont beau dire, ce langage des prophètes, il n'en est pas mort du tout! Je viens d'en tirer au sort un grand morceau! je l'écoute! je le comprends! Il est aussi actuel, il est aussi frais saignant pour moi que le journal de ce matin et la radio de tout à l'heure! C'est extraordinaire à dire, mais je ne sais qui, les circonstances sans doute, l'ont ressuscité! Et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'il ne continue pas seulement à nous éclairer le présent par le moyen du passé, mais que d'entre ces épines l'avenir ne cesse pas de s'élever, comme un lys! Remettons le doigt, pour voir, sur ces lignes hébraïques qui continuent à fulgurer sous le latin de saint Jérôme.

Germinant elle germinera et dans une effusion d'allégresse et de louange (lætabunda et laudans), elle nous ravira! La gloire du Liban lui a été donnée, ces sommets couverts de neige! *la beauté du Carmel et de Saron, on nous donne à considérer la gloire du Seigneur et la beauté de notre Dieu!*

Lignes qu'il faut baiser avec des larmes en nous écriant : C'est vrai! Ces régions désespérées de la poésie antique, Œdipe, Hécube, les Atrides, nous les avons laissées derrière nous. Et maintenant nous avons mis la planche pour aborder à une terre de suavité. *Decor Carmeli et Saron!*

Fortifiez les mains dissoutes! affermissez les genoux affaiblis! oui, c'est précisément de cela que nous avons besoin!

Dites aux pusillanimes : Courage ! Dieu vient ! Il vient et Il vous sauvera !

Alors les yeux ensemble avec les oreilles s'ouvriront ! Le boiteux sautera en l'air, le muet sentira sa langue se délier ! parce qu'il a crevé dans le désert une source d'eau et des torrents dans la solitude ! Vous entendez, vous m'écoutez, espèces d'onagres ? *Ibi potabunt onagri in siti suâ* (Ps. 103.11!)

Où régnait l'aridité, c'est maintenant une nappe, un jaillissement, buvez ! Dans les cavernes qui servent de repaires aux dragons (c'est de messieurs les bibliothécaires évidemment qu'il s'agit!) *verdira la vigueur du roseau et du jonc.*

Et à travers tout cela maintenant il y aura une route frayée, route sainte, l'appellera-t-on ! qui ne sera pas faite pour les malpropres, une route droite où je ne conseille pas aux idiots de s'aventurer !

PAUL CLAUDEL

Ecrit en Septembre 1940.

VICTOR HUGO AMOUREUX

(documents inédits)

par HENRI GUILLEMIN

LE dessein de cette étude est avant tout d'apporter quelques pièces nouvelles éclairant un peu ce domaine mystérieux que sont les amours d'un homme. Cet homme est Victor Hugo. Sa vie sentimentale et charnelle a fait l'objet déjà de bien des livres, de bien des articles. Grâce à Louis Guimbaud, Louis Barthou, Paul Souchon, beaucoup de documents précieux ont vu le jour. Il en reste d'autres à révéler. On en trouvera ici toute une petite liasse, dont je dois la communication aux héritiers mêmes du poète. Qu'ils soient remerciés de la confiance qu'ils m'ont faite.

Tout ce qui relève de la vie du cœur et des comportements charnels est sérieux. Il est aisé, il est usuel d'en sourire, et Victor Hugo tout comme un autre, tout le premier, pourrait-on dire, a parlé en riant des femmes, du plaisir, et des maris trompés. Il est vrai qu'esprit ordonné et goûtant plus qu'on ne pense les classifications, il avait soin, presque toujours, de mettre ses propos badins sur l'amour au compte d'un de ses personnages familiers, Maglia ou bien Tituti. Maglia-Tituti est son délégué à l'humour ; c'est, dans son œuvre, le préposé aux facéties, son bouffon, son fou. Telle question redoutable, sur Dieu, la mort, l'outre-tombe, et à laquelle il vient de consacrer de grands développements à sa manière, soudain Maglia éclatant de rire la reprend, en deux mots et dans une pirouette. Tel est Hugo, trop inconnu, lucide et peu dupe de lui-même et capable en une seconde de passer, également sincère, de l'Apocalypse au Décaméron.

En société, il est très rarement messianique ; bien plutôt enjoué et gaillard. Il donne à Weill, pénétré et qui prend des notes, des conseils précis sur l'art d'aimer, et recommande au jeune Stapfer, professeur débutant, de soigner ses migraines par la pratique de l'amour. Mais c'est le même qui écrit Rupture avec ce qui amoindrit *et qui rédige l'extraordinaire chapitre de* l'Homme qui rit *sur la tentation (II, VII,* 3*). Hugo, dans son salon, obéit au respect humain et prend volontiers le ton « esprit fort ». Un coup est frappé à la porte. Il crie : « Entrez ». Personne n'entre. Louis Blanc est là, avec d'autres (cela se passe le* 12 *septembre* 1877*). Hugo dit en riant : « C'est peut-être un spectre ». Et chacun sourit avec lui. Or, il croit, effectivement, que c'est un spectre et le note sur son carnet intime. Son œuvre est pleine de fantômes, de la* Bouche d'Ombre *au* Chant des Songes. *Littérature... Mais c'est à sa « littérature » qu'il croit, et non aux légèretés de la conversation. Sa vraie pensée sur les choses de l'amour, c'est également dans ses écrits qu'il la faut chercher.*

Nous produisons ici un certain nombre de notes intimes, de lettres et d'observa-

tions inédites, présentant d'abord ce qui concerne les deux femmes que Victor Hugo a chéries le plus (après celle qu'il avait épousée et qui lui préféra un autre) : Juliette Drouet et Léonie Biard.

***

Perdue dans l'amoncellement du Tas de Pierres — *publiée en* 1942 — *figure une note saisissante :*

Malheur à qui aime sans être aimé. Ah! l'effrayante chose! Voyez cette femme. C'est un être charmant. Elle est douce, blanche, candide. Elle est la joie et l'amour du toit. Mais elle ne vous aime pas. Elle ne vous hait pas non plus. Elle ne vous aime pas, voilà tout... Toutes vos pensées d'amour viennent se poser sur elle; elle les laisse repartir comme elles sont venues, sans les chasser, sans les retenir...

Qu'on y joigne celle-ci, inédite :

C'est surtout quand on possède une femme qu'on aime et qui ne vous aime pas qu'on éprouve le supplice de Tantale : la soif au milieu de l'eau.

Ce profond secret, sur lequel Hugo garda le silence toute sa vie, le voilà sous nos yeux. Pas de noms propres. Le « on » à la place du « je ». Une allure d'observation impersonnelle. Hugo ne veut même pas laisser dans ses notes intimes un témoignage trop clair de ce qui fut la tragédie de son foyer. Sa femme ne l'aime plus et aime Sainte-Beuve. En pleine crise, et lorsqu'il veut garder une espérance, il a avoué — follement — à Sainte-Beuve, le 7 *juillet* 1831 *:* « Je ne dis cela qu'à vous seul : je ne suis plus heureux. J'ai acquis la certitude qu'il était possible que ce qui a tout mon amour cessât de m'aimer et que cela avait peut-être tenu à peu de chose avec vous... » *Saura-t-il jamais la vérité? Il se peut qu'il n'ait pas voulu la savoir, tout en jetant exprès aux yeux du monde la fameuse « poignée de lys » dont a parlé Sainte-Beuve, rageur, la grande pièce* Date Lilia (16 *septembre* 1834) *des* Chants du Crépuscule.

A-t-on pris garde assez à ces titres, étranges en effet pour un homme de trente ans à peine : les Feuilles d'automne (1831), les Chants du Crépuscule (1835)*? Déjà l'* « *automne* »*? Déjà le* « *crépuscule* »*? Il a vingt-neuf ans en* 1831 *; il en a trente-trois en* 1835 *et sa vie semble en son printemps ; un homme de santé puissante, entouré d'enfants encore tout petits —* « *une populace de marmots* », *comme il disait en souriant. Mais cet homme, dans une lettre intime de l'année* 1835 *(lettre à sa femme, du* 16 *août) parle de lui-même comme d'une sorte de décombre (« de combien de côtés je suis déjà écroulé ! »), et voici, dans des vers adressés à Juliette Drouet, l'évocation de la détresse sans nom, de l'espèce de mort où il se trouvait lorsqu'il la rencontra :*

Ton amour est tombé sur mon âme épuisée
Comme une goutte de rosée
Sur une feuille morte abandonnée aux vents.

Dans les papiers encore inédits du poète — pages de carnets, feuilles volantes — des textes apparaissent çà et là, qui sont pour Juliette, ou d'elle-même, transcrits par Hugo. Nous les avons rassemblés de notre mieux. Ceci d'abord, cette simple phrase, jetée seule :

Tu es tombée, mais tu n'es pas déchue.

Puis cette dédicace, recopiée de la main de Juliette et que le poète avait placée sur le manuscrit de Claude Gueux :

A ma Juliette bien aimée, à qui j'ai lu ces quelques pages immédiatement après les avoir écrites, le 24 juin 1834, sur la colline Montmartre, entre trois et quatre heures après-midi. Il y avait deux jeunes arbres qui nous donnaient leur ombre, et au-dessus de nos têtes, un beau soleil — moins beau qu'elle.

V. H.

Puis ces deux vers, souvenirs d'une promenade en forêt (Hugo les avait gravés sur un arbre et les a notés à son retour) :

20 septembre 1834.

Oh! Puissent à la fois grandir, du temps vainqueurs,
Nos noms sur cette écorce et l'amour dans nos cœurs!

Une autre dédicace, dont l'objet n'est pas précisé, et que Juliette avait transcrite sur la demande sans doute du poète, qui en voulait garder copie :

Il y a vingt ans, ceci était écrit par un enfant qui n'aimait que sa mère. Aujourd'hui, l'enfant est homme ; il n'a plus de mère : mais il a une amie adorable et bien aimée. C'est toi. Le ciel avait donné une sainte à son enfance. Il donne un ange à sa virilité.

Voici deux transcriptions de la main du poète, deux fragments de lettres de Juliette ; d'après le papier et l'écriture, il semble bien que ces lettres soient des années quarante, Juliette est souvent triste, et jalouse. Elle ne sait pas à quel point elle aurait le droit de l'être.

Soi-disant, tu allais chez Frédérick [1] ; tu avais des affaires ; tu m'as dit : « Veux-tu pas que je meure de faim ? » Il a fallu y aller, tout quitter, me planter là.

Le lendemain, tout s'est débrouillé : Bocage ne veut pas de Frédérick. Il n'y avait rien de vrai. Mais quoi! Tu étais pressé de me quitter et d'aller voir mademoiselle Clara, cette citrouille qui a des pattes.

Où est le temps où tu me faisais des scènes pour un monsieur à gilet à carreaux que tu rencontrais rue Saint-Claude! Tu étais jaloux, alors, et tu m'aimais. Cela me faisait souffrir. Que j'étais bête! Ah, où est ce bon temps-là!

***

C'est au début de 1844 *(semble-t-il) que Victor Hugo devint l'amant de Léonie Biard, vingt-quatre ans, femme d'un peintre de maigre talent. Pourtant, si les vers suivants la concernent — des vers inédits, l'amorce, abandonnée d'un poème —*

1. Frédérick Lemaître, le fameux acteur.

ce serait bien avant 1844 *qu'il faudrait situer l'origine de ce nouvel amour* [1] *:*

J'avais trente-neuf ans quand je vis cette femme.
De son regard plein d'ombre, il sortit une flamme,
Et je l'aimai...

Mais gardons-nous d'accorder trop de foi à des indications de ce genre ; et puis, si « trente-neuf » est un chiffre vrai, il est trop certain qu'avant Léonie — comme après elle — Hugo ne se faisait guère scrupule de tromper Juliette [2], *et que ces mots : « Cette femme » peuvent désigner une inconnue.*

Ces deux autres vers inédits, je les croirais assez pour madame Biard :

Je me mets à vos pieds ; ne me dites pas non.
Je m'appelle Victor. Oh! traduisez mon nom.

On se souvient de la « légende » ajoutée par le poète à ce dessin-rébus — qui figure aujourd'hui au musée Victor Hugo — offert par lui à madame Biard : « Leo Victor Victus Leona ». *Une strophe ardente pour Léonie (« Oh ! viens vite... ») est également exposée dans le musée de la place des Vosges. Elle n'est pas datée. Mais dans ses papiers intimes, Hugo en avait gardé une copie, datée celle-là. Ces vers sont du* 20 *mai* 1845.

Infiniment plus précieuses sont les transcriptions qu'on va lire. Elles constituent un petit dossier très secret, où l'amoureux, n'oubliant jamais qu'il était aussi écrivain, conservait le double de ses lettres les plus tendres ou les plus brûlantes. Il n'est pas impossible que telle de ces épîtres ait été adressée à madame Biard lors de sa « retraite » forcée — disons mieux, de son emprisonnement — au lendemain du désastreux flagrant délit de juillet 1845 [3]. *Chacun de ces textes est précédé de l'indication :* « il lui disait » *ou* « il lui écrivait ».

Je n'ai qu'un instant. Je t'envoie l'éternité dans une minute, l'infini dans un mot, tout mon cœur dans : *je t'aime.*

Tu es un amour. Quand je cesse de te regarder, c'est pour t'écrire. Quand je cesse pour un instant d'admirer ta beauté, c'est pour contempler ton intelligence. Tu as à la fois des générosités d'homme et des délicatesses de femme. Tu es dévouée, simple et sincère et tu es belle comme un rayon de soleil.

Sais-tu tout ce que tu vaux, dis? Je ne veux pas que tu l'ignores. Si tu ne le sais pas, je te l'apprendrai à force d'amour. Je veux qu'à force de me voir baiser tes pieds, le monde comprenne que tu es digne d'une

1. Selon Vianey, les vers sans titre qui constituent la pièce II, II des *Contemplations* seraient destinés à madame Biard. Or, ces vers sont datés, dans le manuscrit, du 24 mars 1841. En 1841, effectivement, Hugo a trente-neuf ans...

2. Il n'est que de lire le récit, publié en 1937, de madame Roger des Genettes *(Une Visite à Victor Hugo)* pour juger qu'en 1839 déjà Hugo agissait avec les femmes en homme disponible. Sa petite visiteuse de ce jour-là, il n'eût tenu qu'à elle de se faire dévorer.

3. Victor Hugo et madame Biard avaient vu leur amour recevoir une sanction officielle, un commissaire de police délégué par le mari ayant surgi à leur côté.

couronne. Je veux que tu sois fière et que tu lèves bien haut, comme une reine que tu es, cette charmante tête dont les yeux sont des étoiles.

Oh! Comment te dire! Les mots ne peignent pas les choses ineffables. Toutes les heures que j'ai passées dans ton lit me reviennent et repassent dans mon souvenir. Le souvenir dans l'amour est tout ensemble une torture et une caresse. Du reste, presque tout ce que nous éprouvons en ce monde a ce double caractère : joies mêlées d'amertume, douleurs mêlées d'extase.

Ma bien-aimée, ma bien-aimée, quand t'aurai-je? Nos nuits, quand reviendront-elles? Oh! il me semble que je deviendrais fou de bonheur si tu entrais tout à coup, en ce moment, dans ma chambre, et si tu me disais avec ton divin sourire : « Je viens passer la nuit avec toi. » Te figures-tu cela? Cette seule idée, rien que l'idée, m'enivre et m'éblouit. Oh! te posséder c'est, comme t'aimer, un bonheur du ciel. Quand je t'ai, quand je te tiens toute nue dans mes bras, vois-tu, je ne suis plus un homme, tu n'es plus une femme, nous sommes deux êtres souverains et empereurs du paradis!

La volupté des sens flotte au milieu de la volupté de l'âme agrandie par elle et les agrandissant. Je te caresse éperdûment ; j'ai les yeux pleins d'étoiles, la bouche pleine de parfums ; je suis dans les nuées des anges ; je sens que je meurs et que je meurs d'une mort qui est la vie.

Vois-tu, nous sommes un. Dis-toi cela sans cesse. Je me regarde dans ton beau front comme dans un miroir. La flamme que je vois luire dans tes yeux est la même que je sens brûler dans ma poitrine. Quand tu me parles, il me semble que c'est ma pensée que tu me dis. Je te connais jusqu'au fond comme je me connais ; mieux peut-être. Je te pénètre. Je sais par cœur ton intelligence comme je sais par cœur ta beauté. O ravissante contemplation! Tu es transparente pour moi. A travers tes vêtements, je vois ton corps et à travers ton corps je vois ton âme.

Aussi tu me tiens le cœur dans tes serres, ô belle victorieuse que tu es, comme un aigle tient sa proie. Tu m'as saisi par tous les côtés à la fois. Je t'aime parce que tu es une femme, je t'admire parce que tu es un esprit, je t'adore parce que tu es un ange. Oh! quand tu t'envoleras, emporte-moi!

Tu te rends compte, n'est-ce pas? du degré inexprimable où est parvenue (dès le premier jour, mon Dieu!) ma passion pour toi. Tu sens que je t'aime, tu sens que je t'adore, mais tu le sens, n'est-ce pas? jusqu'au bout des ongles, jusque dans la moelle des os. Tu le sens comme tu te sens respirer et palpiter.

Vois-tu, tu es le martyr adoré dont je baise les pieds, l'ange rayonnant dont je n'oserais baiser les ailes. Tu es un être ineffable et charmant composé du ciel et de la terre, fait de chair comme Vénus et d'amour comme Marie ; tu es l'idée qui me gonfle le cœur, l'image délicate et

lumineuse qui charme mes jours et qui trouble mes rêves ; le corps que je désire, l'âme que je divinise, la beauté que je contemple dans la sphère idéale, la femme que je veux dans mon lit. Tu es tout cela, et puis tu es aussi ce que les couleurs ne peuvent peindre, ce que les mots ne peuvent dire : l'émanation, le magnétisme, le sourire, le regard nécessaires à ma pensée et à ma vie, la chose qui doit se mouvoir près de moi pour que je puisse être et pour que l'éblouissement spectral de la création vaille à mes yeux la peine d'être regardé.

Je veux que tu sois heureuse en songeant à ce puissant et immense amour dont Dieu m'a rempli. Contemple avec joie, ô mon soleil, l'admirable fleur que tu as fait éclore dans mon âme. Je baise avec emportement tes yeux, ta bouche... et je ne m'arrête nulle part, devant aucune résistance. Rougis tant que tu voudras! Tu n'en es que plus belle, et moi plus amoureux.

Le dossier contient encore deux textes de la main du poète, deux méditations lyriques, en prose :

Une lettre d'elle, c'est presque Elle. Mais, hélas, qu'il y a de choses dans ce *presque !* Avoir sa pensée, la lire, la relire, baiser le papier que sa main a touché, les lettres que sa main a tracées, c'est charmant. Mais la tenir elle-même, lire dans son regard, baiser son sourire, brûler dans ses bras, posséder à la fois l'âme par la pensée et par les sens sa beauté ; c'est plus que charmant. Les mots manquent. C'est vivre une vie inexprimable et divine. Que dis-je, divine! C'est être plus heureux que Dieu, car Dieu n'a pas de femme! Dieu n'a pas de compagne égale et pareille à lui! Dieu a la plénitude de la félicité solitaire, mais le bonheur ne lui est pas donné d'être un couple.

O, toi que j'aime, mystérieuse épouse de ma nature et de ma destinée, vois-tu, dans les moments où je pénètre dans toi, où nous sommes, moralement et physiquement, tellement mêlés l'un à l'autre que nous ne faisons plus et que nous ne sommes plus en réalité qu'un seul être, qu'un seul corps, qu'une seule âme, dans ces moments-là, je voudrais mourir, car il me semble que c'est le ciel qui commence et je voudrais le continuer en quittant la terre. Il me semble que nous sommes là, toi et moi, tout prêts pour la vie des anges, que nos âmes palpitent et s'entr'ouvrent et que nous n'avons plus qu'à nous envoler. Je t'aime.

Décembre 18.... [1]

Il y a deux mois, par un clair de lune pareil, je suis allé une nuit sous sa fenêtre. Elle était debout à la croisée ouverte. La lune resplendissait dans la rue et sur les arbres. Sa chambre était obscure. Oh! je vois encore sa forme vague et exquise ; dans cette ombre, elle me paraissait lumineuse. Nous ne nous parlions pas. Nous échangions des regards pendant que les étoiles échangeaient des rayons... O souvenirs!

1. Les deux derniers chiffres ont été, volontairement semble-t-il, écrasés, rendus illisibles, sous une épaisse tache d'encre.

On sait qu'en juin 1851, *Léonie Biard (redevenue Léonie d'Aunet) tenta un grand coup assez atroce. Afin d'avoir Hugo tout à elle, elle envoya elle-même à Juliette Drouet un choix des lettres les plus chaudes qu'elle avait reçues du poète depuis* 1844. *Ce fut, pour l'infortunée Juliette, un choc terrible. Hugo, qui l'aimait toujours, la consola comme il put, lui jura qu'il allait rompre avec Léonie. Au vrai, il continuait à la voir et madame Hugo, qui déplorait l'interminable liaison de son mari avec une comédienne, une femme de rien, et qui n'était pas étrangère, peut-être, à la brutale démarche de juin* 1851 *(elle recevait chez elle Léonie d'Aunet, elle l'entourait de prévenances), eût certainement préféré que le poète substituât Léonie à Juliette pour sa vie charnelle.*

Après le coup d'Etat et la fuite de Victor Hugo en Belgique, Léonie désire l'y rejoindre. Juliette est déjà là, et le poète redoute de nouveaux drames. C'est à sa femme qu'il s'adresse pour qu'elle détourne madame d'Aunet de son déplorable dessein et madame Hugo s'y emploie ; mais en même temps, elle souhaite que son mari garde avec cette femme au moins des contacts épistolaires. « Je crois qu'il serait bon, *lui dit-elle,* que tu lui écrivisses des lettres qui satisferaient, sinon son cœur, du moins sa fierté. Fais-en une sœur de ton esprit... »

Hugo ne reverra plus Léonie d'Aunet, mais il ne l'oubliera pas [1]. *Un billet du poète à Paul Meurice (Jersey,* 23 *décembre* 1854*) le prie de verser de sa part* 200 *francs à madame d'Aunet* [2]. *En* 1865, *par deux fois, les carnets du poète mentionnent celle qu'il désigne, prudemment, par ses initiales de feuilletoniste (elle signait Thérèse de Blaru) :*

25 juin 1865. Cette nuit, vu en rêve Th. de Bl., ce qui ne m'était pas arrivé depuis longtemps.

16 novembre 1865. Vu en rêve Th. de Bl. jeune.

Encore un souvenir, à Bordeaux, 21 *février* 1871 *:*

Madame Porte, mon hôtesse de la rue de la Course, continue de m'envoyer tous les matins un bouquet par sa petite fille. J'ai embrassé l'enfant. « — Comment t'appelles-tu ? » « — Léonie. »

Le carnet de 1875, *sous la date du* 10 *mars, porte ceci :* « Cette nuit *Alnetus,* rêve persistant ; trois fois ». « *Alnetus* », *presque certainement, c'est Léonie d'Aunet ; enfin, une dernière fois en* 1876, *le nom jadis aimé :*

17 septembre 1876. Madame d'Aunet, 182, rue de Rivoli, me demande un prêt. Je lui fais don de 2.000 francs. Envoi immédiat.

Léonie d'Aunet mourra le 21 *mars* 1879, *âgée de cinquante-neuf ans.*

***

Des aventures galantes qui s'entrecroisent encombrent la vie de Hugo dans les dernières années de la Monarchie de Juillet et sous la seconde République. S'il ne publie plus rien depuis ses Burgraves *(*1843*) jusqu'à* 1852, *s'il se borne à écrire quelques vers et, lentement, une partie de ce qui sera* les Misérables, *ce n'est*

1. Madame d'Aunet envoya à Jersey son *Voyage d'une Femme au Spitzberg,* publié chez Hachette en 1854. Elle y avait inscrit, de sa main, un seul mot en guise de dédicace : « *Remember.* »

2. Dans bien d'autres lettres à Paul Meurice écrites pendant l'exil, on trouve également la preuve d'envois d'argent, répétés, à Léonie.

pas tant, comme on l'a dit, que la politique l'occupe avant tout ; c'est qu'il est un homme arrivé, qu'il a déjà, en réserve, un capital considérable (près de 300 000 *francs, plus de cent millions de notre monnaie d'aujourd'hui), et qu'il ne sait plus pourquoi dire non aux tentations qui de toutes parts s'offrent à lui. Le cœur l'y conduit encore autant que la chair ; viendra le temps, dans sa vieillesse préservée des caducités, où le sentiment même, chez lui, n'aura plus besoin de faire son office d'alibi ou d'embellissement, et où le vieux poète barbu accueillera, lucide, la nudité des convoitises. Autour de* 1850, *il lui faut toujours, au moins de temps à autre, l'illusion (consentie) de la tendresse. C'est d'elle qu'il se grise — à demi — dans l'aventure sur laquelle deux lettres retrouvées à Guernesey, et publiées par Wellington Wack en* 1906 [1], *jettent une brève et insuffisante lumière. Les lettres sont de* 1851 *et il s'agit d'une jeune fille, prénommée Claire, amoureuse de lui, et qu'il rencontre clandestinement. Cette note inédite et sans date, impersonnelle par prudence, est, au vrai, toute introspective, et complaisante :*

Il disait : « En amour, je suis une espèce de Dieu de l'Inde. Je suis un et multiple. Je pousse des rameaux de tous les côtés et jamais mon cœur ne se détache entièrement. »

Son « cœur » n'a pas grand-chose à faire — et lui-même le sait bien — dans ses rapports, épisodiques, avec Alice Ozy ou avec cette courtisane fort belle et assez notoire, Esther Guimont, maîtresse en titre d'Emile de Girardin, qui lui adressait, par exemple, le 11 *février* 1851, *le petit billet que voici :*

Cher grand, je vous prie à dîner jeudi prochain chez moi, en compagnie de Judith. Répondez, acceptez, mais n'en dites rien à personne, pas même à mon cher Emile.

A vous avec tendresse.

Ses « lettres de femmes », innombrables, ont été détruites presque toutes. Une pincée nous en est connue, épargnée on ne sait comment, et qui concerne la période 1848-1851. *Une « Théodorine » (7, passage Saulnier) lui envoie « mille tendresses », une « Jannette » (3, rue Delébelle) lui rappelle une promesse qu'il lui a faite ; une « Nathalie Renoux » est « folle de joie » d'avoir reçu sa lettre, mais lui en veut de ne l'avoir point signée ; mais enfin, « vous me dites : à bientôt ! », et le grief est oublié ; une « Poléma » lui écrit :*

Paris, 5 novembre 1848.

Vous m'appellerez bientôt, n'est-ce pas? Ah! si vous saviez comme le temps me semble long, je crois que vous m'écririez tout de suite.

Vous qui êtes aussi bon que vous êtes grand, n'oubliez pas, je vous en supplie,

POLÉMA.

84, rue de Clichy.

et sur la missive, Hugo a mis le 1 *qui signifie que l'appel n'est pas resté sans réponse.*

Citons à présent ce petit texte provenant des papiers inédits du poète :

Les hommes qui travaillent sont obligés, faute de temps, de prendre les premières femmes venues, celles qu'on appelle impures, folles, courti-

1. Cf. W. Wack : *Le Roman de Juliette et de Victor Hugo.*

sanes, femmes compromises, femmes décriées, femmes perdues. Ils reconnaissent bien vite qu'elles valent exactement autant que les autres. La femme est dans ces femmes. Il se rencontre là de la probité, de la délicatesse, du désintéressement, de la générosité, du courage, de la solidité, de l'amour vrai, de la vertu vraie. Elles ont autant de cœur, d'âme et d'esprit que les femmes du monde, la franchise de plus, la pruderie de moins.

L'exil de Jersey, puis de Guernesey sera pour Hugo une libération, partielle du moins. Le voici loin de ce qu'il appellera lui-même « les molles cités pleines de femmes », et pendant des années (de cinquante à soixante-trois ans) la hantise du corps féminin s'atténuera en lui. Ses carnets intimes nous renseignent là-dessus de la manière la plus exacte. Ce n'est guère qu'à partir de l'année 1865 *qu'il profitera de ses séjours annuels en Belgique pour se livrer, pour se ruer, à des assouvissements. Et c'est pendant cette longue période de chasteté relative qu'il écrira ses plus grandes œuvres :* les Châtiments, les Contemplations, la Légende des Siècles, les Misérables, William Shakespeare, les Travailleurs de la Mer.

Juliette Drouet est près de lui, mais leur liaison charnelle s'achève. Il ne cesse pas de la chérir ; elle continue de lui adresser ces tendres petits billets quotidiens qu'elle nomme ses « gribouillis » et il en recopie parfois, pour lui-même, quelques mots, les interprétant en vers, à la rencontre :

29 mars 1853.

Elle me disait aujourd'hui : « En refaisant seule la promenade que nous avions faite hier ensemble, ta pensée était avec moi ; il me semblait, en regardant les pâquerettes dans l'herbe et les boutons d'or et les pervenches,

Que ces petites fleurs étaient tous les baisers
Tombés dans le trajet de ma bouche à ta bouche... »

Elle m'écrivait : « Toute mon âme veut entrer dans ce billet et je te la griffonne au hasard, comme elle est, et mes pattes de mouche ont mes baisers pour ailes. »

Elle m'écrit (13 juin 1857) : « Le bonheur ne veut pas être regardé de trop près et gagne beaucoup à être pris les yeux fermés. »

Des cheveux blancs sont venus à Juliette de bonne heure ; et il écrit :

Vous êtes beaux pour l'âme,
Cheveux blancs de Baucis, plus que ses cheveux noirs.

En novembre 1860, *elle est malade, et l'angoisse le saisit ; pendant la nuit du* 10 *au* 11 *novembre, il griffonne, au crayon, ces ébauches de vers :*

Quoi donc! la perdre!...
Oh! comment traverser sans elle des années
Si jamais je la perds...
Otez-moi de la vie, ô Dieu, reprenez-moi!
N'attendez pas un jour! N'attendez pas une heure!
Que vais-je devenir jusqu'à ce que je meure!

***

La dernière partie de la vie de Hugo (de septembre 1870 *à mai* 1885*), la plus éclatante en apparence, est en réalité pleine d'ombre et toute peuplée de drames cachés. A peine est-il de retour en France, en septembre* 1870 *— il est arrivé le* 5 *au soir à Paris — que le tumulte des grands événements nationaux l'occupe moins, au vrai, que le tourbillon de femmes (des actrices surtout) l'enivrant de sourires et s'offrant à lui. Juliette n'habite pas avec lui, mais à quelque distance. Il est terriblement libre de ses actes et se précipite dans la volupté. Le* 29 *septembre* 1870, *il reçoit de Juliette Drouet la lettre que voici :*

Paris, jeudi 29 septembre 1870, 8 heures.

Bonjour, mon tout bien-aimé, bonjour. Comment, ta nuit? Meilleure que la mienne, je l'espère. Ce n'est pas que j'aie souffert; je n'ai pas dormi, voilà tout.

C'est pour t'obéir que je suis venue me loger ici, c'est-à-dire tout à fait hors de la portée de ton cœur. Je ne me fais pas d'illusion et je sens bien que tu te détaches de moi peu à peu et par tous les moyens que ma mauvaise destinée met à ta disposition. Je n'ai plus la force ni le courage de te retenir. D'ailleurs, j'ai su, de tout temps, que mon bonheur finirait le jour où tu rentrerais à Paris. Ce n'est donc pas une surprise pour moi. Dieu a donné dix-huit ans de répit à mon amour. Qu'il soit béni. C'est à ton tour maintenant d'être heureux selon le goût de ton esprit et les besoins de ton cœur.

Je regrette d'avoir cédé à l'ordre que, par respect humain, tu as cru devoir me donner de t'accompagner jusqu'ici, tout en sachant que tu n'avais pas besoin de moi, au contraire. Je suis punie par où tu as péché.

Je te pardonne et je t'aime plus que jamais.

Je remets ta précieuse vie à la garde de ma chère Claire[1], et je te souris.

Dès lors, et jusqu'à la fin, Hugo va vivre, à l'égard de Juliette, dans le mensonge, s'appliquant à lui dissimuler ses incessants désordres, dont elle connaîtra pourtant quelques-uns, qui la déchireront. Elle ne saura rien, semble-t-il, de la violente passion qui va le prendre, en 1871, *pour la très jeune Marie Garreau, veuve du communard (fusillé) qui dirigeait la prison de Mazas. En* 1872, *ce sont les comédiennes, surtout, qui l'occupent, et ses carnets ne nous laissent rien ignorer du détail, du fouillis, de l'incroyable entassement de ses aventures ; et les noms sont là, en toutes lettres. Il n'est plus question d'amour, mais seulement de sexualité. Et Hugo confie un jour à ses papiers secrets cet aveu : « Je suis vieux par le cœur et jeune par les sens. »*

Puis cette dispersion va cesser, et faire place peu à peu à la fixation. Une note du carnet de 1872 *paraît d'abord indifférente ; pure mention domestique, comme telles, ordinaires, d'encaissements ou de dépenses :* « 7 avril 1872. Henriette Morvan quitte notre service. Elle est remplacée par une jeune parente des Lanvin[2],

1. Claire Pradier. fille de Juliette Drouet, était morte en 1846.
2. Les Lanvin étaient des amis de Juliette. C'est grâce à Lanvin, l'ex-typographe, que le poète avait obtenu, en décembre 1851, le passeport au nom de cet ouvrier qui lui permit de s'enfuir en Belgique.

appelée Blanche. » *Mais le vieil Hugo — il vient d'avoir soixante-dix ans — a jeté sur la nouvelle servante ce regard attentif, ce regard connaisseur, qu'il dédiait toujours, depuis l'exil, aux nouvelles venues dans son personnel. Et Blanche lui a paru très belle : elle aura vingt-trois ans le 4 novembre.*

Le poète va regagner, en août 1872, *sa solitude de Guernesey. Il ira lentement, cette fois, dans sa conquête. Blanche ne se donnera à lui qu'en avril* 1873. *Est-ce pour elle (ou pour Marie Garreau?) qu'il a écrit un jour ces deux vers :*

L'horizon inconnu tous les deux nous appelle,
Vous, faite pour l'amour, et moi pour le départ

Il est, en tout cas, hors de doute que c'est bien en songeant à Blanche que le vieux poète a jeté sur une feuille volante cet alexandrin inédit :

Tout Salomon finit par une Sunamite.

Blanche avait quitté Guernesey, et Juliette se croyait délivrée d'elle pour toujours. Mais Hugo lui écrivait, et n'attendait que l'heure de la revoir à Paris en secret. Abusée, apaisée, confiante, Juliette écrit [1] :

Guernesey, 30 juillet 1873.

Cher adoré, quoi qu'il arrive je suis avec toi pour vivre et pour mourir à tes côtés. Que mon amour soit ton talisman et ton amour le mien. Demandons à Dieu, comme la faveur suprême, de mourir ensemble et de nous faire revivre ensemble dans l'éternité. Unissons nos prières pour qu'il rende la santé à ton cher Victor, et pour que la paix, l'union et le bonheur rentrent dans ta famille et n'en sortent plus jamais...

En septembre surviendra la catastrophe : Juliette découvre une lettre de Blanche. Ainsi son vieux compagnon s'est parjuré ! Ces serments qu'il lui avait faits, sur la tête même de son fils malade et menacé de mort (et qui va mourir, en effet, en décembre), il les a tenus pour rien. Elle s'enfuit. On ne sait où elle est. Hugo traverse une semaine tragique (du 19 *au* 26 *septembre* 1873*). Juliette revient — elle était à Bruxelles — pardonne, fait confiance, de nouveau. Et l'envoûté reprend son commerce occulte avec Blanche, n'ayant tiré de tout cela qu'une seule leçon, résumée par lui en un vers :*

Amants, n'écrivez pas! Les lettres vous perdront!

Les années s'écoulent. Blanche est toujours présente dans la vie de Hugo ; ils vont de refuge en refuge, jusqu'à ce qu'enfin le poète l'installe dans un petit appartement du quai de la Tournelle [2]. *Et Juliette, qui aura soixante-dix ans à son tour en* 1876, *persiste à croire celui sur lequel elle veille — pour sa santé, sa dignité et son honneur — faible seulement parfois devant ces « chasseresses », comme elle dit, qui l'assaillent, aventurières, comédiennes faciles, femmes galantes. Dans ses carnets, le poète a collé deux lettres qu'il tenait particulièrement à conserver, de cette pauvre « Baucis », dupée et toujours adorante. Un jour (le* 29 *août* 1874*),*

1. Collection Cartier.

2. Sur ses carnets, que Juliette pourrait ouvrir (elle est aux aguets, surveille, épie), Hugo rédige en espagnol tout ce qui concerne Blanche. Et quant à ses dépenses pour elle, il les impute fictivement à ses oboles, réelles, pour les déportés politiques de Nouméa. Il se borne à une rédaction particulière : « Assistance à *Noumé-A* ». *A.* est l'initiale d'*Alba*, c'est-à-dire Blanche.

alors qu'il revenaient tous deux, en fiacre, de la gare où ils avaient accompagné Georges, Jeanne et leur mère partant pour une villégiature, Juliette a échappé de peu à la mort, le fiacre devant la maison s'étant renversé sur elle. Le lendemain matin, 30 *août, elle écrit ce billet :*

Les petits malheurs vaccinent des grands, dis-tu, mon grand bien-aimé, et je le répète après toi avec toute confiance pour l'heureux voyage de tes chers petits-enfants pour lequel j'ai failli être écrasée hier soir si tu ne m'avais pas dégagée à temps. Je te dois la vie, mon cher bien-aimé ou plutôt je te la redois à nouveau, puisque tu es la vie même de mon corps et de mon cœur...

J'attends avec confiance de bonnes nouvelles des petits voyageurs dont j'ai payé hier avec joie la prime d'assurance de santé et de bonheur tout le temps de leur absence. Je t'adore. Sois béni.

Dans la nuit du 27 *au* 28 *juin* 1878, *Hugo a été victime d'une « attaque ». Sa puissante organisation tient bon, néanmoins, résiste. Mais les médecins ne lui ont pas caché qu'il lui faut renoncer, sous peine de mort, à certains plaisirs trop dangereux. Il répugne pourtant à quitter Paris, comme on l'y engage expressément, et à se retirer pour quelques mois au moins à Guernesey. Il cédera, sombre et hargneux ; il passera dans l'île quatre mois ; quatre mois funèbres dont un livre peu connu de madame Richard Lesclide*[1] *fournit une précieuse relation. Le vieil homme a des complices — Meurice, Vacquerie, sa servante Mariette — pour la correspondance qu'il cherche à entretenir avec Blanche, et avec d'autres, en attendant le retour à Paris, et Juliette (« Madame Drouet » comme il dit toujours cérémonieusement en public, « Roumé », comme l'appellent Georges et Jeanne) passe des semaines à se débattre pour obtenir de lui des promesses enfin sérieuses, enfin valables... Je dois à la bienveillance des héritiers de M. Louis Cartier de pouvoir publier ici quelques-unes des lettres que lui remit Juliette, pendant ce dernier et sinistre séjour à Hauteville-House. Le* 30 *avril, elle évoque la « lutte désespérée » qu'elle a menée avec lui, la veille au soir :*

Je te remercie d'avoir cédé à mon désespoir et de m'avoir tiré de l'enfer de douleur où je me débattais depuis deux mois... Il faut que tu ne m'y replonges plus jamais. Cela dépend de toi. Le voudras-tu toujours ? Le pourras-tu ? Il faut chercher ensemble, avec toute notre bonne foi et tout notre amour, le moyen de ne plus succomber à la dangereuse tentation qui a failli te tuer et me tuer. Je te le demande au nom de ce que tu as de plus cher et de plus sacré dans ce monde et dans l'autre. Je te le demande éperdûment, passionnément, tendrement, pieusement. Il faut rompre résolument avec le terrible passé dont tu sors à peine et qui reste si menaçant pour l'avenir... Je te demande pour cela de me permettre d'entrer à toute heure dans ta vie comme tu es entré, dès le premier moment où je t'ai aimé, dans la mienne...

Du 8 *octobre* 1878 *:*

Cher bien-aimé, je t'avais écrit ce matin dès l'aube, mais je me suis hâtée de déchirer ma lettre que je trouve injuste et prématurément déses-

1. Juana Richard Lesclide : *Victor Hugo intime* (1902).

pérée. Ce n'est pas quand tu parais sincèrement convaincu de la nécessité — dans l'intérêt de ta santé et de ta gloire — de rompre avec un odieux et redoutable passé, que je peux me laisser aller au découragement. Je dois, au contraire, commander toute confiance à mon cœur et à mon âme, afin de forcer ton amour à suivre le mien honnêtement, fidèlement, pendant le court trajet qui nous reste encore à faire pour arriver à l'éternité.

J'espère que la tâche ne sera pas impossible. En attendant, je raffermis mon courage en redoublant d'amour...

Souris-moi, pardonne-moi, aime-moi comme je te pardonne, comme je t'aime et comme je te bénis devant Dieu auquel je crois.

Du lendemain : « Mon âme attend que Dieu la relève de sa trop longue faction dans cette vie. » Du surlendemain :

Guernesey, 11 octobre 1878.
Vendredi matin, 6 h. et demie.

Dors, mon grand bien-aimé, pendant que je prie pour toi, que je te pardonne, que je t'aime et que je te bénis.

Je crois que le temps, s'il ne se gâte pas d'ici à quelques heures, permettra à notre bon et bien-aimé ami [1] de partir ce matin. Le ciel est encore bien barbouillé de nuages noirs, mais le vent est tombé ; c'est l'essentiel pour une traversée. Je pense, non sans trouble d'âme, que ce sera bientôt notre tour d'aller à Paris. Mon cœur se serre en songeant à ce dernier va-tout de notre destinée et j'ai des envies folles de m'y soustraire tout de suite par la fuite avant la mort de ma dernière illusion. Quand on est sûr d'avance d'avoir perdu la partie, ne vaut-il pas mieux, au contraire, la garder pour le suprême aléa de l'éternité où nos âmes se retrouveront peut-être ? C'est ce que ma raison me conseille et ce que mon fol amour se refuse à faire avant d'avoir épuisé la dernière épreuve et reçu le dernier coup. Qu'il en soit donc ainsi...

Je tâche de trouver une pensée souriante pour le mot de la fin de ce pauvre gribouillis convulsé par toutes les angoisses, et je n'en trouve pas d'autre que celui-ci : je t'adore.

Presque la veille du départ :

Guernesey, 5 novembre 1878.

Encore une fois, mon grand bien-aimé, il en est temps encore, ne me laisse pas aller à Paris si c'est pour y retrouver le même désespoir. Epargne-toi le remords de me tromper. Laisse-moi attendre la mort tranquillement, loin de toi. Ce ne sera pas bien long, du train que prend ma santé et au lieu de te maudire, je te bénirai d'avoir eu le courage de respecter mon amour qui est de l'adoration.

Blanche se mariera, à Belleville, le 2 décembre 1879. *Hugo l'avait retrouvée, à Paris, pendant l'hiver* 1878-1879, *mais il semble que leur liaison se soit assez*

1. Paul Meurice.

vite, alors, défaite et que d'autres « amoureuses »[1] *aient remplacé, auprès du vieillard, la jeune fille. Il lui restera, jusqu'à la fin (les notes ultimes des carnets en témoignent ; elles se prolongent jusqu'au* 12 *mai* 1885*) la ressource obscure et discrète des complaisances ancillaires, sous son toit. Juliette était morte en mai* 1883. *Il n'est pas sûr qu'il en ait beaucoup souffert*[2]. *Le cœur de l'homme se pétrifie dans la vieillesse. On ne relève dans ses papiers intimes qu'un seul vers sur son « veuvage » :*

Hélas, dépareillé, décomplété, je vis.

Contre quoi, contre quelle accusation ou quelle « calomnie » d'ordre privé, ce projet de riposte dont l'ébauche subsiste, et qui doit dater des années quatre-vingt ?

Longue vie honnête. Quatre-vingts ans ; dévouement, bonnes actions avec la femme, pour la femme, par la femme, à genoux devant la femme ; cette créature charmante qui rend la terre acceptable à l'homme — aboutit à la calomnie, basse, plate, infâme, à l'ordure. L'honnête homme n'a plus rien à faire,

Il n'a qu'à se tourner en souriant vers Dieu,

ou :

L'honnête homme n'a rien à faire, rien à dire,
Il n'a plus qu'à tourner vers Dieu son doux sourire.

***

Ce dernier texte pose précisément la question qui nous reste à examiner. Hugo s'y montre plein de sérénité (une sérénité pourtant où se glisse aisément la colère, car la voix tremble brusquement et s'emporte en mots violents, accumulés, pour flétrir les « infâmes » qui l'outragent.) Il prend l'attitude du Juste, à l'improviste assailli par la calomnie éhontée, et qui dédaigne de se défendre, ayant là-haut un répondant et un ami. Sa conscience est en paix. Dieu connaît son cœur et sa vie. Il peut « sourire » du côté du ciel. Quelqu'un, au fond des nuées, lui rend ce signe de confiance et d'amour. La vie sentimentale et charnelle de Hugo, Dieu, qui voit tout, la bénit.

D'autres « inédits » témoignent de la même assurance.

L'incident de juillet 1845, *le « flagrant délit » avec madame Biard dont les journaux s'emparèrent et qui fit tant de bruit, Hugo en parle à plusieurs reprises, dans ses notes réservées ; et il est curieux de voir que, plus le temps passe, plus le poète hausse le ton à ce sujet. Sur la bande d'un* Moniteur *adressé,* 37, *rue de Tour-*

1. Les lignes inédites que voici — et qui paraissent dater de la fin de l'exil — ont l'allure, exprès, d'une « chose vue », d'une observation impartiale, amusée, sur un certain type d'homme. Je ne suis pas certain que, tout bas, très bas, Hugo ne se l'applique point à lui-même : « *C'est un bourgeois marié et respectable. Il n'a pas besoin d'amoureuse. Il désire simplement une femme qui soit un peu indécente avec lui.* »

2. Madame Juana Richard Lesclide, témoin précieux, affirme dans son *Victor Hugo intime* que la disparition de madame Drouet sembla d'abord donner au vieux poète « de nouvelles énergies ».

d'Auvergne (où Victor Hugo demeura du 15 *octobre* 1848 *au* 2 *décembre* 1851*), on lit, de sa main, ce qui suit :*

Il y a une vieille faute humaine. Plus jeune, plus ardent, j'ai commis cette faute. Et vous aussi!

Seulement vous avez sur moi cet avantage
Qu'on l'ignore de vous et qu'on le sait de moi.

Il plaide coupable. Il se borne à dire qu'il a joué de malchance, que chacun a péché comme lui, mais qu'il a eu seulement l'infortune de voir sa faute rendue publique. Du moins, dit-il « faute », « vieille faute humaine », et il laisse entendre que cette erreur d'un moment appartient à son passé.

Mais voici qui sonne autrement et qui date des années d'exil :

Vous me rappelez un fait? Pourquoi un? Ce n'est pas une fois, c'est vingt fois que j'ai commis le prétendu délit et, vieux et solitaire, je n'ai qu'un regret, c'est de ne plus le commettre. Maintenant, ô honnêtes hypocrites qui m'entourez, j'attends la première pierre.

Il se redresse ; il revendique, ayant soin toutefois de spécifier (ce que nous savons inexact) qu'il ne commet plus — bien malgré lui — ce « délit » d'adultère, ce « prétendu délit ». Le mot « faute », on le voit, est répudié. Dépassé, chez lui, ce vocabulaire ; rejetée, cette terminologie abusive qu'il a longtemps traînée dans son langage et dans sa conscience. Nulle « faute », là. Et la loi civile elle-même a tort. Autre texte :

Une accusation à laquelle je réponds en passant : il m'est arrivé une fois d'être protégé contre une loi absurde par un privilège non moins absurde [1]. A ceux qui me reprochent cela, je réponds que je n'avais fait ni cette loi ni ce privilège. L'une m'attaquait, l'autre me défendait. Moi, j'étais simplement dans le droit naturel, qui est supérieur au droit social, et c'est la liberté du cœur humain.

Et le poète de reprendre, à des époques diverses, son affirmation. Le dépouillement de ses manuscrits inédits révèle plusieurs déclarations catégoriques, jetées par lui sur le papier, au cours des trente dernières années de sa vie, contre le mariage catholique et pour la liberté de l'adultère :

Ma vie privée est précisément mon honneur. Je suis dans ce siècle et je resterai jusqu'à ma mort le protestant de la liberté d'aimer.

Quel Dieu je crois, quelle femme j'aime, nul n'a le droit de s'en informer.

L'adultère est identique à ce que les aveugles d'autrefois appelaient l'hérésie.

D'un côté l'hérésie, de l'autre l'adultère, deux délits imaginaires. Deux révoltes légitimes.

1. Lorsque le commissaire de police fit irruption dans la chambre où fut constaté le flagrant délit, Hugo, passible de prison, ne dut de rester libre qu'à sa qualité de pair de France, qui rendait sa personne inviolable.

Quand les lois sont contre le droit, il n'y a qu'une héroïque façon de protester contre elles : les violer.

Telles sont les lois qui font de l'enfant la propriété du père, de la femme la propriété du mari et de Dieu la propriété du prêtre.

Ce qu'on appelle l'adultère comme ce qu'on appelle l'hérésie est de droit naturel.

Dans notre société telle qu'elle est faite, avec cette vente qu'on appelle la dot et ce tyran qu'on appelle l'époux, l'adultère n'est autre chose qu'une protestation de la première et de la plus sainte des libertés, la liberté d'aimer, contre l'esclavage de la femme et le despotisme du mariage.

Protestation anarchique mais légitime ; violente, irrégulière, mais profonde et inextinguible comme la nature même.

L'adultère : révolte et loi.

On dirait bien aussi qu'il renie, dans son âge avancé, ce qu'il a été, jadis : un mari longtemps amoureux, un adolescent qui croyait à la pureté. Ce n'est pas lui qui s'est lassé de celle à laquelle il avait donné son nom et un amour que dix années de vie commune n'avaient pas démenti. Et pourtant, il écrit maintenant :

L'amour retiré de l'ombre, c'est le poisson retiré de l'eau. Il meurt. Voilà pourquoi le mariage, qui est le grand jour, le tue.

Et il s'amuse au souvenir du garçon timide qu'il était à vingt ans, et qui attachait tant de prix à se garder vierge pour celle qu'il voulait épouser :

En ce temps-là, j'étais un garçon rose et bête.
Je vivais, griffonnant avec une encre honnête
Force thèmes latins et peu de billets doux,
Inflammable et pour sens ayant des amadous,
Mais stupide, essuyant ma plume sur ma manche,
Coupant ma barbe avec des ciseaux le dimanche...

Et cette note encore (tirée d'un carnet de 1862) *:*

J'étais adolescent. Je ne savais pas encore comment une femme était faite. J'allais regarder sous la jaquette de la Diane de bronze qui est dans la cour de la Bibliothèque, rue de Richelieu...

Ses poèmes les plus érotiques sont ceux qu'il écrit passé soixante-dix ans, en l'honneur de Blanche, la plupart ; ses héritiers testamentaires, qui recueillirent dans Toute la Lyre, *puis dans* la Dernière Gerbe, *ses meilleurs poèmes inédits, reculèrent devant la lourdeur de* Nuda, *écrit le* 30 *mai* 1874, *et que révéla seulement* Océan *en* 1942 *: « Elle me dit : Veux-tu que je reste en chemise (etc...) ». D'une écriture vieille sont ces vers charnels :*

La chemise s'entr'ouvre, ineffable hiatus,
Et la gorge apparaît. L'extase n'est pas moindre
De voir un sein blanchir que de voir l'aube poindre...

Ainsi que cet hymne aux « appas » féminins : « gorges, seins, blancheurs, rondeurs » :

Trésors! Au divin séjour
Si vous manquez à notre flamme,
Si l'ange n'est plus la femme,
Le ciel ne vaut pas l'amour!

vers qui sont d'ailleurs une reprise de quelques strophes incomplètes qu'il avait écrites autour de 1845 [1] *et qu'il n'avait jamais publiées :*

. . . . . .
Elle défit sa ceinture,
Elle défit son corset,
Puis, troublée à mes tendresses,
Rougissante à mes transports,
Dénouant ses blondes tresses,
Elle me dit : « Viens! » Alors...
. . . . . .
Trésors! Au divin séjour
Si vous manquez à nos âmes
D'où jaillissent tant de flammes.
Le ciel ne vaut pas l'amour.

Une chose est frappante : Hugo, quelle que soit sa conduite, a besoin de se persuader qu'il reste d'accord avec Dieu ; Hugo n'est pas un révolté. Il croit en Dieu ; il y croit tellement qu'il agace ou consterne, par son obstination sur ce point, beaucoup de gens qui sont, en politique, ses amis et qui se proclament, pour leur part, déterministes, matérialistes, athées. Vacquerie lui-même, le séide, s'impatiente, et tout ce qu'obtiennent les invites, les sollicitations discrètes qui sont adressées au « Vieux » afin qu'au moins il se taise sur ce chapitre compromettant, c'est en 1880, *l'énorme dérision des « scientistes » dans* l'Ane *(qui mettra Zola en fureur) et, deux ans plus tard (*1883*), dans la dernière série de* la Légende des Siècles, *la grande clameur d'*Elciis *: « Non! Non! Dieu n'est pas mort! » Jusqu'en* 1849 *environ — c'est l'année de sa rupture avec le parti catholique — Hugo pense, à peu près, qu'il a tort de vivre comme il vit, mais que ces sortes de péchés ont leur excuse dans la faiblesse de toute chair, et que ce Dieu pour lequel il témoigne par ailleurs lui pardonnera ces manquements.*

L'accoutumance aidant, ce qui demeurait pour lui un remords cessa de le troubler beaucoup. Et par surcroît, la conviction était entrée en lui — pour des raisons d'un tout autre ordre — que l'Eglise n'était point de Dieu, que sa parole ne se confondait point avec celle du Maître et que sa loi n'était pas la Loi. Dès lors, il ne croit plus (on s'efforce de ne plus croire) que ses assouvissements puissent faire l'objet de la réprobation divine. Il n'imite pas Diderot et les Encyclopédistes obstinés à redire que l'acte sexuel est par lui-même un acte « indifférent », sans plus d'importance que le verre d'eau qu'on boit quand on a soif. Hugo ne se passe pas de Dieu si

1. Autant qu'on en puisse juger d'après le papier et l'écriture ; les « tresses blondes sont très probablement celles de madame Biard.

facilement. Il lui faut un consentement, dans l'infini, à ses « amours » ; il lui faut la certitude qu'il n'offense Personne et qu'au contraire ainsi tout est bien. On relèverait à foison sous sa plume les vers, les phrases où s'atteste sa nouvelle doctrine : que Dieu est d'accord, quoi qu'ils fassent, avec ceux qui s'aiment, que les étreintes des amants s'accomplissent sous la bienveillance du regard éternel ; mieux même : qu'un des chemins de l'homme vers Dieu, et le plus court, est la possession de la femme. A tous les textes déjà connus qu'on pourrait rassembler sur ce thème, joignons ces deux-ci, tirés des manuscrits inédits du poète :

Dieu est dans le baiser.

Amour! Abîme! Extase! Ombre de Dieu sur l'homme!
Bonheur géant qui fait les autres plaisirs nains,
Hymen des sens virils et des sens féminins,
Sollicitation effrénée à la vie,
Palpitation sainte et jamais assouvie
De deux âmes mêlant sous leurs baisers deux corps!

Mais parallèlement quel dossier l'on constituerait (et il semble — pourquoi? — qu'on ne l'ait jamais voulu, qu'on ait fait silence à dessein sur ces choses), quel amas, quelle montagne de citations, longues ou brèves, tirées de l'œuvre de Hugo et qui sont la dénégation brutale de cet optimisme vers lequel il s'éperonne.

Ce n'est pas du temps où il révérait encore les prêtres, c'est au lendemain des Châtiments, *c'est en juin* 1855, *qu'il écrit (*Contempl., *VI., XI.) ces vers sur « nos fanges » et le « vin des sens, âcre et délicieux » et qu'il affirme : quand, « dans les lits profonds »*

On tend sa bouche ardente aux coupes de la chair,
A l'heure où l'on s'enivre, aux lèvres d'une femme
De ce qu'on croit l'amour, de ce qu'on prend pour l'âme.
. . . . . .
On fait rougir là-haut quelque passant des cieux.

De 1870, *et destiné au poème* Religions et Religion, *ce développement sur l'Amour-Eros qui n'est que « l'adultère du cœur avec les sens ». Le péril de « l'accouplement sombre » (8 avril* 1874*), c'est*

L'abâtardissement immense
Des cœurs devenus appétits.

(*Toute la Lyre*, IV, 22.)

Hugo n'a jamais livré au public ces textes en faveur de l'adultère que nous avons tirés de ses manuscrits réservés et que corroborent d'autres documents, posthumes de même, qu'on trouve dans le Post-Scriptum de ma Vie *(*1901*) et dans sa « préface philosophique » des* Misérables, *inachevée, abandonnée, et qui vit le jour en* 1907 *seulement. Peut-être sentait-il trop qu'il n'eût pas écrit ces lignes s'il n'avait connu le déplorable incident de juillet* 1845 *dont l'obsession le poursuivait. Et voici tout un faisceau d' « inédits » peu d'accord avec la divinisation de la chair ; l'un, qui semble, dans son âpre rudesse, un avertissement qu'il se donne à lui-même, une*

remarque à son adresse qu'il se murmure après certains propos bravaches comme ceux qui concernent le droit de libre fornication :

Ton conseiller? Veux-tu qu'à l'oreille, entre nous,
Je te dise son nom? Il s'appelle bas-ventre.

l'autre, qui date de 1876, *et qui nous montre le vieil homme plaidant coupable, de nouveau, comme autrefois :*

Ce qu'on appelle passion, volupté, libertinage, débauche, n'est pas autre chose qu'une violence que nous fait la vie.

Et ce cri des morts :

Nous voici délivrés des hontes de la chair.

Et cette définition sinistre :

Femme
Ame de marbre noir et corps de marbre blanc.

Et à la date du « 21 *novembre* 1881 », *sous laquelle s'inscrit ce mystérieux commentaire :* « Commencement d'incendie aperçu à temps », *ceci :*

Le crime s'achève, alors que le péché commence.

Le « *péché* » *! Ce vieux mot aboli... Et l'idée paraît bien être que ce qui semble véniel et qu'on accueille en souriant, se développe finalement en* « *crime* », *aboutit pour autrui à un coup de couteau. Ce* « commencement d'incendie aperçu à temps » *serait-ce, après Blanche, une nouvelle passion naissante, à laquelle — à cause de Juliette — Hugo parvient, pour une fois, à dire non?*

Un homme divisé, Hugo, un homme déchiré, dans cette interminable et vertigineuse aventure qu'est ici-bas l'amour. Il lui est arrivé de rire pesamment des malédictions ecclésiastiques contre les jeux des amants champêtres, mais, l'instant d'après il écarte, avec écœurement, l'image du Dieu de Béranger, du Dieu des bonnes gens, facile aux oaristys et « *clignant de l'œil* » *amicalement au diable. Je l'aime mieux quand il écrit* [1] *d'un curé de campagne qui tonne en chaire sur les rendez-vous illicites :*

Il ne se doute pas, pauvre homme, qu'il secoue
Un mystère — l'amour — entre ses poings brutaux

et quand il prononce (dans les Misérables, *IV, VIII, I) ces mots lourds de sens, sur le problème de l'amour :* « *Le même sentiment dit Oui et Non dans le cœur humain.* »

Ses carnets intimes des dernières années nous révèlent, à les regarder de près, un fait singulier. Chaque fois qu'il va retrouver Blanche — ou une autre — il vide, en chemin, son porte-monnaie (« à des pauvres rencontrés sur ma route »). *Peut-être pense-t-il toujours, en secret, que la charité, même sous sa plus humble forme, l'aumône, couvre devant Dieu* « *une multitude de péchés* ».

HENRI GUILLEMIN

1. *Théâtre en Liberté.* Reliquat. Edition de l'Imprimerie Nationale, 1911, p. 214.

L'ÉCOLE DE LA PETITE POULE D'EAU

par Gabrielle Roy

Ce petit village au fond de la province canadienne du Manitoba, si loin dans la mélancolique région des lacs et des canards sauvages, ce petit village insignifiant entre ses maigres sapins, c'est le Portage-des-Prés. Il est déjà à trente-deux milles par un mauvais *trail* raboteux du chemin de fer local aboutissant à Rorketon, le bourg le plus proche. En tout, il comprend une chapelle que visite trois ou quatre fois par année un vieux missionnaire polyglotte et exceptionnellement loquace, une baraque en planches neuves servant d'école aux quelques enfants blancs de la région et une construction également en planches mais un peu plus grande, la plus importante du *settlement*, puisqu'elle abrite à la fois le magasin, le bureau de poste et le téléphone. On aperçoit, un peu plus loin, dans l'éclaircie des bouleaux, deux autres maisons qui, avec le magasin-bureau de poste, logent l'entière population du Portage-des-Prés. Mais j'allais oublier : en face du bâtiment principal, au bord de la piste venant de Rorketon, brille, munie de sa boule de verre qui attend toujours l'électricité, une unique pompe à essence. Au-delà, c'est un désert d'herbe et de vent. L'une des maisons a bien une porte de devant, à l'étage, mais comme on n'y a jamais ajouté ni balcon, ni escalier, rien n'exprime mieux la notion de l'inutile que cette porte. Sur la façade du magasin, il y a, peint en grosses lettres : « General Store ». Et c'est absolument tout ce qu'il y a au Portage-des-Prés. Rien ne ressemble davantage au fin fond du bout du monde. Cependant, c'était plus loin encore qu'habitait, il y a une quinzaine d'années, la famille Tousignant.

Gabrielle Roy, on s'en souvient, a obtenu le prix Femina 1947 avec son beau roman : *Bonheur d'Occasion* (voir *Revue de Paris*, décembre 1947, une étude de Francis Ambrière sur Gabrielle Roy). Cet écrivain canadien est né dans la province de Manitoba, de parents originaires de la province de Québec. Institutrice, elle enseigna dans un village des Prairies, puis à l'Institut Provencher de Saint-Boniface. Elle voyagea en Europe en 1937, revint au Canada en 1939. Elle publia à cette époque de nombreux articles. En 1942 elle commença d'écrire *Bonheur d'Occasion*, qui parut en 1945 au Canada et y obtint aussitôt un immense succès. Les États-Unis, puis la France, accueillirent bientôt ce roman avec une égale faveur. L'œuvre que nous commençons de publier aujourd'hui a été tout récemment terminée.

***

Pour se rendre chez eux, du Portage-des-Prés, il fallait continuer tout droit devant la pompe à essence, en suivant toujours le trail, peu visible au premier abord, mais que l'on finissait par distinguer aux deux bandes parallèles d'une herbe qui restait quelque peu couchée derrière le passage des légères charrettes indiennes. Seul un vieil habitant ou un guide métis pouvait s'y reconnaître, car, à plusieurs endroits, cette piste se divisait en pistes secondaires conduisant, à travers la brousse, à la cabane de quelque trappeur, située deux ou trois milles plus loin et que, du chemin principal, on ne pouvait pas apercevoir.

Il fallait donc s'en tenir strictement au trail le plus direct. Et ainsi, au bout de quelques heures, si l'on était en charrette, un peu plus vite si l'on voyageait dans une des Ford antiques telles qu'il y en a encore là-bas, on devait arriver à la rivière de la Grande Poule d'Eau.

Ici, on abandonnait la Ford ou le buggy.

Les Tousignant avaient un canot pour traverser la rivière. S'il se trouvait sur la rive éloignée, un des voyageurs devait aller le chercher à la nage. On s'en allait ensuite au fil de la rivière, tout enveloppé d'un silence comme il s'en trouve peu souvent sur terre, ou plutôt de froissements de joncs, de battements d'ailes, de mille petits bruits cachés, secrets, timides, y produisant un effet aussi reposant et doux qu'en procure le silence. De grosses poules de prairies, presque trop lourdes pour voler, s'élevaient quelque peu des bords embroussaillés de la rivière pour aller s'ébattre aussitôt un peu plus loin, déjà lasses de leur paresseux effort.

Débarquant sur la rive opposée, on devait traverser à pied une île longue d'un demi-mille, couverte, de foin rugueux et serré, de trous de boue et, si c'était l'été, de moustiques énormes, affamés, qui se levaient par milliards du terrain spongieux.

On aboutissait à une autre rivière. C'était la Petite Poule d'Eau. Les gens du pays avaient eu peu de peine à en dénommer les aspects géographiques, toujours d'après la doyenne de ces lieux, cette petite poule grise qui en exprimait tout l'ennui et aussi la tranquillité. En plus des deux rivières déjà citées, il y avait la Poule d'Eau tout court ; il y avait le lac à la Poule d'Eau. En outre, la contrée elle-même était connue sous le nom de contrée de la Poule d'Eau. Et c'était une paix infinie que d'y voir les oiseaux aquatiques, vers le soir, s'envoler des roseaux et virer ensemble sur un côté du ciel qu'ils assombrissaient.

La Petite Poule d'Eau traversée, on descendait sur une île assez grande, peu boisée. Un grand troupeau de moutons y paissait dans la plus parfaite liberté ; autrement, on eût dit l'île inhabitée.

Cependant, il s'y trouvait une maison.

Bâtie de bois non équarri, sans étage, longue, à fenêtres basses, elle s'élevait sur une très légère montée de l'île, en plein ciel dépouillé.

C'était là qu'habitaient les Tousignant.

Des sept beaux enfants, sauvages et dociles, un seul avait été jusqu'au village de Sainte-Rose-du-Lac, pour y faire traiter une otite très grave. Quelques-uns des autres enfants avaient parfois accompagné le père qui, deux ou trois fois par année se rendait au Portage-des-Prés pour y prendre les ordres du propriétaire du ranch dont il était l'intendant.

C'était la mère qui voyageait le plus. Presque tous les ans, elle allait à Sainte-Rose-du-Lac. C'était le plus proche village français de la région.

***

Dans un rayon de cinquante milles autour de la demeure des Tousignant, il n'existait en tout que deux écoles du gouvernement. L'une au Nord, comprise dans la réserve indienne, n'était ouverte qu'aux enfants de la tribu saulteux [1]. L'autre école était plus loin encore, à dix-huit milles de route impossible. Elle était située au *settlement* du Portage-des-Prés. Ce settlement progressait. Sa population comprenant douze enfants, elle avait pu s'assurer une maîtresse d'école et quelques livres. L'inspecteur d'école y venait de temps à autre, tous les deux ou trois ans, faire son rapport, quand un ensemble tout à fait heureux de circonstances lui en permettait l'accès, au mois de juin autant que possible, s'il n'avait pas plu depuis trois semaines au moins et si son auto résistait aux douze derniers milles de *trail*. Il fallait que ces vingt et un jours consécutifs de beau temps requis pour sécher le chemin du Portage-des-Prés survinssent avant les vacances de l'inspecteur, qui commençaient au début de juillet. Il avait tout de même dû retarder ses vacances presque à chacun de ses voyages à l'école du Portage-des-Prés. Mais les avantages du settlement ne réglaient pas le problème de l'instruction dans l'île de la Petite Poule d'Eau.

***

Encore une fois les canards avaient pris leur long vol vers le Sud. Les oies sauvages filèrent aussi au-dessus de l'île, venant de retraites encore mieux cachées au Nord ; elles ne nichaient jamais qu'à dix milles au moins de la plus proche des habitations des hommes ; les sternes, les poules d'eau, les poules de prairies, les sarcelles décampaient. Le pays était sillonné de voies aériennes, comme visibles, et toutes occupées dans le même sens. Bientôt la Grande Poule d'Eau charria des îlots de neige. Elle aussi prit une allure vive, comme pressée de fuir, à cause de ces gros paquets blancs qu'elle entraînait et qui permettaient de mesurer la vitesse du courant. Avec tristesse, Luzina Tousignant, la mère, voyait venir un

1. L'une des tribus indiennes, autrefois nomades, des Prairies, qui vit actuellement ainsi que toutes les autres tribus ayant conclu un traité avec le Gouvernement canadien, en des régions isolées où elles jouissent de droits exclusifs de pêche et de chasse. L'accès des réserves est généralement défendu aux Blancs.

autre hiver d'engourdissement, toujours sans institutrice et sans classes régulières. Même les enfants des sauvages étaient mieux partagés que les siens ; ils avaient une école, disait Luzina. Mais ici, comment faire ! Or, un soir, en se berçant dans la cuisine, Hippolyte, son mari, trouva une solution à ce casse-tête.

Jamais Hippolyte ne se berçait seul. Aussitôt qu'il s'installait dans la berceuse, trois ou quatre enfants venaient se « faire prendre ». Il en mettait un sur chacun de ses genoux, deux autres sur les bras de la grande chaise et, ainsi chargée, ample et solide, la berceuse partait pour une sorte de voyage, car, non seulement elle berçait tous ses passagers, mais encore elle les promenait à travers la cuisine. Tout ce temps, Hippolyte fumait, puisque c'était son heure de détente. Naviguant à toute allure et entourée d'une épaisse fumée, la chaise était presque à la porte ; Hippolyte réfléchissait et, tout à coup, il entrevit le moyen. Il était simple ; il ne s'agissait que d'y penser. Hippolyte arrêta quelque peu son voyage ; il enleva sa pipe ; la fumée s'amincit. Hippolyte annonça sans surexcitation la profonde découverte qui allait transformer leur existence :

— Mais pour les enfants, la mère, j'y pense ; on pourrait écrire au Gouvernement !

A peine prononcé, le mot introduisit dans la petite maison des Tousignant un réconfort si satisfaisant, si évident, qu'ils demeurèrent tout étonnés d'avoir si longtemps passé à côté. Hippolyte eut le plaisir de voir le visage de Luzina réfléchir à son tour, s'absorber et s'épanouir. Le Gouvernement, bien sûr ! Comment ni l'un ni l'autre n'y avaient-ils pas encore pensé ! Toutes sortes d'images imposantes, solides et rassurantes, représentèrent en ce moment le Gouvernement à Luzina.

Il siégeait à Winnipeg, la plus belle ville qu'elle eût jamais vue. Elle l'avait vue durant son voyage de noces, en route pour la Petite Poule d'Eau. Il logeait dans une maison tout en marbre importé d'Italie. Luzina s'était laissé dire que la construction avait coûté plusieurs millions de dollars, et elle l'avait cru absolument à cette minute. Il ne devait pas y avoir au monde de Parlement beaucoup mieux logé que celui du Manitoba. Ce Parlement était surmonté d'une statue d'homme qui avait des ailes et venait de la France. On y accédait par un grand escalier, de marbre également. Presque tout était de marbre dans ce Parlement. De chaque côté de l'escalier, deux bisons, grandeur nature, paraissaient prêts à charger. Les bisons étaient l'emblème du Manitoba ; des bêtes à grosse tête rentrée directement dans l'énorme bosse du cou, sans encolure ou tout en encolure selon le point de vue, et dont le pied semblait encore gratter furieusement le sol des prairies. On les avait décimées et, maintenant, elles symbolisaient l'audace et la croyance au progrès de la province. Mais c'était par les écoles de Winnipeg que Luzina avait été surtout conquise. De grandes écoles à plusieurs étages, tout en fenêtres. Le Gouvernement s'en occupait. Le Gouvernement qui régnait derrière

les deux bisons était des plus avancés en matière d'éducation. Il avait décrété l'instruction obligatoire avant qu'il y eût assez d'écoles pour tous les enfants.

Confiante, Luzina déchira une feuille de son bloc de papier et elle écrivit au Gouvernement. Elle rêva des bisons en bronze. Nulle province au monde ne devait posséder comme emblème des bêtes aussi puissantes. Le Canada lui-même n'avait qu'un castor. Dans ce rêve de Luzina, les bisons fonçaient de partout à la fois contre l'ignorance des pays arriérés. Le lendemain, Hippolyte fut dépêché avec la lettre au-delà de deux rivières, au long de la piste, sur la terre ferme, à la rencontre du facteur. C'était un vieil original du nom de Nick Sluzick qui, depuis dix ans qu'il annonçait son départ pour des pays plus tranquilles, moins habités, accomplissait toujours la navette entre le bureau de poste le plus reculé de la province et les dernières maisons du pays, tout juste avant la toundra éternelle.

Six semaines plus tard, au même endroit, Nick Sluzick, en grognant, tira d'un des sacs postaux une lettre adressée aux Tousignant. Pierre-Emmanuel-Roger, qui était envoyé en reconnaissance tous les vendredis, la trouva dans leur boîte aux lettres, au creux d'un vieil arbre gelé à mort. La lettre était sans timbre. A la place du timbre, il y avait des abréviations : H.M.S. et, dans l'autre coin, un bison surmonté d'une croix, le tout gravé en relief noir sur blanc et très impressionnant. Tout de suite, Pierre en comprit l'importance. Il fit à la course le trajet de la boîte aux lettres à la maison, un peu plus d'un mille. Il aurait bien pu enfoncer dans la Petite Poule d'Eau tant il négligeait d'examiner si la glace sous ses pieds était assez prise. Luzina l'attendait sur le seuil, par un froid de trente sous zéro, les joues en feu.

— Y a le bison, lui cria Pierre.

— Le bison!

Elle entrevoyait l'énormité de la puissance à laquelle elle s'était adressée. La belle enveloppe que convoitait Pierre vola en petits bouts. « Dear Mrs. Tousignant », commença de lire Luzina. Elle ne comprenait pas beaucoup l'anglais, mais assez pour saisir les bonnes nouvelles. Il lui sembla comprendre que le Gouvernement s'excusait d'abord de l'avoir fait attendre si longtemps pour une réponse. Il disait que, ne connaissant presque pas le français, il avait dû faire appel à son collègue québecquois, Jean-Marie Lafontaine, au service des *Titles and land*, lequel l'avait aidé à traduire la lettre de Luzina.

C'était bien de la confusion apportée au Gouvernement par sa faute, et Luzina en rougit quelque peu. De plus, expliquait le Gouvernement, la lettre de Luzina adressée au *Gouvernement de l'Instruction* avait mis beaucoup de temps à trouver les bureaux du *Department of Education* et, entre tous ces bureaux, celui de Mr. Evans qui s'occupait justement des requêtes semblables à celles de Luzina : C'était donc lui qui

répondait à Luzina. Elle examina la signature et vit, en effet, qu'elle reproduisait le nom écrit plus bas, beaucoup plus lisiblement à la machine à écrire. Mais tout cela n'était que préliminaires, si aimables fussent-ils. Luzina arriva à l'essentiel dans le deuxième paragraphe.

Dans ce deuxième paragraphe de sa lettre, le Gouvernement exposait à Luzina qu'elle ne s'était pas trompée en l'estimant très intéressé par l'éducation. Il se disait désolé d'apprendre qu'en des régions telles qu'en habitait Luzina, il y avait apparemment des futurs citoyens privés d'école. Tout cela était à changer le plus rapidement possible, et tout cela changerait, promettait le Gouvernement, car c'était bien par l'éducation qu'une nation s'élevait. En conséquence, il se disait prêt à envoyer une institutrice dans l'île de la Petite Poule d'Eau à partir du mois de mai, pour quatre ou six mois, selon que la température et les routes le permettraient, à deux conditions :

Premièrement, qu'il y eût une petite bâtisse où tout au moins une pièce de la maison qui servirait d'école. Deuxièmement, que le nombre des écoliers fût au moins de six ayant tous atteint l'âge de l'inscription scolaire.

Le Gouvernement déclarait être forcé de se montrer assez sévère sur ce dernier point : à moins de six élèves qui ne seraient ni trop vieux ni trop jeunes, il ne pouvait, à son grand regret, qu'encourager Luzina à attendre d'avoir plus d'enfants. Si ces conditions étaient satisfaites, il enverrait une institutrice, et il paierait lui-même, de sa propre bourse, le traitement du *school teacher*. Eux, les Tousignant, auraient à fournir au school teacher l'abri, la nourriture, l'hospitalité.

L'hospitalité, pensez-vous! La mine affairée, les yeux brillants, Luzina était déjà prête à tout renverser pour recevoir sa maîtresse d'école qu'elle voyait presque arrivée, débouchant des roseaux, sa petite valise à la main.

Elle vit aussi à quel point elle avait été bien inspirée de ne pas s'arrêter une seule année de mettre au monde de futurs écoliers. Aurait-elle eu besoin d'encouragement que cette condition touchant le nombre des élèves n'aurait pas eu pour effet de ralentir Luzina.

A l'heure qu'il était, elle put répondre au Gouvernement qu'elle avait cinq enfants en âge d'aller à l'école, qu'un sixième, Joséphine-Yolande Tousignant, aurait six ans dès le mois de juin, et qu'il lui semblait à elle, Luzina, que le Gouvernement pourrait passer sur une aussi légère infraction aux règlements, vu que Joséphine serait tellement proche de ses six ans quand la classe ouvrirait. Elle espérait bien, écrivit-elle, ne pas être obligée d'attendre toute une autre année, rien que par la faute de Joséphine. Quant à espérer la présence d'une autre famille assez près de chez elle, elle disait que cela les retarderait encore bien plus que Joséphine.

***

La lettre à peine partie, Luzina aurait voulu qu'Hippolyte se vouât à la construction de l'école. Plus vite ils auraient rempli les conditions du Gouvernement et moins, à son avis, celui-ci pourrait les envoyer promener. A sa confiance toujours très grande envers le pouvoir du Gouvernement s'ajoutait, maintenant qu'il lui devenait plus familier, une certaine petite dose de méfiance quant à la réalisation des promesses. « Ils ne pourront pas se dédire si on se met en frais de bâtir une école », avait calculé Luzina. Mais rien ne pressait tellement, au dire d'Hippolyte. Il fallait tout de même attendre que la neige disparût. Que la terre fût même un peu dégelée. Que la mère soit tranquille, disait-il, l'école irait vite dès qu'il pourrait s'y mettre. Elle, cependant, affirmait ne pas pouvoir dormir tranquille tant que la charpente ne serait pas montée. On ne savait jamais ; il pourrait y avoir des élections provinciales, des changements de gouvernement. Ce bon et sympathique Mr Evans lui-même pourrait être remplacé. Le caractère de Luzina, sous l'influence de l'ambition et des émotions, de placide qu'il avait été, connaissait l'inquiétude, l'exaltation.

L'emplacement à choisir déjà l'occupait. Tantôt, Luzina voulait l'école tout près de la maison, afin d'entendre pendant ses travaux ménagers le grave et gentil murmure des enfants à leurs leçons ; tantôt elle l'imaginait un peu plus éloignée, une petite maison solitaire et recueillie comme il sied peut-être mieux à un temple de l'éducation. L'école où elle avait elle-même appris ses lettres était située en rase campagne, à un demi-mille de la prochaine ferme. C'était la mode, en ces temps, dans les plaines du Sud, de placer l'école loin des habitations, comme si elle devait rester séparée de la banale vie quotidienne. Luzina se voyait, une toute petite fille courant à perte d'haleine pour ne pas arriver en retard ; deux longs milles déserts s'étendaient devant elle ; à son bras tintait le petit seau dans lequel elle apportait son manger ; elle ne pouvait jamais s'asseoir en route à cause de son tablier amidonné ; souvent, elle avait une belle pomme rouge à la main pour la récréation. Ah ! c'était le bon temps ! Toute à ses souvenirs, Luzina eut alors la singulière idée de placer l'école à l'extrémité nord de l'île, dans un petit bois de peupliers, au-delà du marais. Le bon Hippolyte était prêt à bien des concessions dans ce projet d'école qu'elle avait formé la première. Mais il objecta assez raisonnablement que, s'ils envoyaient les enfants si loin pour apprendre, Luzina aurait à leur préparer un repas à emporter tous les jours, que cela ferait beaucoup d'ouvrage, qu'en outre il trouvait un peu fou de faire manger les enfants à l'autre bout de l'île alors qu'ils avaient ici même une table, un poêle, de la vaisselle, tout ce qu'il fallait.

Oui, mais est-ce qu'Hippolyte lui-même, quand il était enfant, n'avait pas dû parcourir deux milles pour atteindre l'école ? Est-ce que l'école

par chez lui n'avait pas été absolument isolée comme c'était presque toujours le cas dans le Sud?

Bien sûr, sa petite école à lui aussi avait été fine seule sur une montée solitaire, accompagnée de sa provision de bois de chauffage et des deux petites cahutes un peu à l'écart de l'école et marquées, l'une de l'inscription : « Garçons » ; l'autre de : « Filles ». Mais quelle était la raison de cet éloignement? C'était tout simplement parce que toutes les familles se battaient dans les Prairies pour avoir l'école à leur porte. Pas une qui voulût céder sur ce point. Alors, il avait bien fallu, pour contenter tout le monde, placer l'école à égale distance autant que possible de toutes les fermes. Ils n'avaient pas ici, Dieu merci, pareille raison d'agir. De plus, Hippolyte craignait que la maîtresse d'école n'eût pas de chaussures convenables pour traverser le *muskeg* [1].

— Si c'est une fille de la ville, dit Hippolyte, elle est bien capable de s'amener en petits souliers de cuir vernis.

Dès qu'il fut question d'épargner la maîtresse d'école, Luzina rapprocha l'école. D'ailleurs, elle n'avait pas sérieusement entretenu l'idée de la faire bâtir tout à fait si loin. Elle l'avait entretenue pour la forme, pour le plaisir de goûter l'avenir sous des aspects variés, multiples et changeants, ce qui ajoutait beaucoup, selon l'avis de Luzina, à la joie des projets.

Enfin, un bon jour, Hippolyte demanda :

— Eh bien! pour l'école, t'es-tu enfin décidée, la mère? Me v'là paré à enfoncer les premiers pieux.

Le cœur lui manqua alors d'éloigner sa petite école. Hippolyte avait raison, au fond. C'étaient les chicanes qui mettaient l'école à part dans le Sud. Elle sortit, un châle sur les épaules, et elle indiqua un endroit, un peu en retrait de la maison, à peine éloigné pourtant, tout juste derrière la cuisine.

— Là, dit Luzina.

C'en était fait ; enfin elle ne pourrait plus changer d'idée, et elle était presque soulagée.

L'école se dessina vite, une petite maison carrée, bâtie de rondins comme l'habitation principale. Elle se présentait un peu de biais, entre deux bouleaux blancs, étroitement alliée à la maison, telle une dépendance fidèle et, cependant, avec sa porte individuelle et ses deux marches de perron. Il avait été assez compliqué de la placer entre les frêles bouleaux que Luzina ne voulait absolument pas sacrifier.

Elle progressait vraiment bien. A tout instant, les enfants accouraient.

— Maman, le père a percé un autre châssis. Le père dit qu'il faut beaucoup de clarté dans une école. Ça fait trois châssis, maman!

Luzina courait voir. Hippolyte, à mi-hauteur d'une échelle, enfonçait

1. Marais, en langue indienne.

des clous. Il en avait une provision dans la bouche et, en parlant, pinçait les lèvres d'un côté et les retroussait de l'autre. Au pied de l'échelle se tenaient presque tous les enfants. Ils suivaient les progrès de la construction, graves et intéressés comme des citoyens, dans leur ville, d'importants travaux publics. La nature gaie de Luzina, après les accès de doute et d'énervement que provoquent, à leur début, les hauts projets, avait repris le dessus. Maintenant que l'école était en marche, allez donc lui faire entendre que quelque ennui pourrait se mettre en travers! Elle partit un jour, d'un beau rire clair, satisfaite d'elle-même.

— Hein, le père Tousignant je sais pas s'il y a beaucoup de familles comme nous autres pour avoir leur école et leur maîtresse à eux tout seuls!

C'était ce qui l'enchantait au-delà de tout : une école pour la seule famille Tousignant, l'impression qu'ils devaient être en quelque sorte spécialement bien vus du Gouvernement. Le *settlement* avait été obligé d'avoir douze enfants avant d'obtenir une maîtresse. D'autres hameaux restaient encore privés d'école. Quoique peu portée à se gonfler, elle ne pouvait pas ne pas être envahie par le sentiment que le Gouvernement était de son côté. N'avait-il pas déjà excusé l'âge de Joséphine? Il avait écrit qu'il suffisait que Joséphine eût ses six ans dans les trois mois qui suivraient l'ouverture de la classe pour satisfaire à ses règlements. Et voici que, cette faveur à peine consentie, le Gouvernement écrivit de nouveau, cette fois pour s'informer poliment auprès de Luzina du nom qu'elle entendait donner à la nouvelle école.

Promue pour ainsi dire présidente, secrétaire de la Commission scolaire qu'elle constituait à elle seule, Luzina sentit vivement ses responsabilités. Oh! il faudrait trouver un beau nom d'école qui ne décevrait pas le Gouvernement! Luzina intima à Hippolyte d'avoir lui aussi à se creuser la tête. Ils passèrent d'abord en revue les particularités géographiques de la région, en examinant le secours qu'elles offraient à l'imagination. Une petite rivière entourait l'île sur ses versants Ouest et Nord : c'était la Petite Poule d'Eau. Elle se déversait dans une plus grande rivière qui finissait d'encercler l'île et qui, naturellement, se nommait la Grande Poule d'Eau. Toute cette eau venait d'un lac beaucoup plus au Nord qui, naturellement, était le lac de la Poule d'Eau. L'île, parce qu'elle appartenait à un nommé Bessette, marchand au Portage-des-Prés, s'appelait toutefois l'Ile-à-Bessette. Mais on ne pouvait tout de même pas nommer l'école d'après son propriétaire qui s'intéressait tout juste au profit qu'il pouvait tirer du domaine et qui n'avait rien fait pour avancer l'éducation dans son île. Au contraire, rappela Hippolyte, si quelqu'un avait mis des bois dans les roues, c'était Bessette. Sans en parler à Luzina, Hippolyte avait déjà sondé le marchand au sujet de l'école. Oui, exactement. Et qu'avait répondu le gros richard? Il avait répondu que l'école finirait par coûter cher ; que le Gouvernement au début, aux fins de paraître magnanime, paierait de sa poche

les appointements de la maîtresse ; mais qu'ensuite, il les ferait sûrement payer par les propriétaires ; que ce serait encore des taxes et que lui, Bessette, payait bien déjà assez de taxes comme cela ; qu'il était le seul à acquitter les taxes dans le pays et qu'il en avait par-dessus le dos.

« Beau dommage, commenta Hippolyte, qu'il paye toutes les taxes, puisque tout le pays lui appartient. » « Un profiteur ! » résuma Hippolyte. Non seulement, il ne se contentait pas d'avoir eu toute l'île à peu près pour rien en graissant quelqu'un du Gouvernement, mais maintenant il était contre l'instruction parce que l'ignorance gardait la population à sa merci. « Ils feraient mieux de se méfier tous ensemble du marchand Bessette », conclut Hippolyte. Bessette avait même laissé entendre qu'il ferait obstacle au projet d'école, et on ne savait pas s'il n'y parviendrait point, car il avait des amis au Gouvernement.

Peu vindicative pour son propre compte, Luzina épousait les querelles d'Hippolyte.

— Ah ! bien, si c'est comme ça, dit-elle, t'as cent fois raison ; on nommera jamais notre école d'après cet homme.

— D'autant plus, fit remarquer Hippolyte ,que l'île ne s'appelait pas du tout l'Ile-à-Bessette. Longtemps avant les Bessette et autres, les missionnaires français avaient passé par ici et c'étaient eux qui avaient correctement nommé les endroits.

C'était vrai. L'île ne s'appelait pas réellement l'Ile-à-Bessette. Les habitants la désignaient ainsi par besoin de simplification et pour la différencier d'un archipel de petites îles à l'entrée du lac qui avaient nom : les Petites Iles de la Poule d'Eau. En réalité, leur île s'appelait : la Grande Ile de la Poule d'Eau. Les Français en avaient décidé ainsi il y avait au moins vingt-cinq ans. Des hommes qui venaient par ici pour évangéliser, civiliser, soustraire les sauvages à l'exploitation des marchands de fourrures. Non pas pour s'enrichir. Sous le coup du patriotisme, de la fidélité aux missionnaires, Hippolyte suggéra :

— Si on appelait notre école, l'école de la Petite Poule d'Eau, Luzina !

Elle fut conquise. La Petite Poule d'Eau, bien sûr ! Comment avaient-ils pu encore une fois passer si longtemps à côté de l'évidence ! La Petite Poule d'Eau ! La justice, la vérité seraient ainsi rétablies. D'ailleurs, quel nom pouvait mieux convenir à une école située en plein pays de poules d'eau ? Au moment même de ces délibérations, si on y eût fait attention, on aurait entendu leurs glissements d'ailes entre les roseaux humides, leurs petites querelles, leurs cris aigus, sauvages, que l'on ne remarquait plus tant c'était la vie d'ici, cette note plaintive et non point sans douceur triste cependant. On aurait vu passer leurs milliers d'ailes grises dans la monotonie de l'eau, du ciel et des roseaux.

Luzina s'était fait venir de chez Bessette (il fallait bien y passer, il était le seul à tenir magasin) du papier à lettres accompagné d'un guide-âne pour toutes ses écritures au Gouvernement. Sur ce papier, elle confia au Gouvernement la décision à laquelle ils s'étaient arrêtés. Quelle ne

fut pas sa déception en recevant la nouvelle communication du Gouvernement d'y découvrir l'espèce de charabia qui devrait désormais servir de signe de référence entre Luzina et le Ministère de l'Instruction publique dans toutes leurs affaires : *Water Hen S.D. nº 2-678 !*

Il devait y avoir un malentendu. Attachée comme un enfant à ce qui lui avait demandé tant de peine et, en définitive, lui donnait de la joie, Luzina ne pouvait se consoler. « C'est pas le nom que j'ai choisi. Ils m'ont changé mon nom », se plaignait Luzina.

Hippolyte demanda à voir la lettre de plus près.

— Bien non, déclara-t-il. Water Hen : Poule d'Eau.

— Mais tous ces chiffres ? Et S.D. ?

— S.D., ça doit être School District.

Les chiffres cependant ne dirent rien à leur imagination pendant longtemps. Hippolyte finit par croire qu'ils devaient signifier là deux mille six cent soixante-dix-huitième école de la province.

Tout de même, jamais Luzina n'aurait cru que les mots pussent tant perdre à la traduction. En anglais leur poule d'eau était tout à fait méconnaissable. Mais elle avait trop reçu du Gouvernement pour ne pas ravaler son désappointement. En répondant à Mr Evans, elle s'appliqua à copier minutieusement les chiffres, les abréviations et jusqu'au trait qui soulignait la référence. Alors survint la question de l'estrade.

L'école était presque finie. Elle avait trois fenêtres pas tout à fait égales, une porte qui fermait assez bien, un plancher de grosses planches les unes un peu plus épaisses que les autres, mais qui sentaient le bon pin. Cependant, il y avait le problème de l'estrade. Hippolyte s'en vint chercher l'avis de Luzina sur ce point qui devait les embarrasser presque autant que l'emplacement de l'école.

— Sa mère, penses-tu que je devrais faire une estrade ?

— Une estrade ! C'est-y nécessaire ?

Evidemment non. Quant à cela, ni l'école, ni la maîtresse n'étaient absolument nécessaires. Ils étaient embarqués dans ce qui n'était plus strictement nécessaire, et voilà comment le problème devenait délicat. Hippolyte ne savait trop à quoi se résoudre. L'école qu'il n'avait fréquentée que quelques années en tout paraissait liée dans son esprit à une estrade. L'estrade était peut-être favorable aux relations entre maître et écoliers. Tel qu'il le voyait, le maître devait dominer les élèves, leur parler de haut pour ainsi dire. Cela devait être ainsi qu'il fallait procéder : placer le maître plus haut que les enfants. D'autre part, l'estrade faisait peut-être démodé maintenant. Et d'abord, est-ce que dans l'école où Luzina allait, enfant, il y avait eu une estrade ? Non, disait Luzina, mais ce n'était pas une raison pour y renoncer.

Ils s'assirent tous deux aux petits pupitres pour réfléchir. Hippolyte les avait construits avant la porte, pendant les pluies qui avaient duré trois semaines d'affilée. Ils étaient de bois franc, un peu rugueux aux

doigts, avec des éclisses qui retenaient la laine des vêtements, mais ils étaient assortis à la taille des élèves.

Il y en avait un passablement grand pour Pierre-Emmanuel-Roger, quatre autres qui variaient en hauteur et, enfin, un tout petit pupitre pour Joséphine. Ce petit pupitre de Joséphine avait d'ailleurs deux répliques assez exactes rangées dans le fond de la classe parmi des amas de copeaux. Tous les enfants avaient constamment entouré Hippolyte dès qu'il s'était mis à la construction des pupitres. De les voir si nombreux autour de lui, Hippolyte avait cru bon, pendant qu'il y était et puisque la pluie durait, de prendre un peu d'avance. Et c'est ainsi qu'il y avait dans l'école, au dire d'Hippolyte, « deux pupitres de spare ». Hippolyte était vraiment adroit. Il avait creusé au couteau un petit enfoncement à peu près rond dans le haut de chaque pupitre pour y placer un encrier ; une rainure devait retenir les crayons et les porte-plume. Le dessus de chaque pupitre n'était pas d'une seule planche mais de deux dont l'une reliée à l'autre par des charnières pouvait être soulevée, découvrant une commode et large boîte qui servirait à ranger livres et cahiers. Mais tant de commodités ne réglaient pas la question de l'estrade.

Plus Luzina y pensait, et plus il lui semblait que l'estrade était nécessaire. L'estrade conviendrait bien à la maîtresse lorsqu'elle y serait assise. On la verrait mieux ; on l'entendrait mieux. L'estrade ferait tout à fait école.

Sur les entrefaites, les Tousignant apprirent le nom de leur maîtresse dans une lettre qu'elle leur écrivit. Elle s'appelait mademoiselle Côté. Fort embarrassée des moyens à prendre pour atteindre la Petite Poule d'Eau, mademoiselle Côté s'adressait aux Tousignant. Ils paraissaient être les seules personnes à connaître le chemin compliqué de leur retraite. Au Ministère de l'Instruction publique, on n'en avait qu'une idée incertaine. Tout ce que l'on savait, c'était que l'école n° 2-678 devait se trouver dans une île bordée de deux rivières, quelque part entre le lac Winnipegosis et toute une série de plus petits lacs ; qu'il devait bien exister quelque sorte de communications avec l'extérieur. Étaient-ce des chemins, des rivières, des lacs ? L'Instruction publique croyait comprendre que toute cette région était peut-être desservie par un canot à moteur au service des Indiens du pays, mais ce transport relevait du Ministère des Affaires indiennes.

« Certainement, pensa Luzina, mademoiselle Côté n'avait pas passé par Mr Evans qui, obligeant comme il l'était, l'aurait mieux dirigée. » La pauvre mademoiselle Côté avait dû avoir affaire à quelque autre personne qui n'était pas au courant des nombreuses communications entre Luzina et le Gouvernement. Elle fut saisie d'inquiétude. Mademoiselle Côté, mal conseillée, pourrait fort bien aller courir jusqu'à Winnipegosis y prendre le bateau des Indiens qui, à sa sortie du lac Winnipegosis, empruntait effectivement la Grande Poule d'Eau et passait ainsi à leur porte. Mais c'était un petit bateau découvert, sans abri en cas de pluie,

toujours rempli d'Indiennes point très propres. Ces gens-là avaient des poux. De fortes tempêtes s'élevaient parfois sur le lac Winnipegosis. De leur petit débarcadère sur la Grande Poule d'Eau, Luzina avait souvent vu passer le bateau du Gouvernement ; les voyageurs y étaient trempés, fatigués par le roulis et confondus avec les sacs de farine, les caisses de lard que transportait encore le canot ; cette façon de voyager lui avait paru bien primitive. Il y en avait une autre beaucoup plus agréable pour atteindre la Petite Poule d'Eau. Luzina se mit en frais de l'expliquer point par point à sa maîtresse et en se hâtant. C'était bien juste maintenant si mademoiselle Côté recevrait la lettre à temps.

Elle devrait prendre les gros chars jusqu'à Dauphin. Là, elle devrait changer de train et il se pouvait qu'elle eût à y attendre celui de Rorketon une demi-journée et peut-être toute une journée. Luzina expliqua pourquoi. Le petit train de Rorketon chargeait parfois des traverses pour la voie ferrée et, souvent, des canistres de lait vides ; d'autres fois, il partait allège. C'était dire qu'on ne pouvait prévoir l'heure de son départ. Mais, si mademoiselle Côté trouvait l'attente trop longue à la gare, elle serait bien reçue chez une amie de Luzina, une dame Lallemand (venue jadis de Québec), qui habitait une petite maison blanche tout à côté de la quincaillerie d'un nommé Harrison, à Dauphin. Mademoiselle Côté n'avait pas à se gêner d'aller se reposer chez cette dame. Elle devait faire attention toutefois de n'y pas rester trop longtemps, au cas où le petit train de Rorketon serait chargé plus vite que prévu : mademoiselle Côté devrait coucher à Rorketon. Luzina donnait l'adresse d'une autre connaissance, une dame Chartrand, chez qui la maîtresse trouverait une chambre propre à bon marché. Mais, précisait Luzina, il fallait absolument arriver à Rorketon un jeudi, afin d'établir la correspondance, le lendemain, un vendredi, avec le courrier de Rorketon au Portage-des-Prés. Autrement, mademoiselle Côté aurait à attendre toute une semaine le départ du prochain courrier, et ce ne serait pas drôle. En arrivant à Rorketon, mademoiselle Côté se mettrait donc en quête du courrier. Il se nommait Yvan Bratislovsky, et on le trouvait à la poste ou au relais-sellerie de Rorketon. Il était facilement reconnaissable à un casque en poil de chat sauvage qu'il portait presque jusqu'à la mi-juin. Il convenait de se méfier des exigences peu scrupuleuses d'Ivan Bratislovsky envers les étrangers. Le prix du voyage était de 2 dollars, et il ne fallait pas donner un cent de plus à Ivan Bratislovsky, même s'il se plaignait d'être sur la paille, ce qui n'était pas vrai du tout. A part ce défaut de forcer les prix quand il en avait l'occasion, Ivan Bratislovsky n'était pas dangereux. C'était un homme à sa place. Mademoiselle Côté n'avait pas à redouter de voyager seule avec ce petit Ruthène. Avec lui elle atteindrait donc le Portage-des-Prés. Elle devrait y changer de facteur. A partir du Portage-des-Prés, elle voyagerait avec leur facteur à eux, de l'île de la Petite Poule d'Eau, un Ukrainien du nom de Nick Sluzick. Celui-ci aussi, parfois, essayait d'arracher aux étrangers plus que le prix régulier. Dans le

pays, ici, on ne lui donnait que 50 cents, et on trouvait que c'était assez, puisque Nick Sluzick devait faire le voyage, allège ou non. Libre à mademoiselle Côté de lui donner un peu plus si elle le voulait, mais pas beaucoup plus. Nick Sluzick dirait peut-être que ça prenait plus de gazoline pour deux personnes. Il ne fallait pas l'écouter. Deux personnes ne prenaient pas plus de gazoline qu'une seule, et tout le monde dans l'île de la Petite Poule d'Eau avait bien hâte de voir arriver leur maîtresse et lui envoyait d'avance des remerciements et la bienvenue.

Enfin, c'était fini, Luzina ne croyait avoir oublié aucune des déconvenues qui pourraient guetter Mademoiselle Côté, aucun piège, mais elle n'était pas pour cela si fière de sa lettre.

Elle aimait naturellement écrire des lettres. D'écrire au Gouvernement ne l'avait pas trop embarrassée. Le Gouvernement était bien un peu responsable de l'ignorance dans l'île de la Petite Poule d'Eau, puisqu'il avait attendu tant d'années pour leur donner une école. D'ailleurs, le fait que le Gouvernement ne connaissait guère le français l'avait mise à l'aise ; il ne relèverait pas les fautes d'orthographe de Luzina. Les réponses du Gouvernement, dactylographiées et en anglais, ne l'avaient pas énormément troublée. C'était la lettre de la maîtresse, d'une belle calligraphie absolument droite et sans ratures qui, lui révélant la perfection que pouvait atteindre une lettre dans la forme et dans le fond, accablait Luzina. Désormais elle ne serait plus tout à fait heureuse en écrivant. Mais le sort en était jeté. Luzina l'avait fixé pour toujours dès le moment où elle avait fait appel à l'instruction. Sa destinée serait maintenant d'écrire. D'écrire sans fin. D'écrire jusqu'au bout de ses jours.

***

Les cadeaux du Gouvernement arrivèrent. La grosse caisse contenait une boîte de craie blanche, des livres de lecture anglais et, très exactement, six brosses à effacer. Le planisphère avait voyagé à part. D'un fort et gros papier glacé, fixé le long d'un cylindre de bois, il pesait dans les quinze livres. Nick Sluzick éprouva une peine de chien à le caser dans sa vieille Ford. Il fallut le glisser de travers à l'arrière de l'automobile, entre les sacs postaux ; mais une bonne partie de la carte resta au dehors, et elle accrocha toutes sortes de branches aux passages les plus étroits du trail.

Exposée dans l'école, la mappe du monde en prenait tout un pan. Elle se dévidait et s'enroulait sur elle-même comme un store bien actionné. L'on n'avait qu'à tirer la ficelle du bas et les terres australes apparaissaient ; ensuite l'Australie, la Nouvelle-Zélande, cette partie du monde où, dit Luzina, il faisait nuit pendant que chez eux c'était le jour. Que de mystères ! Sur ce, Nick Sluzick trimbala une autre carte, celle-ci du Manitoba et très détaillée. Le vieux Nick avait cru se charger de rouleaux de papier-tenture, et il se demandait comment les Tousignant pouvaient

utiliser tant de papier en une si petite maison. En étaient-ils à tapisser la bergerie? La maîtresse était déjà en route. Le soir, avant de se coucher, les Tousignant avaient dit :

— Mademoiselle Côté a pris les chars à l'heure qu'il est.

Au matin, Luzina musa à voix haute :

— La voilà arrivée à Dauphin.

Vers le milieu de l'après-midi, elle assura :

— A moins qu'il y ait eu bien des traverses à charger, mademoiselle Côté doit avoir dépassé Sainte-Rose-du-Lac, et le train s'en vient à reculons.

Depuis longtemps, la chambre de mademoiselle Côté l'attendait. Voici comment Luzina s'y était prise pour libérer une pièce à l'intention de la maîtresse ; poussant, tirant, elle avait déménagé un petit lit dans sa propre chambre ; son grand lit tassé contre le mur, elle avait réussi à faire entrer ce petit lit de plus ; un autre lit avait pris le chemin de la cuisine où il était assez bien dissimulé derrière un pan de draperie déteinte. De la sorte, il y avait dans la maison Tousignant une chambre qui paraissait extrêmement grande, riche, une chambre étonnante qui ne contenait qu'un seul lit.

Luzina n'en avait jamais fait autant, même pour le capucin qui venait une fois par année les confesser et célébrer la messe dans la salle à côté de la cuisine. D'ailleurs, il avait lui-même craint par-dessus tout de causer des embarras et avait demandé à coucher sur le sofa de la salle. Mais on aurait pu accuser Luzina de se mettre plus en frais pour la maîtresse que pour le Bon Dieu, et elle tâcha de se justifier.

— Notre vieux missionnaire, dit-elle, est habitué à la vie dure, tandis que notre maîtresse, c'est peut-être une fille qui n'a jamais connu que ses aises jusqu'ici.

Hippolyte s'était rasé. Deux heures à l'avance, il avait sa casquette de cérémonie sur la tête.

Les heures du courrier étaient fort indécises. Mais jamais il n'arrivait à la hauteur de la Grande Poule d'Eau avant la fin de l'après-midi, et il s'en fallait encore de plusieurs heures que le soleil commençât à baisser.

— Oui, pars, dit Luzina. Tu vois cette pauvre fille descendre dans la boue jusqu'aux genoux au bord de la Grande Poule d'Eau qu'elle n'aurait aucune idée de savoir comment traverser..

Elle s'en fut elle-même donner un dernier coup d'œil à l'école. Dans cette grande île, à peine peuplée, la petite école tout naturellement était devenue l'endroit où elle allait de préférence chercher la solitude et le silence.

Rien n'y manquait de l'atmosphère et des objets propices à l'instruction. Hippolyte n'avait pas oublié les tableaux noirs. Il avait utilisé un épais papier goudronné qui servait dans le pays comme isolant ou comme revêtement des toitures et dont il leur était resté un rouleau après la

construction de l'habitation. La craie prenait assez bien sur ce papier à gros grain.

Luzina monta l'unique degré de l'estrade. Elle eut l'idée de s'asseoir au pupitre de la maîtresse pour s'aider à voir un peu ce qui allait se passer dans l'île de la Petite Poule d'Eau. Était-ce parce qu'elle était assise sur la chaise même de la maîtresse, tout en haut de l'estrade, mais Luzina vit en effet beaucoup plus loin et largement que de coutume. Elle vit le progrès venir à eux. Il y avait treize ans, elle était arrivée ici par une piste à peine visible. Peu à peu l'herbe avait été tassée par le passage des charrettes, et on avait pu voir au bout de quelques années une espèce de route assez bien marquée. Ensuite ils avaient reçu le courrier une fois par semaine. Mais attendez! L'année où avait été inauguré le bureau de poste du Portage-des-Près, cette année même le marchand Bessette s'était acheté une auto. Deux ans plus tard, Nick Sluzick roulait à son tour, pendant l'été, dans une vieille Ford. Et, maintenant, une maîtresse d'école était en route vers l'île de la Petite Poule d'Eau. Ah! il n'y avait pas de doute possible : la civilisation, le progrès soufflaient de ce côté-ci comme le vent du dégel.

Luzina ne pouvait plus tenir en place. Elle prit le bébé dans ses bras, et, suivie de quatre autres enfants, elle alla se poster au bord de la Petite Poule d'Eau. C'était une journée fort chaude pour le mois de mai. Il y soufflait un vent du Sud-Ouest, un peu humide et qui chantait à travers le grand pays silencieux. Luzina en tête, le petit groupe se dressait sous le ciel, dans ce vent des espaces qui faisait voltiger les cheveux et le châle du bébé.

C'était une journée comme Luzina ne se figurait en avoir vu aucune. Sur les deux bords de la rivière et presque jusqu'en son milieu, les grandes feuilles des roseaux s'agitaient. L'île voisine en était aussi recouverte ; ils continuaient au loin, de plus en plus resserrés à mesure qu'ils approchaient du grand lac Winnepegosis.

A cette saison, les rejets de l'année étaient peu hauts. Ils ne formaient encore que ce fond humide de verdure qui plaisait à Luzina. Mais des roseaux morts de l'année dernière restaient debout. Ils étaient élancés, grêles, avec leur plumet effiloché à la pointe duquel parfois un oiseau virait sur l'aile. De longues tiges brisées en leur milieu pendaient, s'enchevêtraient et s'affaissaient sur les jeunes touffes vivantes. Quelques feuilles leur restaient, en lames pointues ou cassées et racornies, prêtes à s'effriter. Toute cette végétation morte était décolorée, d'une teinte douce et pâle comme la paille et, même quand le vent se taisait, sans paraître bouger, elle faisait entendre un froissement sec, un peu triste, stérile et continuel. Elle aurait pu rappeler la mélancolie de l'automne, sans le soleil qui en tirait des reflets dorés et les oiseaux du Sud, innombrables entre les hautes baguettes bruissantes. De partout, Luzina entendait le floc des plongeons et le jeu des jeunes canards qui s'ébrouent au sortir des flaques. On les voyait peu ; seule, une petite mère cane venait

quelquefois d'un œil brillant inspecter les alentours. Elle lançait quelques « couac, couac » énergiques, puis nageait au loin, son petit train d'arrière un peu soulevé, en colère contre tout ce monde sur la rive. Ces petites femelles avaient l'humeur et le bec hardis. Au contraire, derrière Luzina, sur la partie la plus haute de l'île, les brebis se plaignaient plus que d'habitude. Près de leur agneau nouveau-né, leur bêlement était craintif. Tout cela, aujourd'hui, fut plus perceptible que d'ordinaire à Luzina. La tendresse et l'inquiétude lui parurent peut-être ne faire qu'un.

Elle porta la main au-dessus de ses yeux. Au loin, un petit groupe venait de mettre pied dans l'île aux Maringouins et une barque s'avançait à l'envers, au-dessus des roseaux. A l'ordinaire, les Tousignant étaient bien organisés pour la traversée des deux rivières. Une barque était affectée au passage de chacune et y demeurait en permanence. Mais la barque de la Grande Poule d'Eau devait subir des réparations, et c'est ainsi qu'il n'y en avait qu'une de disponible aujourd'hui et qu'il fallait faire des portages.

La barque approchait. Sous le petit bateau, Luzina distinguait les jambes et le torse d'Hippolyte et, derrière lui, deux autres porteurs qui devaient être Pierre et Philippe-Auguste-Émile. D'autres enfants suivaient et, parmi eux, Luzina repéra celle qui devait être mademoiselle Côté.

Aussitôt son cœur donna un coup fort et brusque. La peur s'emparait de Luzina. D'un coup d'œil, elle embrassa les enfants qui l'entouraient. Que connaissait-elle de cette demoiselle Côté? C'était peut-être une de ces vieilles filles butées sur la discipline, qui ne savent l'expliquer qu'à coups de règles sur les jointures si sensibles des doigts. Vers l'âge de neuf ans, Luzina avait eu une telle maîtresse; elle s'était hâtée de l'oublier, sa nature préférant de beaucoup les souvenirs attendrissants. Mais voici que ressuscitait, alliée pour Luzina aux tables de multiplication, la méchante maîtresse avec son long bâton effilé qui, en principe, devait servir à indiquer les beaux pays sur la carte du monde, non pas à flageller les doigts et les genoux tremblants.

Le groupe des arrivants était entré dans le plus touffu de l'île. Luzina n'en voyait presque rien. Quand il en ressortit, il se trouva près d'elle, et ses yeux s'emplirent d'une vision fine, délicate, telle que jamais on n'avait espéré en voir dans l'île de la Petite Poule d'Eau. La demoiselle n'était ni vieille, ni sévère. Elle était toute pimpante. Un petit chapeau de paille, un vrai chapeau de ville qu'elle portait très incliné sur l'œil droit piquait sa plume rouge partout entre les roseaux qui menaçaient de la lui arracher. Elle devait retenir son chapeau d'une main, protéger son joli costume des éclaboussures, faire attention de ne pas poser le pied dans des flaques d'eau. Ses mains qui s'affairaient ainsi étaient gantées. Au creux de son coude, elle serrait un beau sac de cuir. Ses souliers étaient à talons hauts, ce qui expliquait qu'Hippolyte à plusieurs reprises avait dû poser la barque et attendre la maîtresse, obligée à cause

de ses beaux souliers de coutourner les grands trous, de chercher des mottes assez solides et de faire presque le double du chemin. On aurait dit qu'elle venait prendre un poste à deux pas de la gare, en plein village, sous le nez d'au moins douze familles qui guettaient son arrivée. Jamais Luzina n'oublierait cette belle vision.

La maîtresse approchait, assise maintenant au fond de la barque. Elle tirait sa jupe sur ses genoux, ayant quelque peine à abriter contre les gouttes d'eau que soulevaient les rames son sac de cuir, son costume, sa valise et son petit chapeau. « Fais attention, Hippolyte », avait envie de crier Luzina. Elle avait passé son gros poupon du bras droit au bras gauche : elle l'écrasait sur sa forte poitrine et s'apprêtait à tendre sa main libre vers la maîtresse. Elle riait. L'émotion avait cet effet sur Luzina. Plus elle était saisie, et plus elle riait. Plus elle riait du reste, et moins elle pouvait se ressaisir. Cette élégance, cette finesse, cet air gracieux de la vie du Sud qui entrait aujourd'hui dans l'île, voilà ce qui, pinçant le cœur de Luzina, la portait à une sorte de gloussement frais et continu. Juste au bord de la rivière, les pieds dans la vase, embarrassée de son gros bébé, elle secoua à grands coups la petite main gantée de mademoiselle Côté, et tout ce qu'elle arrivait à dire à travers ses accès de rire, c'étaient des questions ingénues : « Mademoiselle Côté, hein? C'est mademoiselle Côté? Vous voilà donc arrivée, mademoiselle Côté, hein? » comme s'il pouvait subsister quelque doute sur l'identité de la maîtresse.

La petite demoiselle était loin d'avoir envie de rire, elle. Depuis deux semaines seulement, elle détenait son brevet tout neuf d'enseignement. En robe blanche, les cheveux bouclés pour l'occasion, elle avait reçu le parchemin enroulé sous un large ruban rouge des mains d'un représentant officiel du Department of Education, qui l'avait félicitée de ses bonnes notes. Si forte que fût mademoiselle Côté, elle n'avait jamais cru que le Manitoba pût être si grand, si peu habité. Elle n'avait pour ainsi dire jamais quitté son gros village du Sud, dans la vallée de la rivière Rouge, que pour fréquenter l'École normale de Winnipeg. Au reste, elle y avait brillé en géométrie aussi bien qu'en toutes autres choses apprises dans les manuels. De rouler aujourd'hui de relais en relais, de Ford démantibulée en Ford encore plus branlante l'avait morfondue. Depuis bien des heures, la pauvre enfant n'avait plus la moindre idée du lieu où elle se trouvait. Arrivée au *settlement* du Portage-des-Prés, elle avait découvert, un peu à l'écart des cinq maisons du hameau, une petite bâtisse en planches qui, à la rigueur, eût pu passer pour une école. Elle avait cru que c'était là son école, et le cœur déjà lourd, elle s'était apprêtée à demander la clé au marchand Bessette. Celui-ci avait bien ri. Ici, c'était le village, lui avait-il signifié. Ici, ils avaient une maîtresse depuis belle lurette. Mademoiselle Côté avait compris que son poste serait beaucoup moins considérable que celui du *settlement*. Elle avait continué à rouler, cette fois en compagnie d'un petit homme peut-être muet, puisqu'il ne s'exprimait que par des espèces de grognements. Et maintenant elle

découvrait ce à quoi elle avait tendu de tout son cœur à travers tant d'années d'application, de prix d'excellence et de magnifiques illusions : c'était donc cela, sa première école, l'échelon initial de la carrière la plus méritoire, la plus exaltante à ses yeux! Mais, au fond, où était l'école? Elle hésitait entre les quatre cabanes grises, en bois non équarri, dont la plus importante, dans le Sud, n'aurait pu servir que de grange ou de petite porcherie. Tout autour, régnaient le silence, l'eau, le piaillement aigu des petites poules à ventre argenté, aux ailes tachetées de gris. Le cœur de mademoiselle Côté gémissait de même, perdu dans le désert, et il cherchait déjà lui aussi son refuge. Son regard se porta sur les enfants. La moitié des petits Tousignant avaient les yeux bleu clair, rieurs et tendres de Luzina; l'autre moitié, les prunelles brunes, lentes et sommeillantes d'Hippolyte. Mais tous ces yeux fixés sur la maîtresse montraient en ce moment la même expression d'angoisse amoureuse. Même les plus petits qui n'iraient pas encore à l'école hésitaient entre la crainte et la confiance. Tous se tenaient près de la belle demoiselle, comme des faons qu'un seul geste peut faire fuir, mais qu'une petite caresse pourrait apprivoiser.

Mademoiselle Côté se pencha brusquement vers la petite troupe indécise; abandonnant son sac, sa valise, son chapeau, elle ouvrit les bras aux enfants de Luzina. Joséphine y vint la première, cette sauvage enfant que la vue de tout étranger contraignait à se glisser entre les roseaux, puis Norbert, Edmond qui tremblait tout en approchant, et ainsi, peu à peu, toute la petite marmaille, sauf Pierre qui, rougissant, extrêmement gêné tout à coup, sentait l'inconvenance des embrassades.

La demoiselle se redressa. On vit alors qu'elle était tout à son devoir, cette demoiselle Côté, et que sa jeunesse ne serait pas un obstacle à la fermeté, bien au contraire. Elle avait reconnu laquelle des cabanes était l'école. Elle dit d'un petit ton déterminé :

— Je vais me rendre tout de suite à l'école, préparer mes leçons.

— Vous devez être fatiguée. Vous pourriez presquement prendre une journée de congé avant, suggéra Luzina à contre-cœur, mais commandée par un esprit de justice.

—.Commencer par une journée de congé! Non, non, à l'œuvre, dit mademoiselle Côté.

Tout droit vers l'école, elle partit la première, et c'était elle, déjà, qui entraînait tout le monde.

GABRIELLE ROY

(A suivre.)

FRANCE ET ESPAGNE

(1936-1951)

par Georges Bonnet

La guerre civile espagnole, qui avait éclaté en juillet 1936, prit fin en février 1939, avec le triomphe du général Franco. Pendant ces trois années, nous avions réussi à rester en liaison constante avec le Gouvernement nationaliste, dont le siège était à Burgos. C'est là que le ministre des Affaires étrangères, le général Jordana, recevait de fréquentes visites de notre consul à Saint-Sébastien, M. Lasmartres. Cet excellent diplomate, courageux et clairvoyant ne cessait de nous adresser des rapports complets et précis sur la situation des belligérants, où il annonçait avec certitude la victoire de Franco. En fait, le Général ainsi que nous l'avions prévu, s'emparait peu à peu de tout le territoire espagnol. Dès lors, il devenait évident que nos relations officieuses avec son gouvernement devenaient insuffisantes, et que nous devions être représentés régulièrement auprès de lui. Cette décision rencontrait cependant de graves difficultés.

En effet, une propagande communiste tenace avait fini par persuader à une fraction de l'opinion française qu'à l'heure où éclaterait une deuxième guerre mondiale les Espagnols nationalistes prendraient parti pour nos ennemis et nous attaqueraient dangereusement sur la frontière des Pyrénées avec l'appui des volontaires italiens et allemands restés sur leur territoire et qui ne le quitteraient plus.

Avant de reprendre les relations diplomatiques normales avec le Gouvernement du général Franco, il convenait donc de s'expliquer très franchement avec lui à ce sujet. En janvier 1939, je décidai avec le président

du Conseil Daladier, d'envoyer à Burgos le sénateur Léon Bérard pour s'informer des intentions du Gouvernement national.

Dans les instructions que je remets à Léon Bérard, j'expose les inquiétudes que m'inspire la situation internationale et le but précis de notre politique : « Je considère comme la chose la plus probable du monde qu'il surgira en mars ou en avril des complications internationales telles que nous avons le plus grand intérêt à ne rien négliger pour nous assurer au Midi des frontières paisibles, et pour maintenir libres nos voies vers l'Afrique du Nord. »

Le texte est d'autant plus important que nous sommes, ne l'oublions pas, au lendemain des accords de Munich. Il ne laisse aucun doute sur mon état d'esprit : le compromis réalisé ne constitue qu'une trêve indispensable.

Je le répète au Parlement : il serait dangereux de croire que la paix est définitivement sauvée. Les accords ne sont qu'un répit demandé par les chefs de nos armées, et qui doit nous permettre de fabriquer en hâte les canons, les tanks et les avions qui nous font dangereusement défaut. Ils nous laissaient aussi le temps de redresser et de fortifier nos positions diplomatiques. L'Espagne est donc au premier plan de mes préoccupations.

Léon Bérard part pour Burgos, chargé de cette mission d'information et le 5 février 1939 il aborde avec le ministre des Affaires étrangères espagnol les questions d'une importance capitale qui préoccupent si vivement l'opinion française. Le général Jordana lui répond favorablement et sans équivoque sur tous les points. « L'Espagne n'acceptera jamais de céder à personne la moindre portion de son territoire. Si un État quelconque élevait une telle prétention, ce serait la cause d'une guerre plus terrible encore que celle qui s'achève... Les volontaires étrangers rentreront dans leurs pays aussitôt les hostilités terminées... Quant à la neutralité de l'Espagne, en cas de guerre, nous avons déjà donné à plusieurs reprises solennellement toutes les assurances souhaitées par la France... et pendant la grave crise internationale du mois de septembre, le général Franco a fait une déclaration de neutralité. Tous vos désirs sont donc pleinement satisfaits. »

Le ministre espagnol nous exprime alors la volonté de son Gouvernement. Celui-ci veut être reconnu en droit. Il n'acceptait donc pas que nous fussions représentés près de lui par un simple chargé d'affaires. Il avait employé un langage pittoresque : « Nous entendons ne pas avoir avec la France des relations secrètes, presque honteuses et des amours clandestines! Nous voulons un ambassadeur régulier. »

Léon Bérard revint à Paris. Le 14 février, le Conseil des ministres, après avoir pris connaissance des résultats de sa mission, décida de le désigner comme négociateur officiel en vue de conclure au nom du Gouvernement français un accord entre la France et l'Espagne. L'affaire est maintenant publique. Plusieurs diplomates accompagnent cette fois Léon Bérard.

La nouvelle soulève une violente opposition à l'extrême-gauche. On nous accuse de faire le jeu de Mussolini, ce qui est d'autant plus absurde que notre action diplomatique permet au contraire à l'Espagne nationale de se dégager de l'influence italienne. Mussolini est furieux et notre ambassadeur à Rome, François-Poncet, ne nous le cache pas. « Les milieux fascistes, nous écrit-il, parlent avec la plus vive irritation de la mission Bérard. Ils la dénoncent comme une intrigue puérile et condamnée à l'échec. » Mussolini se trompe : notre mission réussira pleinement. Mais il est bien vrai que lorsque Bérard arrive le 18 à nouveau à Burgos, il apprend que les ambassadeurs d'Italie et d'Allemagne ont multiplié les démarches auprès du général Jordana pour l'empêcher de traiter avec nous. Les difficultés vont s'en trouver accrues pour notre négociateur. Une semaine entière de discussions souvent vives seront nécessaires pour arriver à une entente. Enfin, le 25 février, Léon Bérard et le général Jordana signent les accords qui portent leurs noms et qui seront approuvés ensuite par le Gouvernement.

En voici la substance : dans une première partie, le Gouvernement s'engage à faire rendre à la nation espagnole tous ses biens transportés au cours de la guerre civile sur le territoire français : son or, ses armes de guerre, son bétail, sa flotte marchande et de pêche, ses œuvres d'art, ses véhicules de toutes sortes, ses bijoux et ses pierres précieuses... Rien de plus naturel. Nous ne faisons pas un don gracieux au général Franco ; nous rendons à la nation espagnole une partie de son patrimoine.

C'était la conséquence nécessaire de la reconnaissance *de jure*. Si nous nous y étions refusés, nous aurions été condamnés à faire cette restitution par la Cour internationale de La Haye. Les Anglais qui n'avaient conclu aucun accord avec Madrid, ont d'ailleurs restitué comme nous tous les avoirs espagnols... C'était une simple question d'honnêteté et il a fallu toute la violence des passions soulevées par la guerre civile pour qu'un débat pût s'élever sur ce point.

Au surplus cette déclaration économique relative aux avoirs espagnols était suivie d'un accord politique particulièrement important pour nous.

Jordana avait affirmé à Léon Bérard que l'Espagne n'était liée par aucun accord d'ordre politique ou militaire envers l'Allemagne ou l'Italie ; il avait promis le départ rapide des volontaires italiens et allemands et il avait répété que jamais l'Espagne ne céderait la moindre parcelle de son territoire à un pays étranger... L'accord Bérard-Jordana prenant acte des déclarations réitérées du général Franco enregistrait solennellement cet engagement d'une valeur inestimable pour la France, où l'Espagne l'assurait de sa neutralité en cas de guerre européenne. Enfin l'accord précisait que les relations franco-espagnoles devaient se dérouler désormais sous le signe de l'amitié. « Les deux Gouvernements affirment leur volonté d'entretenir des relations amicales, de vivre en bon voisinage et de pratiquer au Maroc une politique de franche et loyale collaboration. »

Nous avions donc obtenu par cette négociation tous les apaisements que

nous pouvions souhaiter. Son application, en ce qui concerne la partie économique, entraîna cependant de nombreuses difficultés. Car certains ministères avaient oublié que la France était seulement dépositaire de certains biens espagnols et qu'ils seraient obligés de les restituer un jour! On avait pris l'habitude de se servir des bateaux de pêche, du matériel et des véhicules espagnols. Pour les faire rendre à leurs propriétaires, il fallut livrer une véritable bataille avec chacune de nos Administrations. Finalement, après quatre mois d'efforts, nous avions exécuté tous nos engagements vis-à-vis de l'Espagne. Bien plus, nous avions obtenu de garder, en en payant le prix, le matériel de guerre espagnol qui pouvait être utile à notre défense nationale, notamment les camions automobiles, les mulets et les mitrailleuses, réclamés par notre état-major.

C'est à la suite des accords Bérard-Jordana que le maréchal Pétain fut nommé ambassadeur de France à Madrid. Il connaissait parfaitement en effet, et depuis longtemps, le ministre des Affaires étrangères espagnol Jordana. Car c'est avec lui déjà qu'en 1925 il avait négocié un arrangement militaire destiné à unir nos efforts contre Abd-el-Krim, cet agitateur dangereux remis en liberté qui essaie à nouveau de fomenter la révolte dans notre Afrique du Nord.

Les accords franco-espagnols furent accueillis avec scepticisme par une partie de l'opinion française trompée par la propagande communiste. On disait ou l'on écrivait chaque jour : « Jamais les promesses du Gouvernement espagnol ne seront tenues. Dès que la guerre éclatera entre la France et les Puissances de l'Axe, les hydravions italiens seront à Majorque ; les artilleurs allemands aux bords du détroit de Gibraltar, l'infanterie espagnole sur la frontière des Pyrénées prête à l'agression... La détention des bases espagnoles sera un des meilleurs atouts du jeu totalitaire. »

Mais, fort heureusement, aucune de ces prévisions pessimistes ne devait se réaliser. Les accords Bérard-Jordana furent scrupuleusement exécutés. C'est ainsi que des Français combattant contre le général Franco dans les brigades internationales et qui avaient été emprisonnés — ce fut le cas du député communiste Tillon — furent libérés sur démarche de notre ambassadeur. C'est ainsi également que, dès mars 1939, l'Espagne recommença à nous livrer les pyrites nécessaires à la fabrication des explosifs et elle continua à nous en fournir jusqu'à notre défaite, ainsi que des moteurs d'avion et des armes. Pendant la guerre, on ne signala pas la présence de sous-marins allemands ou italiens dans les ports espagnols et nous n'eûmes pas à mobiliser un seul soldat à la frontière des Pyrénées. Le Maroc sera entièrement dégarni des troupes et du matériel qui seront ramenés en France sans la moindre difficulté. La politique « de franche et loyale collaboration au Maroc » et « de bon voisinage aux Pyrénées » aura été respectée.

Le Gouvernement espagnol ne se départit jamais, même après la défaite française, d'une politique de loyale neutralité. « *A cette époque*, a

écrit Winston Churchill, *le général Franco aurait eu un moyen fort simple de nous porter un coup funeste. Il lui aurait suffi de laisser les troupes de Hitler traverser la péninsule pour assiéger et prendre Gibraltar, tandis que lui-même eût fait occuper le Maroc et l'Afrique du Nord française. Notre inquiétude fut grande lorsque, le 27 juin 1940, les Allemands atteignirent en force la frontière espagnole.* » Mais le général Franco, avec une extrême énergie, devait interdire aux troupes allemandes de passer à travers son pays. Et c'est en vain que le 31 octobre suivant, Hitler lui-même vint le trouver à Hendaye pour faire auprès de lui une nouvelle démarche pressante et personnelle : le même refus, définitif, lui fut opposé.

***

Ainsi, à travers les péripéties du drame mondial et aux heures les plus sombres où nous en étions les victimes, les deux « sœurs latines » avaient réussi à conserver, malgré tout, des relations correctes et loyales.

On pourrait donc s'étonner que la victoire des Alliés ait déclenché une brusque rupture diplomatique entre l'O.N.U. et l'Espagne et entre celle-ci et la France. Mais nous sommes à l'époque où le vertige des passions idéologiques et la domination du parti communiste nous entraînent à bien d'autres mesures excessives qui seront prises sans que réagisse l'opinion publique : car celle-ci semble frappée d'une étrange amnésie! Elle oublie les réalités les mieux connues, les faits les plus évidents et les plus authentiques. Elle oublie ce que la veille elle répétait avec raison : que les dictatures de Staline et de Hitler étaient également odieuses et redoutables. Elle oublie tout ce qui s'est passé dans l'avant-guerre et jusqu'en juin 1941, date où l'U.R.S.S. envahie par les armées allemandes redevient par force notre alliée. Elle oublie tout ce qui nous a conduits à la catastrophe : les vingt ans de propagande antimilitariste, la trahison du pacte germano-russe qui laisse les mains libres à l'Allemagne pour nous écraser, l'agression contre l'héroïque Finlande (sur laquelle on fait désormais le silence), le télégramme de Staline à Hitler qui le félicite de sa victoire sur la France. Elle oublie le sabotage criminel de notre défense nationale pendant la « drôle » de guerre, la connivence de l'Allemagne et des chefs communistes. Tout cela est tenu pour nul et non avenu. Dans leur aveuglement, certains considèrent alors Staline, dictateur au pouvoir absolu, comme un bon démocrate et les communistes français exécutent aveuglement ses ordres comme de respectables et solides patriotes. La même aberration leur permet d'accepter sans terreur l'arrivée des armées russes jusque sur l'Elbe.

Et, comme dans la fable des *Animaux malades de la Peste*, c'est l'Espagne que l'on soupçonne, que l'on accuse de vouloir troubler la paix du monde par ailleurs solidement et définitivement assurée grâce à la Charte de San Francisco et aux Nations Unies.

Un premier conflit s'ouvre à propos de Tanger. Le 11 août 1945, une

conférence se tient à Paris pour régler le statut de la ville internationale. La réunion comprend des délégués français, britanniques, américains et soviétiques ; mais les Espagnols en sont écartés ; Madrid proteste violemment, mais en vain, contre cette exclusive. Finalement, le 4 septembre, la Conférence termine ses travaux : l'Administration internationale est remise en place, telle qu'elle existait avant 1940, c'est-à-dire avec la collaboration de l'Espagne. Toutefois, les États-Unis et l'U.R.S.S. sont conviés désormais à y participer.

Le 11 décembre 1945, la situation se tend à nouveau. Cette fois, c'est le Gouvernement français qui remet à Londres et à Washington une note pour demander de reconsidérer les relations des trois Puissances avec le Gouvernement Franco et d'envisager la possibilité d'entrer en rapport avec d'autres autorités espagnoles... Les États-Unis et l'Angleterre acceptent la réunion proposée ; pourtant le Gouvernement travailliste formule quelques réserves et suggère qu'il est dangereux d'intervenir pour des raisons de principe dans le régime intérieur de l'Espagne.

***

Deux mois plus tard, le 26 février 1946, le Gouvernement français, dont le vice-président n'est autre que Maurice Thorez, saisit les Gouvernements des États-Unis et d'Angleterre pour leur signaler les dangers que la situation intérieure espagnole fait courir à la paix. On est alors convaincu, dans les milieux officiels que Franco est sur le point d'être renversé et que la République ne tardera pas à être proclamée à Madrid.

Le Gouvernement provisoire espagnol installé en France et présidé par Giral demande aux Nations Unies de rompre avec Franco. Le Gouvernement français décide de fermer la frontière espagnole le 1er mars à minuit. Mais Madrid riposte en faisant lui-même l'opération vingt-quatre heures plus tôt et en protestant contre l'accueil réservé à Giral par la France. Il ne reste décidément plus rien de l'accord de « bon voisinage et d'amitié » de 1939.

Le 28 février 1946, la France envoie une note à Londres, à Washington et à Moscou pour les inviter à se joindre à elle et à saisir le Conseil de sécurité de la question. Et le 5 mars, les « quatre Grands » se mettent d'accord sur une déclaration commune qui dicte à l'Espagne les réformes intérieures qu'elle devra s'imposer. Elle doit « voter l'amnistie, abolir la phalange, rétablir la liberté de réunion et faire des élections libres. Car il sera impossible de collaborer avec elle tant que le Gouvernement Franco restera au pouvoir ».

Enfin, le 23 mars, toujours poussé par le parti communiste, le Gouvernement français demande l'arrêt des exportations anglaises et américaines vers l'Espagne et le rappel des ambassadeurs. Il propose que la question soit réglée non pas par l'O.N.U., mais par le Comité des quatre ministres. Mais ce projet, soutenu par l'U.R.S.S., est combattu par les Anglais et

les Américains plus réalistes que nous. Et, dès lors, le Gouvernement français restera seul dans cette aventure! Il a été mis en avant ; la presse d'extrême-gauche l'a félicité de son attitude. Mais à Londres et à Washington, on s'est gardé de suivre son exemple. Et à l'heure où nous rompions les relations commerciales avec l'Espagne et où nous fermions la frontière, ce sont nos alliés qui s'empressaient de nous supplanter et qui s'emparaient de tous les marchés espagnols. Des milliards étaient ainsi perdus pour l'Economie française et les Anglais comme les Américains refusaient de traiter des affaires de l'Espagne dans une conférence à quatre où l'Union Soviétique aurait trop aisément fait sentir son influence décisive.

Le 12 décembre 1946, c'est devant l'O.N.U. que la question espagnole est enfin portée et cette assemblée décide à une forte majorité de rappeler tous les ambassadeurs en poste à Madrid, mais d'y laisser un chargé d'affaires.

Ainsi, après tant d'inutiles palabres et de discours pompeux, où avaient été invoqués les grands principes démocratiques, l'O.N.U. devait aboutir à cette solution aussi piteuse que vexatoire. Leurs auteurs ne s'en vantèrent d'ailleurs pas et dans leurs conversations particulières, ils convinrent qu'ils avaient été emportés par leur propre propagande. Ils se donnaient comme excuse d'avoir réussi à éviter le pire, qui eût été la rupture complète des relations diplomatiques avec l'Espagne. Un jour ou l'autre, disaient-ils, des ambassadeurs seraient substitués aux chargés d'affaires et cette fausse manœuvre serait ainsi réparée...

Ce furent là pourtant, il faut le reconnaître, une belle victoire pour le parti communiste et une habile diversion. A une heure où l'U.R.S.S. maintenait une partie de ses troupes mobilisée, poussait avec ardeur ses fabrications de guerre et annexait tous les six mois un nouveau peuple d'Europe, « le mettant en servitude » selon l'expression de Churchill, elle réussissait à exciter l'opinion contre l'Espagne qui était désignée d'une voix unanime comme l'agresseur éventuel, contre lequel toutes les précautions devaient être prises!

Tout cela semble maintenant défier le sens commun : puisse au moins cette erreur nous ouvrir les yeux dans l'avenir. La conduite de la politique extérieure devrait rester indépendante des variations de la politique intérieure et ne s'inspirer que des grands intérêts permanents de la France. Or, il est évident que celle-ci, quelles que soient ses sympathies ou ses antipathies, doit être représentée auprès de toutes les grandes puissances et le fait d'avoir un ambassadeur dans une capitale doit être considéré par nous comme un avantage et non comme une faveur.

C'est pourquoi, en 1924-1925, je pris parti et je luttai de toutes mes forces pour l'envoi d'un ambassadeur tant en U.R.S.S. qu'à Rome auprès du Saint-Siège. De même, en 1939, alors que le Gouvernement Daladier avait en face de lui une majorité de front populaire, il n'hésita

pas, au risque de heurter ses amis politiques, à reconnaître le Gouvernement du général Franco et à envoyer auprès de lui le maréchal Pétain. La diplomatie française ne doit être absente nulle part.

Elle s'aperçut très vite au surplus de l'erreur que nous avions commise en fermant la frontière des Pyrénées, de telle sorte que notre pays faisait tous les frais de l'opération. Mais deux ans se passèrent sans qu'on osât revenir sur la mesure prise en 1946. Et c'est seulement en février 1948 que l'Espagne et la France rétablirent le trafic postal, téléphonique, télégraphique et ferroviaire si malencontreusement interrompu. En même temps, on décidait d'engager immédiatement des négociations commerciales et on prévoyait un premier échange des phosphates nord-africains contre les pyrites espagnoles. Un accord fut conclu après de laborieuses négociations.

La plupart des Ambassades à Madrid restaient pourtant fermées. Mais les esprits évoluaient avec les événements. Un vote des Nations Unies vient de mettre fin à cette situation paradoxale il y a quelques semaines. L'O.N.U. a décidé que ses membres pourraient reprendre des relations diplomatiques normales avec le général Franco. Les États-Unis en montraient le chemin en envoyant à Madrid un diplomate expérimenté, tandis qu'ils donnaient leur agrément à la nomination à Washington de M. de Lequerica qui avait été le premier ambassadeur du général Franco à Paris, où il avait acquis rapidement une très grande autorité. Les Gouvernements de Londres et de Paris ont à leur tour nommé un ambassadeur à Madrid. La situation est redevenue normale : nous pouvons recommencer à travailler à rétablir les relations traditionnelles franco-espagnoles plus nécessaires que jamais à la paix de l'Europe.

L'Espagne reste encore écartée du groupe des nations qui font partie de la défense Atlantique. Mais il est évident que cet ostracisme ne pourra pas se prolonger indéfiniment. Dès maintenant, des contacts viennent d'être établis entre l'état-major américain et l'état-major espagnol. Ils ne manqueront pas de se développer jusqu'au jour prochain où l'Espagne sera admise à adhérer au Pacte atlantique.

Et la France aura intérêt à établir avec sa voisine une collaboration confiante aussi bien en Europe qu'en Afrique. Sur le continent, une entente étroite s'impose du point de vue économique tout autant que du point de vue militaire. Elle est encore plus nécessaire au Maroc, à l'heure où les agitateurs de la Ligue Arabe semblent vouloir soulever contre nous les peuples musulmans. C'est l'appui de l'Espagne, ne l'oublions pas, qui, en 1925, apporta une contribution précieuse à la victoire de la France contre Abd-el-Krim.

En vérité, il faut remettre en vigueur, appliquer et développer le traité du 25 février 1939 dans ses termes : « relations amicales et bon voisinage entre l'Espagne et la France — franche et loyale collaboration au Maroc ».

GEORGES BONNET

UN HOMME, DE LA TÊTE AUX PIEDS

par Joseph Peyré

Même si les brigades de gendarmerie d'Arles à Saint-Gilles et à Lunel, chargées de la police de la journée, n'avaient pas tenu dès l'aube les ponts, les bacs et les croisées de routes de Camargue, une voiture n'aurait pas pu doubler, dans la file continue de véhicules — chars à bancs, limousines, camions, camionnettes et cars — qui tendait vers les Saintes, et qui, freinée par l'embouteillage croissant, semblait désespérer d'atteindre l'église forte, sanctuaire de Marie Jacobé, de Marie Salomé et de Sarah l'Égyptienne. Le chemin du pèlerinage de mai, Compostelle des Bohémiens, et de tous les peuples du Rhône, s'étranglait entre ses rives de roseaux nés des eaux à sangsues des roubines, et couchés par un mistral furieux. La clameur des mouettes attirées par les promesses de frairie perçait pourtant jusqu'au délire des klaxons. A quoi bon klaxonner, d'ailleurs? Quel était ce faraud qui prétendait ouvrir le passage à son char à bancs? Sans doute comptait-il sur sa chemise de cow-boy de cirque ambulant, et sur son klaxon enragé, pour dissoudre le tacot qu'il poussait de son pare-choc. Inutile de hurler, de se bousculer. Les Saintes attendraient pour sortir de l'église et s'élancer sur le pavois de leurs fidèles, entre les chevaux des gardians. Elles ne s'en iraient pas toutes seules bénir la mer, qui jadis avait porté leur barque sur ces bords.

Il y eut un cri, suivi d'un arrêt brutal dans la file. L'enfant déguenillé, jailli une fois de plus des roseaux, avait failli passer sous les roues d'une

camionnette de boulanger, chargée de pèlerins en train de rompre le pain, première communion de la journée. Ceux-ci se penchèrent, affolés, à l'arrière du véhicule :

— Non, il n'a rien.

— Pauvre petit!

— Sa roulotte l'aura perdu!

L'enfant aux cheveux huileux, au teint cuivré de bohémien, s'était déjà relevé, et se faufilait dans la queue. Un instant on le vit accroché à l'arrière d'une voiture américaine, dont la radio chantait une rengaine de Broadway. Mais il glissa, s'abattit durement, et deux gardians, qui débouchaient de l'allée de pins parasol d'un mas aux toitures de tuile rousse, arrêtèrent leurs camargues sur son corps, plus léger qu'une dépouille de criquet.

Les deux cavaliers armés du trident faisaient l'escorte d'une grosse Delahaye découverte, d'où une jeune fille blond cendré, elle-même en tenue gardiane, descendit aussitôt, s'inquiétant :

— Est-il blessé?

De son côté, le Chauve, le gardian qui servait d'écuyer à la jeune fille, avait mis pied à terre aussi vite que son ventre le lui permettait pour porter secours au gamin.

Mais celui-ci se relevait, refusant toute aide :

— Laisse.

L'enfant s'était exprimé en espagnol. Mais le Chauve entendait et parlait cette langue, comme d'ailleurs sa maîtresse Dominica, l'héritière du Mas de la Mer.

— Tu ne t'es pas fait mal? interrogeait le Chauve.

— Quoi mal? protesta le petit vagabond. Fais-moi seulement place, viejo.

Et l'enfant sauta en croupe, derrière le dos de picador du Chauve, remonté sur le camargue rose à queue traînante. Car les klaxons s'impatientaient. Un vrai singe, un singe andalou, expliquait encore un an plus tard le Chauve, en racontant l'événement. Car il ne pardonnait rien à l'enfant, ni surtout de l'avoir d'emblée tutoyé et appelé « vieux ». Il fallait l'impertinence espagnole, doublée de celle de Rafaë.

Andalou, Rafaë l'était jusqu'à la corne de ses pieds et au zézaiement de sa langue. Et même mieux, Andalou de la Marisma, la terre du Guadalquivir, terre à taureaux noirs et à flamants roses, sœur de la Camargue qui l'accueillait. Fidèle comme tous les siens de la Vierge marismeña du Rocio, Rafaë était, comme eux encore, miséreux, dévoré par la malaria. Mais l'orgueil le tenait debout. « Laisse », tel avait été son premier mot à l'adresse du Chauve venu à son aide, mot qui lui était familier, et qu'il tenait de son grand-père Rafaë « Rafaelillo », gloire et blason de la famille. Matador aussi malheureux que vaillant. Rafaë « Rafaelillo », le dernier soir de sa vie de misère, avait refusé l'aide de ses peones,

devant un taureau de Veragua qui s'avérait de plus en plus meurtrier. Il leur avait enjoint de s'écarter, et de le laisser seul face à la bête : « Laissez. Je peux avec lui. » La seconde d'après, le Veragua lui ouvrait le ventre. « Laissez. J'irai tout seul », avait de même dit l'oncle Rafaë, naguère majordome du cortijo andalou du Calvaire, et réfugié depuis le mouvement de 1936 en Arles, aux voisins qui voulaient le conduire à l'hôpital. L'ancien majordome venait de mourir, laissant derrière lui Rafaë, qu'il avait emmené avec lui en exil. Il avait été enterré dans le carré des vagabonds et son neveu, le petit Rafaë, troisième du nom, plus farouche et plus sombre encore, s'était enfui, prenant la route du Vaccarès, car les gens du quartier arlésien, peu soucieux d'adopter l'enfant, parlaient déjà de le faire enfermer à l'hospice.

Rafaë, en effet, n'était encore qu'un enfant et, descendu du camargue du Chauve, il allait à côté de Dominica, dans la foule des Saintes, comme un chevreau apprivoisé. Après l'avoir sauvé des gendarmes, la jeune fille lui avait parlé avec douceur, sans se laisser rebuter par ses défenses. Elle l'avait farci de gâteaux et de calissons d'Aix. Faim calmée, Rafaë lui avait raconté à son tour la mort de son oncle en Arles, et sa fugue. Il y avait déjà près de trois jours qu'il courait sur ses pieds de chèvre depuis que son oncle Rafaë avait été mis en terre, trois jours qu'il fuyait les gendarmes, descendant la rive du Rhône comme il l'eût fait chez lui de celle du Guadalquivir, pour échapper aux gardes civils de Séville. Dans le vertige de la fatigue, de la faim, il avait fini par rêver qu'il suivait, comme l'année d'avant, sur la route andalouse d'Almonte, parmi les pèlerins de Notre-Dame du Rocio, la petite Vierge de la Marisma. L'air de la journée et le paysage s'y prêtaient.

Mais Rafaë n'avait plus faim ni soif. Dominica — il appelait déjà par son prénom et tutoyait sa protectrice — Dominica lui avait fait boire une limonade capiteuse, et il revenait à la vie. Ce n'était d'ailleurs que pour se hérisser davantage, et faire avec « sa terre » des comparaisons peu favorables au pays de Dominica. Quelle misère, d'après Rafaë, auprès du pèlerinage andalou du Rocio! Où étaient les chars fleuris et tendus de draps blancs, où étaient les filles de Triana, et leurs œillets dans les cheveux, et celles des cortijos de la Marisma? Mais surtout, où étaient les chanteurs et les guitaristes gitanes?

— Ils n'ont donc pas de guitares, ici?

De fait, les Bohémiens rameutés par toutes les routes du Rhône avec leurs roulottes, leurs camionnettes, leurs chevaux de cirque ou leurs ânes de maquignons et de vanniers pour venir rendre hommage à Sarah l'Égyptienne, n'avaient ni guitares ni castagnettes et ils ne chantaient même pas. Ignoraient-ils les musiques de leurs frères d'Andalousie, les strophes de l'amour, de la mort, de la peine? Une rumeur de foire, pianos mécaniques, pick ups, orgues de carrousel, donnait par contre à la bourgade de pêcheurs, décorée de drapeaux de papier, de lanternes vénitiennes et de lampions de couleur, un air médiocre de banlieue.

Elle-même, la basilique-forteresse, qui avait pourtant des murs séculaires et des reliques à garder, prenait, pour entretenir au micro ses fidèles accourus de tous les horizons, une voix de guide pour touristes : « Attention, les châsses vont sortir... »

Pour saisir le juste sens de la journée et de ses rites, sa poésie, il eût fallu aller jusqu'au mythe, celui des deux Saintes orthodoxes, et celui qui justifiait les mises en scène de la crypte, l'adoration de Sarah par les Bohémiens. Mais c'eût été trop demander à un étranger, un enfant. Au demeurant, Dominica se sentait déjà prête à toutes les indulgences envers Rafaë, pour cet air d'homme qu'il avait, et qui contrastait tellement avec sa poitrine creusée sous la minceur du scapulaire, et pour ses yeux si prompts à la colère, et qui ne devaient avouer qu'à elle leur douceur, la tendresse de leurs longs cils.

Pour le moment, le petit Andalou n'était que hargne :

— Si tu voyais les chars de Triana, au Rocio! C'est quelque chose! Alors personne ne chante, ici? Et la Vierge, où est-elle?

L'instant d'après, Rafaë se trouvait nez à nez, au plus épais de la foule, avec les têtes des camargues harnachés pour la procession. Car les cavaliers se groupaient derrière le fanion de la nation gardiane.

— Mais qu'est-ce que c'est? s'étonna de nouveau le petit Andalou.

Avait-on jamais vu dans « sa terre », même au temps de juillet 36, les vaqueros se rassembler sous un drapeau, comme un simple escadron de dragons de Cadix? Les vaqueros étaient des hommes libres, et ne portaient pas un drapeau. Mais, considérant de plus près l'arroi des cavaliers du Rhône, leurs camargues au poitrail bombé, poitrail de pousseurs de bétail, leurs équipements et leurs fers, Rafaë s'indigna, et prenant à témoin Dominica :

— Regarde, lui fit-il. Ils nous ont tout pris, tout volé! même nos jacas!

Même les jacas, les juments nées et élevées pour le maniement des taureaux, avaient été volées aux Andalous. Il n'aurait pas fallu essayer de dissuader Rafaë, ou lui faire observer qu'à l'inverse un fils de gardian voyageant dans la Marisma, et voyant les vaqueros à cheval dans le cortège du pèlerinage du Rocio, aurait pu s'indigner, et prétendre que les Andalous avaient volé tout l'équipement camarguais, camargues compris. Rafaë avait l'assurance, l'aveuglement, l'oreille chatouilleuse des hommes de « sa terre », toujours aux prises avec le taon. Et il allait d'un cavalier à l'autre, buté et méprisant :

— Pourquoi trois pointes à ces fers? Pour risquer d'abîmer davantage les bêtes?

Dominica s'amusait de l'humeur du gamin et du scandale qu'il faisait. Car déjà l'homme en herbe — herbe dure et salée de la Marisma — l'avait conquise. Rafaë se retournait contre elle :

— Et toi, pourquoi t'appelles-tu Dominica? C'est un nom de ma terre.

— Pas du tout, répliqua cette fois Dominica.

Mais les cavaliers de la nation gardiane eurent beau chevaucher gaillardement pour protéger de la cohue les filles d'Arles et disputer la barque des deux Saintes aux Bohémiens qui l'emportaient comme une proie dans le mistral, vers une mer aux lames noires, ils eurent beau pousser dans la vague leurs montures, et faire un groupe de chevaux marins, ils ne purent pas désarmer le petit Andalou. Sa religion était faite. Rien, moins que rien, cette procession, pour qui connaissait celle de la Vierge du Rocio. Il fallait avoir vu celle-ci, ses vraies jacas, ses vrais vaqueros, ses chars et ses filles fleuries, ses vrais gitans et leurs guitares, il fallait avoir entendu ses chanteurs, qui lançaient à la Vierge de la Marisma la strophe de l'adieu :

La Vierge du Rocio
Reste seule
Au milieu de la Marisma
Car elle est gardeuse de bétail.

Au souvenir de cet adieu des pèlerins, Rafaë s'exaltait :

— Si tu entendais les vaqueros, Dominica! « *Ea, petite Vierge! Jusqu'à l'année prochaine! Si tu veux du moins que je revienne! Ne m'oublie pas! Adieu, pigeon blanc!* »

Il regardait le ciel, pour y trouver les pigeons blancs. Mais il n'y voyait que des mouettes.

En vain, Dominica, après la bénédiction des Maries, promena son chevreau rétif à travers la kermesse des Saintes. Les gens qui la reconnaissaient ne s'étonnaient pas qu'elle traînât ce gamin aux yeux brûlants, fier de ses loques, de ses pieds nus, comme seul peut l'être un Espagnol ou un Riffain. On savait les lubies de l'héritière du Mas de la Mer. Elle aurait promené un singe. Le Chauve était moins satisfait de voir sa maîtresse exhiber cet animal de mauvais poil, et il avait fini par se terrer dans un café, où il essayait de noyer sa honte.

En vain donc Dominica promena son homme de la Marisma à travers les Saintes en fête. Sauf la mer, où le mistral courait par risées bleu sombre, sauf les barques noires et leurs filets à maquereaux et, sur les lointains des étangs, les cabanes à la chaux rebadigeonnées pour le pèlerinage — de vraies cabanes de vaqueros ou à peu près — rien ne trouva grâce auprès de Rafaë. Un Rafaë rendu plus intraitable encore par un robuste pique-nique à l'ombre de la Delahaye et quelques verres de vin sec, lequel d'ailleurs n'existait pas, à son avis, auprès du manzanilla des caves du Calvaire, le cortijo où l'oncle Rafaë avait servi.

— Tu fumes? lui demanda Dominica.

— Pas devant ma mère... Quand je l'avais.

— Il y a longtemps qu'elle est morte?

Rafaë, qui venait d'allumer sa cigarette américaine — du foin, ce tabac! — à celle de Dominica, esquissa un geste incertain. Il ne devait

pas savoir compter par années. Et puis, la mère, c'était affaire d'homme. On ne pouvait pas en parler, tout au plus pouvait-on fredonner la copla :

Ma mère,
Quand je revenais.

Dominica n'insista pas.

— Tu parlais du Calvaire, tu y as travaillé, toi aussi?

— Avec mon oncle Rafaë. Jusqu'à juillet.

« Juillet » était pour eux, exilés, l'unique juillet, celui de 36, qui les avait expatriés. Dominica secoua la cendre de sa cigarette. Le campement d'un jour, caravane près d'entrer au désert de Camargue, ou de l'abandonner, reposait à l'abri du mistral, du soleil blanc, dans les précaires taches d'ombre des voitures et des buissons, où les moustiques cherchaient l'homme.

— Moi aussi j'ai un cortijo, reprit alors Dominica. Je peux te prendre.

Rafaë n'eut pas l'air d'entendre.

— Tu n'as pas d'autres cigarettes? Ce n'est pas du tabac ceci. Si tu goûtais le tabac de Séville!

Ce fut Dominica qui dut solliciter :

— Tu veux venir dans mon cortijo?

— C'est à voir..., comment s'appelle-t-il?

— Le Mas de la Mer. Nous appelons « mas » nos cortijos.

Rafaë regarda la fille. Car, pour Dominica, pour les gens, il était encore un gamin. Mais, bien qu'âgé de quatorze ans à peine — et il en portait moins, à cause de sa gracilité — il était d'un autre sang que nous. Il regarda donc Dominica, ses yeux gris de mer, sa gorge hâlée. Puis, sans baisser les yeux, et de son ton rêche, il répéta :

— C'est à voir.

Car l'embauche était affaire d'homme.

— Tu as des taureaux? ajouta-t-il. De vrais taureaux?

— Bien sûr.

L'après-midi, lorsque les châsses furent remontées, au milieu des acclamations et des cris de regret des fidèles, dans leur grenier de la Chapelle Haute, Dominica emmena son nouveau vaquero aux arènes, où commençait la course provençale. Mauvaise idée, car, dès l'entrée, Rafaë cracha d'écœurement sa cigarette. Une plaza, ces arènes paysannes?

— Si tu voyais la Maestranza, Dominica!

Certes, les arènes des Saintes avaient encore moins à voir avec la Maestranza, l'antique plaza de Séville, que les gardians avec les vaqueros et les Bohémiens de roulottes avec les guitaristes de Jerez. L'orgueil maladif du gamin lui hérissait poil et cheveu. Il accorda à Dominica que les Saintes, n'étant pas capitale comme Séville, ne pouvaient pas faire les frais d'une Maestranza. Mais, dans « sa terre », la moindre plaza de village avait ses costumes de lumières. Le moindre sans-vergogne de torero

avait dix douros pour en louer un. Jamais un Andalou n'aurait consenti à défiler sous les vêtements de meunier qu'exhibaient les razeteurs à leur entrée. Des toreros, ces enfarinés?

Cette fois, Dominica redouta un éclat. Mais il y eut pire lorsqu'apparut le premier taureau de la course, cocarde au front, armure haute, et ne menaçant que les nuages déchiquetés par la corne autrement puissante du mistral. Ce n'était pas un taureau, mais une chèvre! Il ne fallait pas être un homme pour sortir devant un animal pareil. Rafaë faillit en dégringoler de son banc. Le Chauve, qui en était à son trente-sixième pastis, se méprit. Il crut que le gamin voulait se jeter dans l'arène pour démontrer l'insignifiance de la bête, et lui qui savait les roueries du taureau — un vieux routier des arènes languedociennes et provençales — il voulut retenir Rafaë :

— Reste ici. Tu n'y connais rien.

Mais il eut le tort de saisir le gamin par le bras. Or il ne fallait pas toucher Rafaë. Celui-ci se dégagea sauvagement, avec une force qui surprit le Chauve :

— Laisse!

Rafaë avait pâli, d'une pâleur qui n'affleurait que sous ses yeux cernés. Le reste du visage était gardé par le hâle africain. Dominica devait apprendre à connaître cette pâleur.

— Qu'est-ce que tu crois? Que je vais aller à cette chèvre? grondait Rafaë encore tremblant.

Puis, s'adressant à Dominica, tandis que les razeteurs coiffaient la bête comme mouches, il lui fit :

— S'ils sont comme ça, tes taureaux du Mas de la Mer!

La journée s'achevait. Le reflux des voitures, livrées à elles-mêmes par les gendarmes harassés, embouteillait à grand hurlement de klaxons l'unique sortie de la bourgade près de retomber à sa mort, comme les sables de la Marisma andalouse au soir du pèlerinage du Rocio. Seul le mistral purificateur ne s'était pas découragé. Pour rendre à sa virginité le rivage, et rassurer les migrateurs qui approchaient à la nuit, cherchant terre, il redoublait de violence et il emportait vers la mer soulevée les reliefs et les cendres du campement d'un jour.

Le bras sur son volant, Dominica attendait, avec son calme d'habituée des arrêts, que les voitures impatientes se fussent écoulées par la route entre les roseaux. D'ailleurs, elle était du pays, elle. Elle habitait tout près, et elle était contente de ramener l'enfant violent, qui la divertissait. Malgré l'avatar de la course, elle avait pu le rattraper en lui jurant — foi d'homme et d'éleveur — que ses taureaux étaient bien de sang espagnol, et n'avaient rien de commun avec la chèvre. A ce prix, et sans doute à un autre qu'elle n'avait pas su deviner, Rafaë s'était ravisé et il acceptait de suivre Dominica.

Mais, lorsque la voiture put démarrer, le petit Andalou refusa de monter auprès de la jeune fille — celle-ci allait seule, à son habitude.

— Tu m'as engagé comme vaquero, pas comme domestique, alléguat-il.

Rafaë n'aurait accepté de monter dans la voiture qui l'éberluait que s'il avait pu prendre le volant et mener la fille, comme le faisaient les señoritos du Calvaire avec leurs belles visiteuses. Dominica mit donc le contact :

— Comme tu voudras. Tu n'as qu'à attendre le Chauve. Il te ramènera en croupe.

C'était encore ne pas connaître Rafaë. Si le matin, étourdi par sa chute et les vertiges de la faim, il s'était résigné à pareille honte, il n'allait pas s'exhiber de nouveau derrière le dos de picador du Chauve. Rafaë? monter en croupe comme les « singes savants » de l'arène sur le chemin de la Maestranza, ou comme les filles d'Arles en robes noires et fichus de dentelle blanche, qui reprenaient la route, et qui riaient à belles dents dans les reins de leurs cavaliers? C'était bon lorsqu'il voyait encore des chandelles. Mais à présent, il avait mangé pour deux jours, ce qui n'arrive pas à l'Andalou. De nouveau, il était un homme, rien de moins.

Il retourna seul vers le bourg. Au milieu du bal commençant, le Chauve, désarçonné par les pastis, roulait sur ses jambes de cavalier. Mais Rafaë savait où trouver le camargue. Il alla donc détacher le cheval rose à queue traînante, qui grattait sur trois pattes à l'anneau d'un portail, et il sauta en selle. De lui-même alors, le camargue, qui avait assez de la journée, prit le chemin de l'écurie. Le nouveau gardian n'avait qu'à se laisser porter.

Fredonnant l'une de ses coplas préférées :

Petite rose de mes rosiers,
Petite rose de Jericho,
Par la douleur que tu souffres,
Aie pitié de ma douleur...

Rafaë allait, talonnant de ses pieds cornés les flancs ballonnés du camargue, qui avait bu à la roubine, et dont il avait dû desserrer la sangle. Maintenant qu'il était seul, ongles rentrés, il regardait avec une certaine indulgence la terre qui, dans son esprit, s'efforçait de singer la sienne. Tout compte fait, il la préférait aux rues d'Arles, étouffantes avec leur poussière, et l'hiver transies par un vent froid qui vous tournait le sang. Allons! Elle n'était pas si mal, cette terre de la jolie Dominica. Elle avait ses flamants roses, elle aussi — le cavalier attardé les voyait rejoindre le bord proche du Vaccarès — ses cabanes blanches, et, dans les nuages, ses cris d'oiseaux sauvages arrivés des déserts africains.

Quant au Mas de la Mer, il s'annonçait, avec un orgueil rassurant, par son allée monumentale de pins parasol et le pont de bois qui coupait la roubine. Rafaë traversa le remous de moustiques frais éclos de l'eau

dormante et laissé en suspens par le calme de l'air — car le mistral était tombé — et il en emporta un lambeau à son cou. Puis il passa le portail blanc du Mas qui, indéniablement, rappelait un cortijo andalou, jeta sa bride à un gardian et, sautant du camargue, ordonna à l'homme saisi :

— Donne-lui sa paille et rentre-le. Où est Dominica?

Le gamin inconnu n'avait même pas dit « mademoiselle Dominica ». Ce n'était encore de sa part que familiarité espagnole. Le gardian n'en demeura pas moins confondu. Lorsqu'il reprit son souffle, ce fut pour balbutier :

— Mais le Chauve, où est-il?

— Le Chauve? Je l'ai laissé. Il avait bu. Il rentre à pied. Il aime autant... Viens, tu vas me montrer les taureaux espagnols.

***

Dégrisé par la nuit et les kilomètres de route, le Chauve, à son retour, avait fait une belle colère. Où était le chenapan, qu'il lui arrachât les oreilles? Où était le morveux qui, non content de le tutoyer et de l'appeler « vieux », lui avait volé son cheval, et l'avait forcé à rentrer à pied des Saintes, sous les lazzis des jardinières attardées : « Hé! Chauve? Tu l'as perdu, ton cheval? Tu l'auras oublié au bistrot! Il aura trop bu! » Le singe andalou allait recevoir une belle frottée. Mais invectiver le morveux et lui mettre la main dessus, ça faisait deux. Le gamin était bien trop vif et la poursuite avait failli finir par une culbute du Chauve dans la roubine aux sangsues. D'ailleurs sur l'autre bord, Rafaë attendait de pied ferme, couteau ouvert. Un petit couteau de poche, mais qui, dans sa main, avait mauvais air. Depuis lors, les domestiques ne s'y fiaient pas et les gardians eux-mêmes, si excédés qu'ils fussent tous, se gardaient de menacer le petit coq. Quant au Chauve, il attendait son heure.

En quelques jours, Rafaë avait réussi à se rendre odieux. Les gens du Mas de la Mer n'avaient jamais aimé les nouvelles figures. Mais que dire de ce morveux, méchant comme un grignon, de cette mauvaise graine d'Espagnol ventre-creux, qui, non content de s'être fait ramasser au ruisseau, n'avait pas assez d'insultes pour les choses du pays, et vous rebattait les oreilles des histoires de « sa terre », de l'élevage du Calvaire et des mérites de ses vaqueros? Mademoiselle Dominica avait été trop bonne de l'arracher, comme elle l'avait fait, aux mains des gendarmes qui le cherchaient, répétaient à souper les hommes attablés. Mais le bayle, le maître-valet, curant ses dents noires à la pointe de son couteau, émettait des doutes sur ce que la bonté avait à voir dans ce nouveau caprice de Dominica.

— Trop bonne, trop bonne... On dirait plutôt que le petit singe lui a jeté un sort.

C'était vrai en un certain sens, car Dominica avait un faible inavouable pour Rafaë. Sans quoi le Chauve aurait eu la tête du gamin dès avant le

départ de la manade pour les pâturages d'été du Cailar. Les raisons ne lui manquaient pas. L'insolence de Rafaë était inouïe. Depuis que le Chauve avait levé la main sur lui, et l'avait fait courir, le gamin nourrissait contre le gardian déplumé une rancune de cheval et ne manquait aucune occasion de l'atteindre. C'était ainsi qu'il venait de le rebaptiser. Le gardian obèse n'était plus en effet « le Chauve », mais « le Vautour ». Et le mot de Rafaë était près de faire fortune, car le Chauve ajoutait à sa calvitie le nez busqué des grands vautours. Seul, le Chauve n'appréciait pas le nouveau sobriquet. Il avait menacé Rafaë de l'écraser comme une sangsue s'il l'entendait prononcer une fois de plus ce nom d'oiseau. Mais, cette fois encore, le Chauve avait été contraint de reculer devant le geste du gamin adossé au char à taureaux, et qui le menaçait d'un bout pesant de chaîne : « Viens, mais viens donc? Écrase-moi. »

Le petit Espagnol se sentait fort de la faveur de Dominica, qui aurait dû mille fois le rendre au grand chemin. L'héritière du Mas de la Mer n'avait d'ailleurs pas que des raisons confuses de défendre son protégé. Les gardians et le Chauve — ou le Vautour — lui-même confessaient l'adresse innée du gamin, ses dons de cavalier et le métier dont il avait fait preuve dès la marque à feu des poulains. Malgré l'interdiction du bayle, il avait en effet séparé tout seul un poulain court. « Laissez! » avait-il répondu, balançant son lasso, aux gardians qui voulaient l'arrêter. Les vieux du Calvaire auraient reconnu la voix même de l'aïeul Rafaë « Rafaelillo », enjoignant à ses hommes, à l'instant de sa mort « Laissez! » de le laisser face à face avec le taureau. Le petit vaquero du Mas de la Mer avait réussi à capturer le poulain sauvage. Puis, avec la fougue qu'il mettait dans ses actions, il s'était mêlé tout le soir aux gardians qui immobilisaient les poulains renversés. Ses jambes, ses poignets graciles recélaient une force effrénée, toute en nerfs, et qui n'avait d'égale que son habileté à tendre la cuisse du poulain collé au sol. La marque au fer rouge de Dominica — une licorne qui grésillait dans l'odeur de poil et de cuir brûlé — s'appliquait ainsi bien à plat sur la chair, sans bavures. Rafaë aurait aimé porter à son poignet la marque de Dominica, en souffrir la brûlure.

Seul, le bayle était demeuré sceptique, même sur ce chapitre-là. On avait vu au Mas de la Mer d'autres novices, et des mieux doués, à qui pourtant Dominica n'avait jamais porté intérêt pareil. Pourquoi, au moment de monter à cheval, appelait-elle sans aucune raison Rafaë, occupé ailleurs? Pourquoi se faisait-elle accompagner par le petit Andalou, elle qui aimait tant les randonnées solitaires vers les marais ou les étangs? Pourquoi, enfin et surtout, lui avait-elle fait cadeau de l'un de ses fusils de chasse, au risque de faire mourir de jalousie le Chauve, qui n'était pas si mauvais tireur de macreuses, et qui la servait depuis vingt ans?

Le bayle n'était pas dans les secrets de la capricieuse Dominica. Mais la jeune fille elle-même aurait sans doute été embarrassée pour répondre

à de telles questions. Peut-être aurait-elle expliqué qu'elle aimait entendre les hâbleries du gamin, et ses histoires de « sa terre », parce qu'elle avait toujours eu le goût de l'Espagne andalouse, de son sel, et de sa « grâce » inimitable. Peut-être aurait-elle confessé qu'elle aimait l'écouter lorsqu'il chantait pour elle seule, dans le silence des étangs, des coplas de son pays, qui l'entraînaient sur les chemins de la peine et de la tendresse :

Moi j'aimais, moi j'aimais
La fille blonde du Calvaire.

Car elle déplorait le silence des étendues et des cabanes mortes. Souvent, revenant tard, lorsque le cri du butor était seul à venir des marais, elle avait souhaité surprendre dans la roselière une voix qui eût animé la nuit.

Dans ces explications, Dominica aurait été sincère. Mais il lui aurait fallu aller plus loin, elle le sentait, plus loin même que le caprice. Elle aurait dû, au bout du compte, s'avouer le pouvoir que Rafaë exerçait sur elle, pouvoir singulier, et dont elle aurait difficilement démêlé les raisons : chaleur des mouvements, des gestes, accent mâle et brûlé, saveur de garçon inconnu, violent et tendre, qui sentait la cannelle et le jasmin sauvage.

Ce fut Rafaë qui lui-même la força à y voir clair, et à se ressaisir à temps. Une nuit qu'ils rentraient côte à côte, dans le chant des grenouilles, et si près l'un de l'autre que Dominica sentait contre la sienne la jambe nerveuse et chaude du garçon, celui-ci lui demanda, en effet, tout à trac :

— Pourquoi m'aimes-tu, Dominica?

Mais le français n'a pas le naturel, la familiarité du « Porque me quieres, Dominica? » Le silence qui suivit parut immense — les grenouilles elles-mêmes s'étaient tues. Il fallut, pour le rompre, le piétinement des chevaux parvenus à la route dure, et le souffle pressé de la course. Car Dominica n'avait eu d'autre réaction que de talonner son camargue.

« Pourquoi m'aimes-tu, Dominica? » la question justifiée poursuivit toute la nuit la jeune fille. Rafaë ne s'était-il enhardi qu'à la faveur de l'obscurité qui les isolait dans la roselière? Dominica n'en était pas sûre. Aussi, sans faire nulle allusion à l'incident — on sait bien qu'il y a les sortilèges de la nuit — reprit-elle dès ce jour la distance qui aurait dû la séparer de Rafaë, la mettre hors d'atteinte. Ce n'était pas la première fois que, par caprice ou démesure, elle s'aventurait ainsi et aboutissait à l'impasse. Mais elle avait une froideur, héritée de ses ancêtres cévenols, susceptible de la sauver à tout moment, et elle savait se dégager.

Les circonstances d'ailleurs l'y aidèrent. Les jours suivants, en effet, le bétail se rassembla pour le départ. Chaque année, dans les derniers jours de juillet, la manade se déplaçait, à grand renfort de cavaliers, et quittait le Mas de la Mer pour les pâturages d'été du Cailar. Le troupeau se mit en route de bonne heure. Rafaë chevauchait parmi les cavaliers de

pointe. Dominica fermait la marche avec le Chauve, pour ramener les bêtes attardées. La séparation était déjà faite. Bêtes et cavaliers passèrent le petit Rhône, puis la sansouire de Sylveréal, les vignes et les roselières, où les taureaux ne se devinaient plus qu'aux froissement des tiges sèches. De temps en temps, par-dessus les cris des gardians engagés dans la mer des roseaux, Dominica entendait la voix de Rafaë. C'était un jour heureux. La manade en quête de fraîcheur arrivait enfin dans les prés. La voix chaude chantait pourtant la strophe des jours de peine, où l'enfant semblait poursuivi par l'ombre de l'aïeul :

Dans la plaza de la Puebla,
Quel jour de malheur !
Un taureau de Veragua tua
Le plus vaillant des toreros.

Il ne s'agissait pas, dans cette copla populaire, de la mort de l'obscur Rafaë « Rafaelillo ». Mais l'aïeul de Rafaë avait lui aussi été tué par un taureau de Veragua et, lorsque l'enfant était triste, c'était le chant qui lui venait.

Par ordre de Dominica, Rafaë allait, en effet, rester au Cailar avec la manade, bien que sa place eût été au Mas où on l'aurait maté à force de basses besognes. Dès que les bêtes furent parquées dans les bouaus, les parcs clôturés, Dominica tourna bride. Sur le chemin du retour, elle tenta d'expliquer au bayle sa décision au sujet du gamin :

— J'ai préféré l'écarter quelque temps. Il devenait trop familier, fit-elle, avec la voix qu'elle savait prendre pour ôter tout poids aux gens et aux choses.

— Tous pareils, ces Espagnols. Insolents dès le berceau, se contenta de répondre le bayle, qui ne prenait pas si facilement le change.

Laisser Rafaë au Cailar avec la manade, mais aussi avec le lot de taureaux qui allait être toréé dans les arènes de Nîmes par deux matadors de Séville, n'était pourtant pas le moyen de lui couper la crête. Plus la grande journée approchait, et plus le petit Andalou reprenait d'importance. On ne lui avait pas menti, en effet. Les taureaux du Mas de la Mer destinés aux courses formelles étaient bien de sang espagnol. Rafaë n'avait donc pas déchu depuis son noviciat du Calvaire. Son oncle lui-même, l'ancien majordome, exilé maintenant au cimetière d'Arles, aurait, de son vivant, accepté de prendre en charge pareils taureaux, et de les mettre au point pour la course de Nîmes. Rafaë trouvait là quelque consolation à sa disgrâce et à son éloignement de Dominica. Jusqu'à l'aïeul Rafaë « Rafaelillo » — auquel il prêtait dans ses contes une gloire toujours accrue — c'était le sang de toute la lignée qui brûlait les veines de Rafaë. A l'approche de la journée de Nîmes, il ne tarissait plus de souvenirs taurins, de récits de prouesses qui le mettaient en jeu, et si vivement que lui-même ne devait plus faire la part du réel et du rêve. Car la légende

du torerillo est une légende dorée, que tous les garçons de Triana, ou de la terre marismeña, portaient naguère dans le cœur.

Une nuit, une nuit sans lune, dans le petit préside du Calvaire — ce mot de préside vous avait un air de bagne, celui que pleure le cante Jondo — par une nuit de lune, dans le petit préside du Calvaire, Rafaë, encore tout enfant, avait séparé un taureau de quatre ans, un grand taureau aux cornes vertes et aux yeux de perdrix. S'il était grand? Son garrot dépassait la tête de Rafaë. Cependant, Rafaë l'avait proprement fait passer, de la corne à la queue, dans sa blouse d'enfant. Les gardians du pâturage du Cailar avaient beau couper à chaque coup le narrateur — avec lune, ou sans lune, la nuit? Il fallait choisir. Et, même avec la lune, comment Rafaë avait-il pu voir les cornes vertes, et les yeux de perdrix? ils avaient beau s'exclamer et rire, Rafaë ne se laissait pas démonter. Maniant une cape imaginaire, mais dont il voyait pour sa part les lourds plis rose et jaune menacés par le vent, il faisait passer le taureau du préside comme ceci, zas! et comme ça. Puis c'étaient des passes au drap rouge, naturelles, qui se liaient à miracle et, dressant le buste du gamin sur l'herbe piétinée de l'abreuvoir, le faisaient trembler d'orgueil, du cheveu à la plante des pieds, immobile. Par-delà la digue du Vistre, en effet, dans les blancs navires des nuages abandonnés par la fatigue du mistral, les yeux sombres et brûlés de Rafaë voyaient un public de Pâques de Séville dressé sur les gradins du cirque pour une monstrueuse ovation.

Un soir même, Rafaë, sous le coup d'un pastis, s'était mis à mimer, au café de Saint-Laurent-d'Aigouze, son combat de la nuit de lune — à la réflexion, il avait opté pour la lune. Mais, comme rien au monde n'égalait sa candeur, il avait pris pour du délire les bravos des consommateurs, et s'en était grisé, jusqu'au moment où, retombant à bout de souffle sur sa chaise, il s'était retrouvé sans son porte-monnaie. Les lazzis s'étaient chargés de le réveiller :

— Ton porte-monnaie? Demande-le au taureau aux cornes vertes!

— Il est passé derrière toi pendant ta manoletina, et il l'a mangé!

Pareils affronts brûlaient les veines de Rafaë. Il aurait tué tous ces hommes. Et il rentrait les mains tremblantes, et se mordant la lèvre jusqu'à saigner.

Vint pourtant le grand jour de la course de Nîmes, qui devait réparer toutes les avanies. Car Rafaë avait également fini par s'imaginer que c'était lui qui présentait aux arènes romaines les taureaux du Mas de la Mer destinés aux deux matadors sévillans, comme son oncle le faisait des taureaux de l'élevage du Calvaire pour les arènes andalouses.

Mais les portiers cousus d'or du palace de Nîmes, où les matadors étaient descendus, ne donnaient aux gamins du quartier aucune envie de s'y frotter. Il fallait être Rafaë. Celui-ci avait d'ailleurs reconnu, à travers le tambour de l'entrée, le Chaval, le peon de sa terre engagé au ser-

vice de l'un des matadors sévillans, et enfoui dans un fauteuil du hall. Et, forçant le barrage des portiers, il était allé droit à lui :

— Hombre, que tal?

Le Chaval, heureux de rencontrer en pays étranger un homme de la Marisma, lui avait offert un cigare, un fauteuil tout pareil au sien, dont le moelleux n'avait pas surpris Rafaë — Rafaë ne s'étonnait de rien — et ils s'étaient, comme il se doit, entretenus des taureaux de la course. Au moment de l'adieu, le Chaval ayant offert une entrée de faveur à Rafaë, celui-ci l'avait refusée. Merci, il passait avec « ses » taureaux. Puis il s'était ravisé : « Donne-la tout de même. Pour une amie. »

Maintenant, la course allait mal. A la place que lui avait donnée le Chaval, Rafaë se retournait comme sardine sur le gril. Mais ce n'était pas tant l'effet du soleil d'août, qui calcinait la pierre romaine. Recuit par les durs soleils de la Marisma, Rafaë n'avait pas besoin du feutre de gardian, ni, à plus forte raison, des chapeaux de journaux qui fleurissaient l'amphithéâtre. Rafaë souffrait de voir la course gâchée, et le matador de « sa terre », une étoile pourtant, découragé par le taureau du Mas de la Mer, à la licorne de Dominica. Le Chaval le lui avait bien dit dans le hall du palace, ces taureaux camarguais, qui prétendaient tenir dans les arènes françaises la place des taureaux espagnols, empêchés par la guerre civile de passer la frontière de Catalogne, n'étaient pas dignes d'un matador. « Bétail sans respect », avait craché le Chaval... Mais c'était encore peu dire. « Manso »[1], manso perdu, ce taureau du Mas de la Mer, qui grattait le sable, sous les huées, et mugissait comme bêlent les chèvres.

Rafaë en souffrait jusqu'au coup de sang, car, avec son sens d'homme, voici qu'il assumait tout le poids de la honte. Ni le bayle, ni le Chauve, qui pourtant était là, dans le dos de Rafaë, un journal par-dessus son feutre du dimanche, ni les autres n'étaient responsables, ni même Dominica qui, de l'autre côté du rond, au lieu de se voiler la face, tournait à la camera le jeu de son taureau-chèvre, et trouvait encore le cœur de plaisanter avec le señorito au cigare, qu'elle avait amené du Mas de la Mer. Une sale figure de señorito. Rafaë, maintenant, se sentait seul engagé. Et, peut-être, seul capable de tirer quelque chose du taureau couard — il fallait connaître ce sang métissé — car, depuis l'entrée de l'animal en piste, il ne cessait de répéter entre ses dents, à l'adresse du matador bleu canard et or et de ses peones : « Pas comme ça, pas comme ça... »

Une huée plus violente encore emporta le cirque :

— Assez!

— Au toril!

— C'est une honte!

— Rentrez-le!

Le matador lui-même renonçait, épongeait sa sueur et, tournant le

1. Taureau sans bravoure.

dos à la bête indigne, prenait à témoin les gradins. Car il n'y a pas que le taureau, il y a le public à toréer.

Rafaë secoua les épaules :

— Pas comme ça! répéta-t-il.

Cette fois, le Chauve avait entendu.

— Pas comme ça? Et comment, alors? Montre, montre, qu'est-ce que tu attends?

Le Chauve n'avait jamais désespéré de sa vengeance.

— Mais vas-y! Tu l'as élevé, relança-t-il.

Les gens riaient encore que Rafaë, passant par-dessus têtes et épaules, dégringolait cette fois, comme le font, dans les arènes espagnoles, les gamins qui un soir décident de forcer le sort et de se révéler. D'un dernier bond, Rafaë sautait dans l'arène, et dépliant sa veste, sa veste rose d'Andalou, il courait au taureau retranché :

— Je je, toro!

Les femmes se cachèrent les yeux, dans leurs journaux ou dans leurs mains. Car ce n'était plus le temps de l'éventail.

Mais Rafaë n'entendit pas le cri de Dominica. Les peones, en effet, qui avait couru pour l'arrêter, arrivaient trop tard. Le taureau, qui avait renâclé devant les capes rose et jaune, avait-il reconnu le petit vaquero qui, du haut de son camargue, maniait si rudement la manade? Était-il content de le tenir enfin à sa hauteur, et démonté? On ne sait jamais, avec ces métis. Toujours est-il qu'il avait cette fois réagi, et foncé. Mais non pas sur la veste rose, qui avait encore couleur de cape. Sur l'homme — l'homme qu'était Rafaë, de la tête aux pieds — et l'avait encorné.

Dans le silence qui oppressait la foule dressée, tandis que le Chaval détournait le taureau, les peones relevaient l'enfant, et l'emportaient jambes ballantes. Dans leurs bras, Rafaë en effet n'était plus qu'un enfant, d'une légèreté de chrysalide. Une famille ne souffre pas impunément de faim, de père en fils.

Cependant, Rafaë ordonnait, lèvres serrées :

— Laissez...

Comme l'aïeul Rafaë « Rafaelillo ».

— Laissez..., répétait-il, même à Dominica accourue, et qui voulait lui prendre la main.

***

La blessure avait été beaucoup moins grave que le coup ne l'avait fait craindre. Rafaë avait vite récupéré. « Chair de chien, et qui cicatrisait au premier rayon de soleil », grognait le Chauve, sans remords.

Car Rafaë, dès qu'il avait repris du poil de la bête, s'était montré plus odieux que jamais, et ne tarissait plus de sarcasmes sur l'élevage. Un taureau, cette bête bâtarde qui avait failli l'envoyer au cimetière? Un assassin, oui, et retors comme ce Chauve de Vautour. On sentait qu'il

avait été nourri par ce Vautour de Chauve. Pas assez courageux pour aller aux chevaux, ni foncer dans l'étoffe après la première piqûre, mais bon pour vous détruire un homme avec un coup de corne de côté. Comme le Chauve lui-même, comme ce Vautour-charognard, qui vous fourrait ses coups de dos, mais ne vous aurait pas affronté.

— Je ne veux plus le voir, le Vautour. Il me soulève le cœur, déclara le convalescent dès qu'il put sortir.

Rafaë ne voulait pas voir davantage le señorito qui avait assisté à la course de Nîmes à côté de Dominica, et qui accompagnait celle-ci dans ses visites au blessé. Si Dominica n'était pas assez grande pour sortir seule, qu'elle restât avec son pélican. Ce Rafaë, quel sel! admiraient les gardians. Il n'y avait que lui pour vous portraiturer quelqu'un. Après le Chauve, dont il avait fait un Vautour, le nouveau compagnon de Dominica, dont il faisait le Pélican. Avec sa cravate de chasse en jabot, le hobereau rappelait, en effet, le pélican qui pêche à l'épuisette dans les flaques, puis vous dégorge ses poissons.

Le mauvais coup de la course de Nîmes devait pourtant avoir atteint le petit Andalou plus profond qu'il n'y paraissait. On avait vu des hommes, aimait-il à rappeler, légèrement touchés et qui, cependant, s'en allaient peu à peu, des mois ou des années après. Encore eût-il fallu savoir à quel mal il pensait pour lui. Car, depuis le retour de la manade aux pâtis d'hiver du Mas de la Mer, son humeur était devenue plus sauvage. Au lieu de rester, comme les autres, à l'abri, il allait sans raison sous les pluies pesantes, les bourrasques de vent marin ou de mistral, vêtu de sa mauvaise veste d'Andalou mangée par les soleils. Il ne prenait plus son fusil, cadeau de Dominica, pour aller tirer quelque canard à la passée. Il ne parlait jamais de Dominica. A la faveur d'une accalmie, on entendait parfois sa strophe aiguë :

Moi j'aimais, moi j'aimais
La fille blonde du Calvaire.

Le soir, lorsque les gardians se serraient autour du feu de tamaris, il restait silencieux. Et si on le pressait, il crachait dans la cendre, et disait :

— Je m'en vais rentrer dans ma terre.

C'était maintenant son refrain :

— Dans ma terre. Et vous pourrez crever.

Les hommes riaient, car ils savaient la frontière fermée :

— Tais-toi, tu as encore besoin de pain.

Seul, le Chauve implorait le ciel, afin que vînt le jour où il serait délivré de Rafaë. Mais viendrait-il jamais?

Nul de ceux qui étaient là, à tendre leurs pattes à la flamme, dans l'odeur de bois résineux, de poil, de cuir mouillé et de fumée, qui emplissait la cuisine basse, n'aurait su attacher le grelot. Il fallut la malice paysanne

d'un lourdaud de gardeur, dont personne ne se méfiait, pour trouver sans s'en douter le point cruel :

— Ne t'en va pas, fit-il à Rafaë, une nuit où celui-ci parlait encore de rentrer dans sa terre. Ne t'en va pas. Attends.

— Attendre quoi ?

— La noce de mademoiselle Dominiça. Elle te veut comme garçon d'honneur...

Rafaë avait mal encaissé le propos, accueilli par des rires énormes. Le Chauve s'en étouffait. Mais, cette fois, le petit Andalou n'avait pas fait sa crise de colère. Il s'était levé et avait passé la nuit au grenier. Puis, à l'aube, il avait pris un cheval et, sous l'averse drue qui écrasait les toitures de tuile et faisait sonner la tôle ondulée des hangars, il était parti Dieu sait où. On ne l'avait pas revu de deux jours. Depuis lors, il ne paraissait plus autour du feu. Il montait se coucher, sans qu'on entendît ses pieds nus.

Les hommes n'avaient eu pourtant que grossière malice. Il suffisait à leur gros rire de l'idée que Dominica eût pu choisir comme garçon d'honneur pour ses noces, dont le bruit courait les bords du Vaccarès, le singe andalou à peau dure. Mais nul d'entre eux n'était capable d'aller plus loin, et le lourdaud lui-même, bien qu'il eût attaché le grelot, ne savait pas lequel. Tout ce qu'il regrettait, c'était de ne pas avoir mieux préparé sa farce. On était au temps du poisson d'avril. Quel succès si Rafaë, recevant une invitation de garçon d'honneur au mariage, avait avalé l'hameçon, et était allé remercier mademoiselle Dominica !

Rafaë était seul à savoir son secret. Il avait eu beau se refuser à y croire, Dominica s'était fiancée. Dans quelques jours, elle allait épouser à l'église des Saintes le señorito. Était-il pourtant assez antipathique ! Rafaë avait retrouvé en lui le type même du señorito de sa terre, le señorito qui, dans ses chevauchées à travers la Marisma, offensait la misère des gens, et que l'oncle d'Arles accusait d'avoir déchaîné la guerre civile. Mais le Pélican ne valait même pas les señoritos andalous. Rafaë, en effet, n'avait jamais pu oublier celui d'entre eux qui, l'ayant trouvé un soir crevant de fièvre des marais, l'avait enveloppé dans sa canadienne, et ramené en voiture à la cabane de ses parents. Non, le cavalier insolent qui chevauchait près de Dominica à longueur de journée, et lui parlait en maître, ne valait pas d'être comparé au pire des señoritos andalous.

Rafaë aurait voulu trouver Dominica dans le marais, pour lui parler. Mais il avait beau la chercher, Dominica ne sortait plus seule, et le sort en paraissait jeté.

Le Chauve ne tarissait d'ailleurs pas de détails sur la fête, sujet qu'il savait désagréable à Rafaë. Jamais on n'aurait vu en Camargue pareil spectacle. A la sortie de l'église des Saintes, plus de deux cents gardians à cheval devaient former la voûte de tridents, sous laquelle passeraient les nouveaux mariés. Le festin serait suivi de jeux équestres, auxquels

prendraient part gardians et invités. Le futur époux avait promis de jouer au jeu de l'Épervier, avec le bouquet de fleurs que lui remettrait Dominica, et qu'il s'efforcerait de sauver de ses poursuivants à cheval.

— Tu le plumeras, va, le Pélican! ironisaient les hommes, à l'adresse de Rafaë.

Mais les noces approchaient, et Rafaë devenait plus sombre. Plus sombre et plus homme, s'il se pouvait. Car, en moins d'un an, il avait mûri.

— Tu t'en vas dans ta terre, ou tu attends la noce? lui jetait le lourdaud, à distance prudente.

— Tu t'en vas? relançaient les hommes.

— Quand j'aurai débourré le Camard.

Telle était la nouvelle réponse de Rafaë. Car il lui fallait trouver une raison de rester tant que tout ne serait pas consommé. Il y avait, en effet, le Camard, un cheval jeune, c'est-à-dire un cheval sauvage, à dresser. Et Rafaë s'était fait fort de le dompter lui-même, à la suite d'un pari où il avait sans doute engagé son fusil, son bien le plus cher — le cadeau de Dominica — mais surtout son amour-propre encore saignant.

Le jour venu, malgré l'interdiction du Chauve, qui n'aurait pas voulu voir le singe andalou gagner son pari, Rafaë réussit à prendre le Camard au lasso, au milieu des juments qu'il suivait. Mais le cheval, furieux, fonça et emporta l'homme au lasso, qui s'en alla rouler dans l'herbe, sous les lazzis. Dominica apparaissait à point nommé, suivie de son fiancé. Rafaë se releva, avec sa prestesse de singe, et sans avoir lâché la corde. Le Camard, freiné, s'arc-boutait, juste à temps pour rendre sa fierté à son dompteur à bout de souffle.

Dominica s'avançant, Rafaë lui enjoignit :

— N'approchez pas!

Il avait dit : « N'approchez pas. » Le tutoiement était fini, comme le reste. Restait l'orgueil.

— Tu crois que tu l'auras? Méfie-toi, conseillait Dominica, plus belle fille que jamais.

— Laissez!

L'éternel mot des Rafaë.

Le Camard se défendait certes terriblement, et comme ne l'avait jamais fait un cheval jeune de l'élevage. Pourtant, Rafaë croyait maintenant le tenir, et quatre ou cinq jours ne s'étaient pas écoulés que l'Andalou faisait demander à Dominica si elle voulait le voir monter. Elle pouvait même amener, si le cœur lui en disait, son pélican de fiancé. Il verrait ce que c'était qu'un cavalier, un vaquero de la Marisma. Et Dominica regretterait.

Tous les hommes étaient là, ainsi que les premiers invités des noces prochaines, qui déjà appelaient à tous les vents du Vaccarès. L'église-forteresse des Saintes avait sonné à la volée dès le matin, et Rafaë avait fouetté jusqu'au sang le chien berger qui hurlait à la cloche. Les gens

dirent, ensuite, qu'il était trop nerveux ce jour-là, ou qu'il avait bu. Sous les yeux des fiancés, Rafaë attendit que la selle fût sanglée, la bride mise. Puis il empoigna la crinière bourrue du Camard. Mais la seule pesée du pied sur l'étrier avait suffi à contracter la bête. Le Camard se débarrassait du dompteur, l'envoyait rouler dans la poussière et, d'un autre saut de mouton, expédiait la selle par-dessus sa tête.

Rafaë se releva tout couvert de poussière, courut. Rien de plus misérable que cette course à la poursuite du cheval fou. Les lazzis la couvraient :

— Tu as gagné!

— Mange-le!

— Parle-lui espagnol!

— Il est bien débourré!

— Tu l'as!

Le Camard, libéré, prit le vent, et galopait vers les juments. Dominica déjà tournait bride, entraînant son fiancé. Rafaë ne sentait pas ses genoux déchirés, ni sa hanche brûlante. Il menaça on ne savait qui, avec le geste des deux poings qui lui était familier, geste d'orgueil fouaillé, de mâle rage. Et lorsque la nuit fut tombée — la nuit de mars encore hâtive — il disparut.

JOSEPH PEYRÉ

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

ÉPICTÈTE, Entretiens et Manuels

traduits par J. Souilhé et A. Jagu

Nous avons en français un nombre assez considérable de traductions du *Manuel* d'Epictète. Quant aux *Entretiens* de l'esclave philosophe, recueillis par Arrien, disciple de ce sage, la traduction la plus complète que nous en possédons est celle, aujourd'hui épuisée, de Courdaveaux. Le *Manuel* n'est qu'un résumé succinct, souvent aride, de la pensée d'Epictète et de son enseignement. Pour bien connaître la véritable physionomie de ce maître, la chaleur entraînante et l'élévation religieuse et morale de sa doctrine et de ses conversations, c'est aux *Entretiens* qu'il faut recourir. Aussi, est-ce avec joie qu'il faut saluer, dans les « *Grandes œuvres de la Littérature grecque* » publiées par les Belles-Lettres, la parution d'une traduction nouvelle des *Entretiens et du Manuel* d'Epictète. Avec savoir, rectitude et conscience, les nouveaux traducteurs de l'œuvre d'Epictète viennent de mettre aux mains du grand public le livre le plus apte à reconduire à Dieu les esprits et les cœurs, à retremper les âmes que fait défaillir le malaise des temps et à leur dispenser la volonté de vivre selon l'exemple et les préceptes dynamiques d'un sage, qui compte parmi les plus sincères, les plus fervents et les plus religieux que la pensée antique puisse nous faire admirer et aimer *(Les Belles Lettres)*.

MARIO MEUNIER

(Suite de la chronique bibliographique page 166.)

SOUVENIRS DE BERLIN ET DE SALZBOURG

par BRUNO WALTER

Le nom de Bruno Walter est désormais lié à celui de Mozart. Le célèbre chef d'orchestre a passé une grande partie de sa longue existence — il a aujourd'hui soixante-quinze ans, époque des souvenirs et des Mémoires — à réfléchir sur le problème Mozart et à lui donner une solution à la fois musicale et scénique. Sous la baguette de bien des chefs, Mozart apparaît tantôt comme un petit maître enrubanné du XVIIIe *siècle, tantôt comme un camée de sécheresse académique. Bruno Walter s'est avisé que Mozart est d'abord dramaturge : la puissance et la grandeur se dissimulent derrière des formes modérées ; la chaleur du flux vital est toujours présente sous la réserve et la modestie. Il a découvert, en outre, qu'au théâtre le « style Mozart » n'existe pas. Il y a un style propre à chaque ouvrage : le style* Don Juan *ne pose pas au chef d'orchestre les mêmes problèmes que le style* Figaro, *ni que le style* Flûte enchantée, *ni que le style* Cosi fan tutte.

Dès son plus jeune âge, Bruno Walter s'est senti attiré vers ces énigmes de la musique théâtrale. Wagner, honni par le Conservatoire berlinois où il fait ses études, lui est révélé à quinze ans. Il copie en cachette les partitions du maître interdit et attend avec fièvre, dans l'obscure clarté d'un couloir, au poulailler de l'Opéra, l'apparition à l'orchestre d'un accord rare qu'il suit péniblement sur son griffonnage. Il changera son nom officiel, Schlesinger, contre celui de Walter en l'honneur du Walter von Stolzing des Maîtres Chanteurs, *du trouvère Walter von der Vogelweide et du Siegmund de* la Walkyrie, *qui eût aimé s'appeler Frohwalt. En* 1911, *quand le musicien acquiert la nationalité autrichienne, son nom de Bruno Walter devient légal.*

Le théâtre a été son domaine, plus que le concert ou le récital (bien qu'il soit excellent pianiste). A dix-neuf ans, en 1893, *il débute comme assistant à l'Opéra de Cologne, passe à Hambourg, à Breslau comme second chef, à Riga comme premier chef. Gustave Mahler, qui sera son dieu dans la musique symphonique contemporaine, l'appelle à Vienne où il dirige de* 1901 *à* 1913. *Appelé à Munich, il devient directeur général de la musique en Bavière, poste qu'il abandonne en* 1922 *pour prendre contact avec l'Amérique. Entre temps, il a fondé les* Concerts Bruno Walter, *qui, à côté de la Philharmonique dirigée par Furtwaengler, jouent un rôle de premier plan dans la vie musicale berlinoise au lendemain de la première guerre mondiale.*

En 1925, *l'Opéra municipal de Berlin l'appelle à sa tête et, la même année, il participe pour la première fois au Festival de Salzbourg dont il deviendra l'animateur. Sa première apparition parisienne est de* 1928 *; il dirige au Théâtre des Champs-Élysées un cycle Mozart. Quittant l'Opéra municipal de Berlin, il devient premier chef d'orchestre du Gewandhaus à Leipzig, poste éminent où avaient brillé jadis Mendelssohn et Nikisch. Pendant huit années il dirige aussi, jusqu'en* 1931, *les saisons de Covent Garden à Londres. Ses liens avec l'Amérique deviennent de plus en plus étroits.*

En Allemagne, le nazisme monte et va tout submerger. Bruno Walter, israélite, mais qui n'a jamais fait de politique, est entraîné malgré lui dans la tempête, comme en témoignent les souvenirs qu'on va lire.

Dans la seconde quinzaine de 1933, je devais diriger un concert au Gewandhaus de Leipzig, puis à la Philharmonique de Berlin, et nous revînmes, ma femme et moi, d'Amérique en Allemagne. Déjà sur le bateau, à la table du commandant, nous avions eu l'avant-goût de l'atmosphère qui nous attendait. Personne ne parlait de Hitler, ni n'exprimait d'avis sur les événements, mais chacun observait son voisin, surveillait ses paroles et biaisait dès que la conversation tournait à la politique. Les visages se faisaient impénétrables et l'on dissimulait son anxiété ou, dans certains cas, ses sentiments nazis derrière un flux de paroles.

En approchant du débarcadère, nous aperçûmes nos filles qui nous faisaient des signes ; elles étaient venues de Berlin avec la voiture pour nous ramener. Ce fut ma dernière vision joyeuse du sol allemand. Car à peine eûmes-nous débarqué que je me sentis glacé par le sentiment d'être un étranger au milieu d'un décor habituel.

Un sortilège maléfique avait transformé un univers familier en une contrée étrangère. Je ne puis dire exactement d'où me venait cette impression, mais je sais qu'elle me serrait le cœur. J'étais donc dans cette Allemagne dont j'avais appris, par les journaux et par les lettres, la transformation en royaume des nazis ; mais rien dans mes lectures ne m'avait révélé ce que je découvrais à l'arrivée dès la première minute. Partout flottaient les drapeaux à croix gammée. « Si tu ne veux pas entrer dans un restaurant qui porte l'insigne, nous ne trouverons à manger nulle part », me dirent mes filles. Nous nous rendîmes à l'hôtel où je descendais d'habitude. Le personnel de la réception nous accueillit avec l'affabilité coutumière, mais non sans ce soupçon de contrainte qui était devenu général. Dès lors, je ne cessai de penser aux prisonniers qui dans *Fidelio* s'exhortent à parler bas, parce qu'ils se sentent épiés.

A Berlin, on m'informa que le Gewandhaus m'avait à plusieurs reprises appelé au téléphone. Je demandai la communication avec Max Brockhaus, président du Comité, et ses phrases embarrassées me firent comprendre qu'il y avait « certaines difficultés ». Il parut soulagé quand je lui dis que je serais le lendemain à Leipzig. Là j'appris que les nazis ne voulaient pas qu'eût lieu le concert que je devais diriger le jeudi suivant. Manfred von Killinger, le chef de la police, en grande faveur dans le parti depuis sa participation au complot qui avait provoqué la mort de Rathenau, avait menacé d'interdire le concert si la direction du Gewandhaus ne le décommandait pas d'elle-même. Blessés dans leur orgueil civique, les membres du Comité avaient résolu de passer outre et d'en appeler à l'opinion publique qui était tout entière pour moi. Ce fut alors un tohu-bohu de conciliabules, de correspondances, de répétitions et de téléphonages nocturnes. Ce n'était jamais moi qui étais à l'appareil, mais je glissais en sourdine des conseils à Max Brockhaus qui, au téléphone, faisait alterner le ton du simple rapport et celui de la supplication ardente. Nous étions là, tous les deux, dans la demi-obscurité du seul bureau qui fût encore éclairé dans le grand bâtiment, comme deux

veilleurs de nuit acharnés à dépister le feu couvant sous la cendre et prêts à appeler à l'aide contre les barbares qui menaçaient la civilisation. Nous comprenions le sens symbolique de notre lutte : l'issue dépasserait de beaucoup le cas du Gewandhaus.

Pour parer aux difficultés, j'avais d'abord offert de donner volontairement ma démission, mais la direction n'accepta pas. Elle voulait protéger la tradition musicale de la maison et sauvegarder son indépendance : on pensait alors pouvoir encore se bercer de rêves, car le nazisme, dans les premiers temps, n'avançait qu'avec prudence, sans doute pour ne pas effrayer la vieille bourgeoisie. D'ailleurs, dans de très nombreux milieux, on considérait les cruautés du parti, ses déclarations incendiaires, son antisémitisme même, comme les maladies passagères d'un organisme foncièrement sain et l'on croyait que tout rentrerait bientôt dans la décence et dans la norme. Aussi la direction du Gewandhaus était-elle d'avis de donner le concert coûte que coûte, puis de poser en haut lieu la question de son indépendance avec l'espoir d'une solution favorable. Car personne ne se doutait des mesures radicales que les nazis étaient décidés à appliquer aux arts et aux sciences.

Comme diversion au milieu de cette fièvre, j'avais le spectacle qui s'offrait des fenêtres de mon hôtel. A la fin dégoûté et fasciné, je regardais défiler les jeunesses hitlériennes et les troupes de choc. Je vois encore ces hordes qui obligeaient tous les passants à s'arrêter et à faire le salut hitlérien ; je vois encore le petit mitron qu'une brute gigantesque avait arraché à son triporteur et chassait devant lui à grands coups de pied.

Jusqu'au jeudi matin on continua d'espérer, car beaucoup de personnalités nous avaient promis leur appui. Mais quand, vers onze heures, je me rendis à la dernière répétition, qui était publique, j'aperçus les auditeurs refluant en groupes agités et trouvai à l'entrée une affiche indiquant que la répétition n'avait pas lieu. Brockhaus m'attendait avec quelques membres du Comité ; l'interdiction leur était parvenue trop tard pour qu'ils pussent me téléphoner à l'hôtel. Nous étions tous si abattus que personne ne parlait. Nous nous serrâmes les mains et prîmes congé.

Les musiciens de l'orchestre, bouleversés, erraient dans la rue ; ils me saluèrent bien bas quand je passai devant eux en silence. Je jetai un regard de poignante tristesse sur la grande maison dont la statue de Mendelssohn, depuis des années, ornait symboliquement l'entrée ; j'allai prendre ma valise à l'hôtel et me rendis à la gare. Tandis que je m'installais dans le train, deux dames du Comité vinrent m'apporter des fleurs ; elles pleuraient et une sourde inquiétude ne cessa de m'accompagner jusqu'à Berlin où, le lundi suivant, je devais diriger un *Concert Bruno Walter*. Mes pressentiments étaient encore au-dessous de la réalité.

***

« Louise a téléphoné à plusieurs reprises, me dit ma femme ; elle veut savoir si tu peux venir à la réunion. » Depuis des années, Louise Wolff jouait un rôle capital dans la vie musicale berlinoise ; outre les Concerts Philharmoniques dirigés par Furtwaengler, elle administrait les *Concerts Bruno Walter* avec la plus fidèle sollicitude. Soudain tout lui paraissait menacé : sa situation sociale, son activité professionnelle, mes concerts. Je trouvai la vieille dame toujours royale d'attitude et parfaitement calme ; mais les autres membres de son conseil étaient agités et désemparés. On m'apprit que le Ministère de la Propagande de Gœbbels avait fait savoir qu'en vue d'éviter des désagréments, il serait bon de décommander le concert. « Est-ce une interdiction ? » demandai-je. « Non », répondit Louise.

Je me déclarai prêt à m'effacer, si la direction voulait éviter les « désagréments » annoncés, ou à diriger le concert, si on le désirait. Les voyant tous indécis, je proposai de demander au Ministère en quoi consisteraient ces désagréments et, si ceux-ci étaient trop pénibles, de proposer que le concert fût officiellement interdit. On put atteindre par téléphone le Dr Funk qui, plus tard, devait devenir président de la Reichsbank. Il répondit à peu près ceci : « Nous ne voulons pas interdire le concert, far ce n'est pas notre affaire de vous tirer d'embarras, ni de vous lournir un prétexte pour ne pas payer l'orchestre. Mais si vous donnez ce concert, vous pouvez être assurés que tout sera démoli dans la salle. » Après cette communication qui projetait d'intéressantes lumières sur l'esprit et le ton des nouveaux fonctionnaires, il ajouta qu'il attendrait pendant une heure la décision définitive.

(J'appris plus tard que la force agissante dans l'énergique traitement appliqué à mon cas, comme plus tard dans les coups de force dont furent victimes les opéras et les concerts, était celle d'un certain Hans Hinckel, dont le Gouvernement nazi avait fait un expert musical avec pleins pouvoirs. Il s'était signalé à l'attention comme rédacteur du *Miesbacher Anzeiger*, un des plus vieux organes nazis, où il s'était attiré la faveur du parti par l'agressivité de ses articles antisémites. De cette petite ville bavaroise de Miesbach, il était venu à Berlin et décidait du sort des musiciens les plus éminents.) Il était clair maintenant que le concert ne pouvait avoir lieu et nous le fîmes savoir à Funk.

Quel ne fut pas notre étonnement quand il nous fut répondu que l'on désirait que le concert eût lieu, mais sous la direction de Richard Strauss. Funk ajouta qu'il ne doutait pas que Strauss acceptât. Et c'est ce qui arriva, en effet. L'auteur de *la Vie d'un Héros* se déclara prêt à remplacer le collègue que l'on écartait par violence, ce qui lui valut une popularité toute particulière dans les hautes sphères du nazisme. Il paraît cependant

que, par la suite, pour des raisons qui me sont inconnues, Strauss ne s'entendit plus avec le Gouvernement.

Funk avait terminé sa communication sur cette phrase étrange : « D'ailleurs, M. Walter est politiquement suspect. » Comme je ne m'étais jamais occupé de politique, je devais conclure que l'on tenait en réserve quelque invention diabolique pour me susciter des ennuis personnels. Ma femme, écouta mon récit avec le plus grand calme ; puis, quand je lui eus fait part de la dernière remarque de Funk, elle dit : « Il faut absolument que dès aujourd'hui tu quittes l'Allemagne. » Je compris qu'elle avait raison et nous décidâmes que je partirais le soir même avec ma fille aînée pour l'Autriche, où elle viendrait nous rejoindre avec la cadette.

Nous rentrâmes à la maison. Pendant qu'elle préparait mes bagages, je téléphonai à un ami sûr pour le prier de transmettre au Ministère, par une tierce personne, ma protestation contre les soupçons dont j'étais l'objet. Mon ami, homme d'expérience, me conseilla de solliciter par lettre l'appui de l'ancien ministre de l'Agriculture, le comte Kanitz, ce que je fis dès que je fus en Autriche. Le comte s'était toujours rangé parmi mes partisans ; il se tenait à l'écart du nazisme et jouissait du respect général chez les vieux fonctionnaires dont beaucoup étaient encore en activité. Au bout de quelque temps, je pus savoir que Kanitz, déférant à mon désir, avait appris que l'on avait prétendûment trouvé des lettres compromettantes écrites de ma main. L'affaire paraissait sérieuse et exigeait un démenti ; car je ne pouvais guère douter que le Ministère de la Propagande ne fût décidé à tirer parti de son invention, ce qui signifiait une grave menace pour ma famille.

Il existait un journal de la droite libérale, la *Deutsche Allgemeine Zeitung*, dont la courageuse attitude tranchait sur la servilité générale de la presse, grâce à son rédacteur en chef, le Dr Fritz Klein, qui croyait bien à tort que, dans le nouveau Reich, on pouvait s'attirer le respect par la fermeté du caractère. Je l'avais connu au Rotary Club berlinois, dont nous étions membres l'un et l'autre. Je lui écrivis pour lui demander de publier un démenti calme, mais ferme. Il eut le courage de le faire et de conserver dans tous ses articles son attitude inébranlable. Un exposé sur la situation autrichienne finit par lui coûter sa situation et je n'ai jamais plus entendu parler de cet homme remarquable.

A Vienne, où je passai une journée, je vis quelques amis, notamment le comte Richard Coudenhove-Calerghi, fondateur du mouvement paneuropéen. Je lui fis part de ma stupeur devant l'attitude agressive du nazisme à l'égard des artistes, et de mon inquiétude en face des mesures radicales qui allaient provoquer la ruine de la civilisation. Coudenhove avait du premier coup d'œil mesuré la menace de ce vandalisme sans frein et je me rappelle avec quelle lucidité il me prédit la marche des événements.

LES FESTIVALS DE SALZBOURG

Dans l'été de 1933, je dirigeai à nouveau opéras et concerts au Festival de Salzbourg, qui entrait dans sa grande époque. C'était à lui, comme à toute la vie musicale viennoise, que je voulais plus que jamais me consacrer depuis que j'avais quitté l'Allemagne. La situation politique intérieure n'était pas sans donner à réfléchir, mais la tendance officielle était antinazie, l'Italie et les puissances occidentales favorisaient l'indépendance de l'Autriche et le Gouvernement Dollffuss paraissait solide. Quand Dollfuss fut assassiné, Schuschnigg lui succéda et la hauteur de ses vues, l'honnêteté de ses intentions répandirent sur tout le pays une atmosphère d'apaisement dont profitèrent le théâtre, la musique et, au premier chef, les Festivals de Salzbourg.

Mais les nazis, après l'assassinat de Dollfuss, ne renonçaient pas à leurs plans ; ils se contentaient de faire preuve d'une prudence temporaire, en reconnaissant solennellement en juin 1936 l'indépendance de l'Autriche. Puis l'agitation reprit peu à peu. La courageuse résistance de Schuschnigg réussit pendant quelques années à préserver la civilisation autrichienne jusqu'au jour où l'Allemagne se sentit assez forte pour attaquer. Et ce fut la fin de Schuschnigg, de l'Autriche et de la paix du monde.

Le Gouvernement Schuschnigg, quelque objection que l'on puisse par ailleurs lui faire, s'efforçait de maintenir la mission spirituelle de l'Autriche. Il bénéficiait à juste titre de l'éclat des Festivals de Salzbourg, dont il contribuait à assurer la renommée mondiale. Par sa situation pittoresque comme par son atmosphère intellectuelle, Salzbourg était le lieu rêvé pour de telles manifestations. Sa liaison politique avec Vienne lui permettait d'utiliser les abondantes ressources de l'Opéra et de ses traditions. Celui-ci fournissait l'orchestre et les chœurs, mais nous pouvions également choisir qui bon nous semblait comme solistes, chefs d'orchestre, metteurs en scène, décorateurs, etc... C'est ainsi qu'en 1934 nous eûmes la chance d'engager Toscanini pour quelques concerts et, à partir de 1935, de nous assurer son concours pour les représentations d'opéras.

Depuis l'époque de l'archevêque Hiéronymus, et même auparavant déjà, Salzbourg jouissait d'un renom universel auquel n'avait pas peu contribué, dans les derniers temps, le Mozarteum dirigé par Baumgartner, car cette institution mettait toutes ses ressources à la disposition de notre entreprise. L'histoire de Salzbourg, inscrite dans ses monuments et dans ses rues, n'était pas le moindre attrait de cette petite ville devenue un centre international. Dès 1920, Max Reinhardt en avait eu l'intuition en choisissant ce cadre, tout imprégné de souvenirs religieux, pour le vieux mystère de *Jedermann* dans la version de Hoffmansthal ; et depuis lors ce spectacle accompagna tous les Festivals. La pièce, qui est d'origine

anglo-hollandaise et décrit la vie et la mort d'un homme riche, exerce partout son sortilège, comme j'ai pu m'en rendre compte dans une petite ville suédoise où l'orchestre (que je dirigeais), était celui de la Philharmonie de Berlin.

A Salzbourg, on la jouait devant la magnifique façade de la cathédrale ; les fanfares d'ouverture s'envolaient du portail, des appels pathétiques résonnaient du haut des clochers et même de la citadelle lointaine ; l'heure était choisie de telle sorte que la mort de l'homme coïncidât avec le tintement des cloches du soir. *Jedermann* et Salzbourg paraissaient créés l'un pour l'autre et l'idée d'un Festival prit naissance grâce à cette manifestation.

C'est à partir de 1930 que le Festival prit un caractère vraiment international : chaque été, de toutes les parties de l'univers, affluaient les amis de l'art, foule bigarrée qui parlait toutes les langues, peuplait tous les hôtels, admirait les sites et faisait un pèlerinage à la maison natale de Mozart. Une foule semblable s'était une fois déjà réunie en Europe : à Bayreuth. Là-bas c'était un des plus puissants génies qui haussait l'humanité à la solennité de son œuvre pathétique. Ici nous l'invitions à goûter un choix d'ouvrages dont Mozart était le centre. Mais ce n'étaient pas seulement les beautés de Mozart qui faisaient contraste avec la grandeur de Wagner ; c'était Aujourd'hui qui s'opposait à Hier.

A Bayreuth s'était créé et maintenu un style unique. Ici nous cherchions à donner la vie de l'art à des styles divers. La mission de Bayreuth était accomplie ; Wagner avait conquis l'univers. A Salzbourg, nous nous efforcions de mettre tous les talents possibles, toutes les méthodes les plus parfaites au service d'œuvres qui n'avaient que rarement bénéficié d'une telle sollicitude et dont seulement ainsi la valeur profonde allait être mise au jour. L'approbation générale nous montra que nous étions dans la bonne voie.

Dès le début, la tête organisatrice avait été Erwin Kerber qui, à partir de 1936, devait diriger avec moi l'Opéra de Vienne. C'était un Salzbourgeois pur sang, pétillant d'un humour montagnard qui s'exprimait dans le dialecte le plus original et sur l'aide courageuse duquel je pus compter dans les circonstances les plus difficiles.

De notre répertoire je ne puis dire que quelques mots. Nous nous efforcions, dans le choix des œuvres, d'éviter le style pathétique qui n'eût pas convenu à Salzbourg. L'unique exception fut *Tristan* que je dirigeai deux étés. *Le Corregidor* de Hugo Wolf, que j'avais inscrit déjà à mes répertoires de Munich et de Berlin, se révéla comme particulièrement adapté à l'ambiance. Une de mes meilleures réalisations fut, je crois, l'*Orphée* de Gluck, qui n'avait jamais cessé de m'occuper et dont l'inépuisable grandeur récompensait tous les efforts déployés en vue de la rendre sensible. La plus grande part de mes soins allait naturellement à Mozart, dont je donnai *les Noces* et *Don Juan* pour la première fois de ma vie

dans la langue originale. J'avais toujours souffert de sentir certains détails de la version allemande rester incompatibles avec la musique. Enfin, je réalisais l'harmonie entre les paroles et le son. *Figaro* ne m'avait jamais posé de problèmes. Mais, si je n'avais pas résolu ceux de *Don Juan*, du moins avais-je découvert leur existence et je voulais enfin m'y attaquer avec mes collaborateurs. Nous nous étions mis d'accord sur les difficultés dramatiques et scéniques et nous pouvions cette fois espérer en venir à bout.

A chaque Festival se donnaient de nombreux concerts. Plus tard, il y eut toujours une soirée de lieder avec Lotte Lehmann que j'accompagnais au piano. Rien n'était plus remarquable que la façon dont elle avait su soumettre à l'exécution du lied son tempérament dramatique, qui semblait d'abord faire violence à sa voix splendide. Sa personnalité se dépensait avec talent dans les directions diverses : elle composait des poèmes et peignait des tableaux avec un réel talent ; et il était naturel qu'elle fût souvent guidée par ses seules impulsions.

Toscanini dirigeait des opéras et des concerts auxquels j'assistais avec le plus vif intérêt. Nos contacts personnels devinrent plus intimes et j'eus l'occasion de le faire revenir sur la décision qu'il avait prise de ne plus participer aux Festivals, à la suite de difficultés d'ordre administratif.

A Salzbourg, malgré le travail, je ne pouvais officiellement me soustraire à la vie mondaine, notamment aux grandes réceptions que donnait Max Reinhardt. A l'un de ces dîners, j'eus comme voisine la mère du président des États-Unis, madame Sarah Delano-Roosevelt, et j'admirai la chaleur avec laquelle elle parlait de son fils. Une heure exquise était celle qui suivait ces réceptions et où seuls les invités les plus intimes se trouvaient réunis dans la splendide bibliothèque. Le lac miroitait au loin et souvent, après le repas, j'allais me perdre dans sa solitude. Il y avait aussi des réceptions officielles et je me rappelle particulièrement la dernière de celles que donna le gouverneur de la province. Ma femme, en cherchant sa place, s'aperçut qu'elle allait avoir pour voisin von Papen, alors ambassadeur d'Allemagne en Autriche. Elle se précipita vers l'intendant général des Festivals pour le prier de la changer de place, ce qu'il fit, mais non sans embarras. Von Papen fut le seul à ne pas avoir de voisine, il eut d'ailleurs assez de raison pour dire au gouverneur : « Je comprends parfaitement que madame Walter ne tienne pas à s'asseoir à côté de moi. » Il y avait enfin les réunions intimes avec des amis. Jacob Wassermann venait souvent d'Altaussee ; Bruno Frank venait d'Aigen ; je rencontrai le romancier américain Théodore Dreiser chez Stefan Zweig. Je me revois aussi, dans ma petite maison d'Aigen, réunissant à ma table Thomas Mann, sa femme Katja, ses enfants Erika et Klaus, Toscanini et sa femme Carla, son gendre Horowitz, et ma femme avec mes filles en costumes salzbourgeois, comme c'était alors la mode.

Tandis que nous savourions ces belles journées, la tempête montait à l'horizon. Salzbourg était tout contre la frontière allemande. La nuit, on apercevait toute proche une croix gammée lumineuse sur un des sommets qui dominaient Berchtesgaden. On devinait la présence constante du mauvais voisin qui s'arrangeait pour nous la faire sentir, surtout depuis le moment où Dollfuss résistait à la propagande nazie qui avait jeté le masque. Les nazis éprouvaient une haine particulière contre les Festivals de Salzbourg : des avions lançaient des tracts ; on plaçait des bombes dans les cabines téléphoniques. Le 25 juillet 1934, nous reçûmes la terrible nouvelle de l'assassinat de Dollfuss. Nous résidions alors à environ trois quarts d'heure de Salzbourg en voiture ; mais ce soir-là le trajet fut deux fois plus long, car nous étions à chaque instant arrêtés par des individus qui nous demandaient nos papiers, tandis que les jeunes recrues de la *Heimwehr*, la milice autrichienne, nous couchaient en joue. Schuschnigg prit le pouvoir et nous apprîmes que le coup de force avait avorté. Hitler s'était rendu compte qu'il ne pouvait conquérir l'Autriche par surprise ; il lui fallait une préparation minutieuse. Trois années de répit nous étaient accordées pour travailler et, dans la méconnaissance du danger, pour espérer.

Pendant ces trois années, Bruno Walter poursuit son activité internationale. De Vienne où il s'est installé il rayonne vers les grandes villes d'Europe et d'Amérique. A Florence, il participe au Mai musical florentin, *réplique italienne de Salzbourg, mais où Mozart apparaissait un peu comme un étranger dans un cadre héroïque. A Vienne même, il se lie avec le chancelier Schuschnigg dont il admire l'honnêteté absolue, la pensée rapide et claire, le courage et la décision. En janvier* 1936, *le Gouvernement autrichien le place à la tête de l'Opéra de Vienne comme directeur artistique. En septembre de la même année, l'ambassadeur de France, Gabriel Puaux, lui remet les insignes de la Légion d'honneur.*

Mais la pression des nazis se précise. Des exclusives sont prononcées par eux contre certains artistes qui participent aux Festivals de Salzbourg. A Vienne, des bombes puantes sont lancées pendant les représentations d'opéras que dirige Bruno Walter. Il reçoit des menaces de mort et la police le fait escorter par des détectives.

L'ANSCHLUSS

Puis ce fut la glissade. Le 12 février 1938, Schuschnigg était convoqué par Hitler à Berchtesgaden, où il rejeta avec force presque toutes les exigences humiliantes du Führer. A son retour, le directeur du théâtre de Josephstadt, Ernst Lothar, me fit appeler de sa part. J'allais partir pour Amsterdam et il me demandait de signer un nouveau contrat de trois ans comme directeur de l'Opéra. Le Gouvernement désirait voir un musicien représentatif proclamer sa foi en l'Autriche et calmer ainsi les inquiétudes de la population. « Et le Gouvernement, demandai-je, est-il sûr de sa position et de l'avenir de l'Autriche ? » « J'ai confiance dans la parole de Schuschnigg », me répondit Lothar.

Une heure après, il me rappela. « Le chancelier me fait dire que vous pouvez signer sans crainte. Et Perntner, le ministre de l'Instruction publique, vous serait reconnaissant d'obtenir de Toscanini, par câble,

sa participation au Festival de 1938. L'opinion publique en tirerait des conclusions favorables. » J'envoyai le câble à Toscanini, mais à ma grande terreur il répondit qu'il ne pouvait accepter.

On s'attendait donc en Amérique à la victoire imminente du nazisme, alors que nous continuions d'espérer. Le même jour, je dirigeais *Obéron* à l'Opéra. A l'entracte, je vis entrer dans mon bureau Bronislaw Hubermann, le violoniste, encore souffrant des suites d'un accident d'avion. « Je viens vous remercier du plaisir que vous venez de me donner et vous faire mes adieux. » Et comme je le regardais sans comprendre : « Mais ne voyez-vous pas que l'Autriche est perdue? Vous aussi, il vous faudra partir et le plus vite possible. » Je répliquai que je considérerais comme une mauvaise action de ma part de quitter l'Autriche dans ces circonstances fatales : le Gouvernement m'avait fait savoir qu'il était maître de la situation, qu'il assurerait l'indépendance du pays et je lui faisais confiance. Quelques jours plus tard, chez Egon Wellesz, le compositeur autrichien, nous entendions à la radio la voix vulgaire et grinçante de Hitler dévider pendant des heures une liste des résultats gigantesques obtenus par l'industrie sous l'impulsion du nazisme. A cette avalanche de tonnes et de matériaux se mêlait le rappel sentimental du « pays qui m'a donné le jour ».

Puis j'allai à Prague diriger un concert de la Philharmonie tchèque et, cette fois, la radio m'apporta la réplique de Schuschnigg, pleine de colère et d'enthousiasme, de force et de défi ; lui qui d'ordinaire était si modéré, il paraissait déchaîné par les menaces et les humiliations subies à Berchtesgaden. Ces paroles avaient enflammé le peuple d'Autriche comme jamais aucun discours de chancelier ne l'avait encore fait. Et si l'on en avait pu faire le plébiscite qu'il annonça dans un discours suivant, le nazisme aurait été balayé en Autriche.

Le ressentiment causé par les événements de février 1934, l'incompréhension dont Schuschnigg faisait preuve à l'égard du monde ouvrier n'empêchaient plus celui-ci de se ranger à ses côtés. Un des derniers jours de février 1938, je dirigeais à l'Opéra *Dalibor*, de Smetana. Quand Schuschnigg apparut dans sa loge, le public tout entier se leva et le salua d'une tempête d'acclamations. Après la représentation, il y eut au foyer une réception à laquelle participèrent des représentants du Gouvernement tchèque et les discours reflétèrent la joyeuse confiance que le pays avait puisée dans les discours du chancelier. C'est dans cet esprit d'optimisme que, quelques jours après, je pris le train pour Amsterdam. Nous quittâmes notre fille avec l'espérance de la retrouver dans une quinzaine. Nous ne nous doutions pas de ce qui l'attendait ; nous ne savions pas ce qui menaçait l'Autriche.

Quand nous arrivâmes à Amsterdam en mars de cette fatidique année 1938, nous sentîmes passer ce vent glacé de pessimisme général dont le télégramme de Toscanini s'était fait l'avant-coureur. Etait-il possible que les plus directement menacés, les adversaires du national-socialisme

en Autriche, n'eussent aucune idée de la situation? Nos yeux s'étaient largement ouverts et quand, le 9 mars, Schuschnigg annonça à Innsbruck le plébiscite fixé au 13, nous sûmes qu'allait se décider le sort de l'Autriche. Notre fille nous tenait au courant des démonstrations qui se déroulaient dans les rues et nous la suppliions de quitter la ville. Mais nous ne nous représentions pas encore l'imminence de la catastrophe.

Le 11 mars, en rentrant d'une répétition, j'appris par ma femme que Hitler venait d'envoyer un ultimatum : il n'y aurait pas de plébiscite et la fin était proche. Accrochés à notre poste de radio, nous vécûmes de loin l'agonie de l'Autriche, l'ultime et déchirant combat de Schuschnigg, son départ et les proclamations triomphales des nazis, tout cela avec des bouffées de musique comme s'il se fût agi non d'une tragédie historique, mais d'un mauvais mélodrame. Schuschnigg avait lancé son adieu : « Dieu protège l'Autriche », et le pays que nous avions aimé avait sombré aux accents solennels de l'hymne de Haydn joué par un quatuor à cordes.

Tandis que se succédaient les allocutions du président Miklas et de Seyss-Inquart, tandis que l'on annonçait l'avance des troupes allemandes et la prise des villes autrichiennes, les pauses étaient remplies par des valses viennoises. Soudain le micro se remplit d'une rude voix prussienne qui annonçait les progrès de l'occupation ; et des marches militaires, symbole musical, remplacèrent les valses. On entendait les speakers interroger les gens dans la rue sur leurs sentiments envers la « nouvelle Autriche » et les gens répondaient bassement qu'ils s'en réjouissaient. Sur cet éloge apeuré du nazisme, nous tournâmes le bouton. Hitler avait gagné. Nulle part le moindre signe de résistance.

Le lendemain nous apprîmes la fermeture des frontières autrichiennes, le désespoir des fuyards et des refoulés, les violences dans les rues.

***

Dès que j'eus appris l'invasion de l'Autriche, pour devancer les mesures nazies, je dénonçai par télégramme à Kerber le contrat qui me liait à l'Opéra et demandai à être relevé de mes charges salzbourgeoises.

Si la tempête politique n'avait pas provoqué de dégâts sérieux dans mon existence personnelle ou professionnelle, un épineux problème se posait : celui du passeport. Depuis qu'il n'y avait plus d'Autriche, mon passeport autrichien était sans valeur et il n'était pas question de lui en redonner une avec un tampon allemand qui, du même coup, nous aurait faits citoyens d'Allemagne. J'avais depuis quelques années le droit de fixer mon domicile en Suisse, mais les délais étaient insuffisants pour me conférer la nationalité helvétique. Les autorités acceptaient par bienveillance de considérer mon passeport autrichien comme pièce d'identité pour un séjour limité, mais non pour de longs voyages. Néanmoins, les difficutés que rencontrent les apatrides me furent épargnées. Partout je fus l'objet des plus grandes prévenances et, au bout de quel-

ques mois, la générosité française allait me tirer de ce mauvais pas.

Mais jusque-là je n'étais pas sans me faire de grands soucis, au point que je songeai un moment à me procurer un passeport Nansen, la pièce d'identité des apatrides, tout en sachant que celui qui la possédait était condamné à d'interminables attentes pour obtenir un visa de voyage. J'avais plus de confiance dans la solution qui eût fait de moi un citoyen monégasque, car dans ce cas je me flattais d'apporter à la Principauté une contrepartie. Depuis la chute de l'Autriche, on sentait se manifester partout le désir de recueillir l'héritage de Salzbourg et il était naturel que l'on s'adressât à moi.

La plupart du temps ma réponse était négative ; mais, dans le cas de Monaco, je voyais comme atouts la beauté du site, la vogue de la Côte d'Azur, la possibilité de créer une coopération avec les Opéras de Paris et de Milan. Le Casino possédait une salle ravissante qui eût parfaitement convenu à Mozart et aux opéras-bouffes français et italiens ; et la construction d'un grand opéra, sur le rocher de Monaco ou dans les jardins du Casino, aurait donné à la vie artistique internationale un nouveau centre. L'idée suscitait beaucoup d'intérêt et l'administration du Casino fit même, sur mon conseil, venir Karl Ebert, mon directeur de scène à l'Opéra de Vienne, pour une discussion approfondie du projet que l'aggravation de la situation politique devait nous forcer finalement d'abandonner.

Mais au début l'affaire se présentait sous un aspect favorable et j'avais déjà déposé un projet de budget en même temps qu'une demande de naturalisation. En vue d'aiguillonner la paresse des bureaux, je confiai mes intérêts à un avocat ; mais celui-ci, sous la poussière distinguée de son étude sise dans une grande bâtisse balzacienne de quatre étages aux volets verts toujours clos, n'avait pas le feu nécessaire pour une prompte réalisation de ma requête. Mon travail recommençait en octobre ; si d'ici-là la question du passeport n'était pas résolue, j'était condamné à ne pouvoir rien faire.

Néanmoins, nous pouvions encore aller à Florence où je devais participer à la réalisation du Mai florentin, car le consulat italien de Paris nous avait autorisés à franchir la frontière sans passeport et cet hommage rendu par la bureaucratie à la musique m'avait fait grand plaisir. Je revins du Mai florentin aussi satisfait que d'habitude et plus attaché encore à l'entreprise par le dévouement qu'elle m'avait témoigné. De Florence, nous allâmes à Milan où nous attendait notre plus jeune fille avec son mari, qui nous conduisit en voiture à Lugano. Là, nos filles avaient loué sur la hauteur une villa d'où la vue sur les montagnes du Tessin était splendide ; et quelle surprise d'apercevoir le trophée que notre aînée avait réussi à soustraire aux nazis : le buste en bronze de Mahler par Rodin, que l'Académie de chant à Vienne m'avait offert jadis après une exécution de la *Huitième*. Enfin, au milieu de l'anxiété européenne, nous retrouvions quelque quiétude.

CITOYEN FRANÇAIS

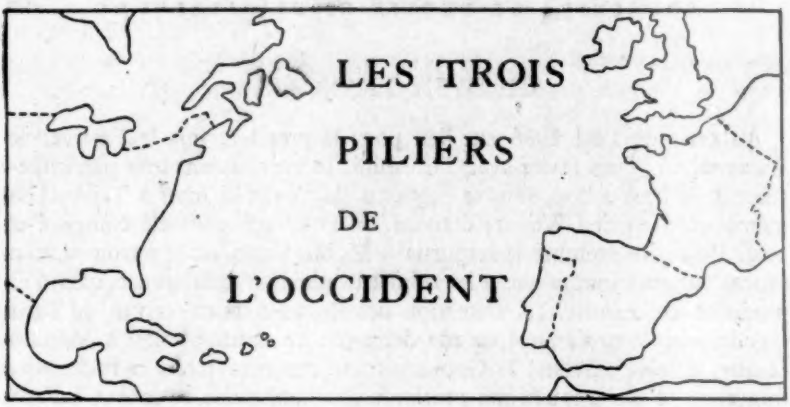
Au cour de l'été 1938 eut lieu pour la première fois le Festival de Lucerne, où j'étais invité avec Toscanini. Je me souviens tout particulièrement de l'exécution, sous sa baguette, de *Siegfried Idyll* à Triebschen même, où Siegfried Wagner était né, où l'ouvrage avait été composé et créé. Puis en septembre je retournai à Monte-Carlo, où je retrouvai mon avocat toujours somnolent et les ministres pleins d'indifférence, quand se produisit un miracle. La Direction des Beaux-Arts m'écrivait de Paris qu'elle avait connaissance de ma demande de naturalisation à Monaco et que, si je le désirais, le Gouvernement me conférerait la nationalité française. Je télégraphiai ma profonde reconnaissance et courus à Paris où je trouvai l'accueil le plus chaleureux. Quinze jours plus tard j'étais citoyen français. La rencontre qui me fit le plus d'impression fut celle de Paul Reynaud, alors ministre de la Justice, que j'étais allé remercier. Dans l'antichambre, mon regard ému tomba sur un document précieusement conservé sous verre : c'était la Déclaration des Droits de l'Homme de septembre 1791, ce fleuron impérissable de l'histoire de France. Sa présence solennelle au Ministère de la Justice me donnait courage et réconfort au moment où l'univers était menacé d'une tyrannie qui n'avait pas épargné mon destin jusqu'alors si paisible. Paul Reynaud vint à moi les mains tendues, en m'exprimant la joie qu'il avait de saluer en moi un citoyen français.

***

Le 1er septembre 1939, les armées allemandes envahissaient la Pologne. Je m'occupai aussitôt de rompre mes contrats, trouvant partout compréhension et prévenances et, le 31 octobre, je m'embarquai à Gênes pour New-York, avec ma femme et ma fille aînée. J'avais un engagement à la N.B.C. (direction de l'orchestre de radio des États-Unis), qui ne commençait qu'en janvier et nous décidâmes d'attendre cette date en Californie. Les premières années d'Amérique furent remplies par l'anxiété que nous inspirait le sort de nos amis demeurés en Europe et de ceux qui étaient obligés de se créer aux États-Unis une existence nouvelle. Chaque jour nous demandions au journal et à la radio des nouvelles de la guerre. Elle allait mal, mais malgré Dunkerque, malgré l'effondrement de la France en 1940, malgré l'invasion de la Russie jusqu'à Stalingrad, je n'ai jamais eu un seul moment de découragement. Je suis resté inébranlablement convaincu que le Mal ne pouvait être victorieux. En février 1940, je fondai pour les blessés français une ambulance qui fut accueillie avec reconnaissance par le corps ambulancier anglo-français. Ce fut pour moi le moyen de faire connaître ma pensée profonde et d'exprimer ma gratitude envers la France.

BRUNO WALTER

ADAPTÉ PAR ANDRÉ CŒUROY



LES TROIS PILIERS DE L'OCCIDENT

par Michel Debré

Un soir, cet hiver, dans un salon illuminé où venaient converser les invités qui ne dansaient pas et ceux qu'écartait d'un admirable buffet une foule élégante, parfumée mais exclusive, j'aperçus la haute silhouette, le costume sanglé, le regard bleu clair d'un personnage officiel de la République soviétique. Il passait, accompagné et suivi de deux compatriotes moins grands que lui, d'une pièce à l'autre, jetant les yeux autour de lui, sans dire un mot, sans marquer un sentiment. Il me souvint alors d'une description vieille de quelque quatre-vingts ans, description vivante, humiliante : le comte de Bismarck, diplomate prussien, domine de sa stature les réceptions parisiennes et juge, au milieu des toilettes décolletées, des uniformes dorés et galonnés, des valses et des lanciers, la résistance que le régime napoléonien, si brillant, si riche, si envié, peut opposer aux ambitions germaniques de son maître lointain.

La fête républicaine cache-t-elle autant de faiblesses que la fête impériale?

Les Alliés ont fait confiance à la Russie.

Après la capitulation de l'Allemagne, et pendant deux ans environ, les puissances occidentales ont bâti leur politique sur l'espérance d'un accord durable avec le Gouvernement soviétique. Elles lui ont abandonné l'occupation des pays vaincus d'Europe centrale; elles ont établi en Allemagne et à Berlin un régime provisoire dont les bases étaient assez invraisemblables. Elles ont accepté et parfois encouragé la participation des communistes dans des gouvernements en dehors de la zone d'occupation soviétique. En même temps, elles ont procédé à une démilitarisation complète, à l'arrêt des fabrications d'armements en série, et ont

placé leur confiance dans le pacte de San Francisco et l'Organisation des Nations Unies.

Un bilan est possible aujourd'hui, alors que cette politique est officiellement abandonnée. Ce bilan est de l'ordre de la banqueroute.

Mais la Russie ne songeait qu'à étendre ses conquêtes.

L'occupation militaire des Russes est devenue conquête et colonisation de l'Europe. Le régime provisoire de l'Allemagne a été transformé en une machine de guerre : Dantzig était un pétard pour enfant à côté de l'arsenal d'explosifs que représente la division de l'Allemagne et celle de Berlin. Le communisme dans tous les pays a dû prendre comme seul objectif de son action la soviétisation, c'est-à-dire la russification. En même temps, l'Union soviétique a amplifié son effort d'armement, afin de devenir ce qu'elle a réussi à devenir : la plus forte puissance militaire du monde, réserve faite des armes scientifiques. Elle a sans tarder enlevé à l'Organisation des Nations Unies, c'est-à-dire à une collaboration internationale, toute efficacité. Enfin elle est passée à l'offensive : ses théâtres d'opérations ont été aussi divers que les procédés employés. En Europe, Berlin et la Grèce ont été les principaux.

L'historien se demandera s'il était possible d'agir autrement que ne l'ont fait les puissances occidentales. Il est probable que la réponse sera affirmative. Des nations qui viennent de prendre une si grande part à une guerre mondiale, et par leur victoire ont exercé une telle influence sur les destins de l'humanité, ne peuvent brusquement renoncer à toute action sur les événements. Or c'est à quoi nous avons assisté. L'Organisation des Nations Unies, comme jadis la Société des Nations, est devenue pour les démocraties une excuse au conservatisme politique et à la faiblesse militaire — positions sur lesquelles elles se sont repliées au lendemain de leur succès. Une fois de plus les démocraties qui, après maintes erreurs et maintes hésitations, s'étaient décidées à montrer leur puissance et leur pouvoir pour gagner la guerre, ont renoncé à leur puissance et détruit leur pouvoir. Cette défaillance ne pouvait échapper à leur adversaire d'avant guerre, à leur allié provisoire représenté par un pays en pleine ascension, par un régime sûr de lui-même, par des dirigeants ardents, ambitieux, ayant couvé longtemps leur mépris et leur haine de l'Occident, et désireux, la tête froide, de pousser au maximum leurs avantages. L'historien sera sévère pour une telle faute.

L'Occident ennemi.

Laissons l'histoire. Nous sommes dans l'actualité et notre première tâche, puisque nous prenons conscience du danger, est d'abord d'analyser autant qu'il est possible les ambitions que cache, chez les dirigeants soviétiques, cette politique suivie depuis cinq ans.

Suffit-il de dire que les maîtres de la Russie moderne reprennent les visées traditionnelles des tsars? Quand les Soviets prétendent que la Baltique doit être une mer fermée, quand ils remettent en cause les conventions qui fixent le statut des Détroits, quand ils tentent à travers l'Iran de pénétrer vers les Indes, ils suivent des routes connues et cherchent à renverser les obstacles que les puissances occidentales ont réussi, jusqu'à présent, à opposer à leurs prédécesseurs. Mais le rappel des ambitions de la Sainte Russie ne suffit pas à expliquer la politique soviétique. Une idée nouvelle commande l'action de Moscou — une idée qu'ignorait la cour de Saint-Pétersbourg. La Russie moderne veut abaisser l'Occident et profiter du déclin des puissances traditionnelles de l'Europe pour les écraser définitivement.

Les dirigeants soviétiques estiment depuis toujours que leur succès exige l'effacement du régime qu'ils continuent d'appeler « capitaliste » et qui, en vérité, à leurs yeux, a le double tort d'être un régime fondé sur la liberté politique et de ne pas être d'obédience russe. Sans doute en Russie le nationalisme est-il un sentiment suffisant pour asseoir l'autorité du pouvoir soviétique, mais en dehors des frontières historiques, il ne suffit pas et l'Occident, s'il demeure libre et prospère, constitue une attraction insupportable. L'impérialisme soviétique exige la misère, l'anarchie chez l'adversaire et, plus encore, sa disparition.

Mais quel est cet Occident ennemi? Ce sont les États-Unis d'Amérique! est-on tenté de répondre. La puissante république du Nouveau Monde n'est-elle pas le premier rival? Sa richesse est un défi et aussi sa force, au point que son avance scientifique paraît aujourd'hui le seul obstacle à la volonté de Moscou.

Il ne faut pas, cependant, se laisser prendre à l'antithèse Russie-États-Unis. Le véritable objectif des Soviets est l'Europe occidentale.

Cette partie de l'Europe est à la portée des ambitions soviétiques car les armées russes, depuis leurs conquêtes et l'occupation de l'Allemagne, ont fait vers l'Ouest un bond sensationnel. C'est vers cette partie de l'Europe toujours libre que sont tournés les regards et les aspirations des satellites que la Russie a enchaînés. C'est l'existence de cette Europe qui permet aux États-Unis d'approcher du domaine soviétique. C'est cette Europe qui barre la route de la Méditerranée et de l'Afrique. C'est enfin cette Europe qui est la partie la plus faible de l'Occident et qui traverse aujourd'hui une longue période de graves difficultés. Les dirigeants soviétiques ne pensent pas sérieusement à l'empire du monde. Moscou n'aspire pas à commander Washington dans les années à venir et il est possible que Staline soit sincère, autant que peut l'être le représentant d'un pouvoir souverain, quand il parle, comme il le fait parfois, de la coexistence possible du système russe et du système américain. Mais le système russe doit avoir son espace vital et sa conquête n'enlèvera pas à l'Amérique son droit de vivre comme elle l'entend. S'il en est autrement, il sera toujours temps d'aviser...

On dira qu'il ne s'agit là que d'une hypothèse. Mais l'observation de la politique russe ne permet pas de donner à d'autres hypothèses la moitié des chances de celle-ci. Affirmer, comme certains le font, que la Russie a de nombreuses justifications et qu'en particulier elle a souffert depuis la révolution communiste d'un complexe d'invasion ou d'asphyxie, ne diminue pas sa valeur ; bien au contraire ! La Russie, persuadée que la coexistence de sa puissance et de la puissance d'une Europe dont elle n'est pas sûre, demeure un péril, désire assurer son avenir alors que l'épuisement de ses anciennes alliées lui permet de le faire.

C'est donc cette réalité qu'il convient de voir et que les événements d'Extrême-Orient ne doivent pas faire oublier. Les ambitions soviétiques vers la Chine, les Indes et le Japon sont à l'ordre du jour et certains Européens, sans se l'avouer, paraissent soulagés par ces batailles lointaines. Ils commettent une grave erreur, car l'Extrême-Orient n'est qu'une étape, et n'est peut-être même qu'un moyen. La Russie profite de la victoire décisive des communistes chinois et des difficultés rencontrées par les puissances européennes dans leurs possessions pour porter des coups qui peuvent lui être profitables, mais qui ne seront point décisifs. L'attaque en Extrême-Orient affaiblit l'Europe sans la réveiller, attire les armements américains et oriente l'opinion publique des États-Unis vers un front qui n'est pas le front principal. Enfin cette attaque peut créer en Occident les misères de l'économie de guerre sans l'excitation passionnelle que donne la guerre et qui permet de les surmonter. Un jour, par suite d'une faiblesse américaine, de troubles dans certaines nations européennes, l'effort de la Russie en Europe sera facilité. L'esprit peut imaginer que la stratégie de Moscou est encore plus précise et qu'elle envisage des offensives militaires aux ailes, en Extrême-Orient, au Moyen-Orient. Mais en Europe où toute action frontale déclenche la guerre, on procède par offensive politique : diviser, amollir les nations fatiguées d'Europe et les gouvernements affaiblis d'Occident, puis violenter l'Allemagne occidentale — dès lors la page serait tournée pour l'Europe entière.

Est-il possible de résister ?

Est-il possible de résister ? Cette question résume notre problème.

Certains, il est vrai, disent d'abord : « Faut-il résister ? » Ils souhaitent un accord avec la puissance soviétique, et pensent qu'il n'est pas une chimère. Ils estiment, en effet, que le conflit dont nous constatons les prodromes met aux prises deux impérialismes, le russe et l'américain. L'un et l'autre ont leurs qualités et leurs défauts, mais ce qui est important c'est de voir que le russe est le plus proche, le plus menaçant, si nous sommes son adversaire ; le plus conciliant, si nous savons nous entendre.

Quel étonnant mépris de la réalité ! L'entente avec le Russe n'est possible qu'à condition de se fondre à l'intérieur d'un certain monde économique et politique (je ne parle même pas des changements sociaux qu'elle

postule). Les Soviets estiment qu'ils doivent dominer l'Europe. L'existence de puissances européennes libres, prospères, est contraire à leur sécurité, à leur système. Ils n'admettent que des gouvernements à leur solde. Tout accord repose donc sur cette idée impossible que les nations européennes pourraient s'entendre avec les Russes, sans subir leurs exigences. Malheureusement on ne voit pas ce que l'Europe libre pourrait offrir de plus que ce qu'elle a déjà donné : son désarmement total, ou à peu près, le renoncement à toute conquête, une capacité d'accord qui va jusqu'aux bords de l'abandon. Les Russes ne s'en sont pas contentés.

Il faut regarder la réalité avec sérieux. Comment un accord durable, exclusif de toute arrière-pensée, serait-il possible entre des nations libérales et affaiblies et un empire tyrannique et renforcé! Nous sommes en présence d'un mouvement conquérant qui, par la force militaire et le nationalisme des masses, entend établir son autorité totale. On ne comprend ni le système économique des Soviets, ni les mesures sociales, ni la politique militaire, ni les méthodes d'éducation des jeunes, des ouvriers et des soldats, si l'on ne voit pas que les désirs soviétiques sont des désirs d'expansion, étayés sur la théorie que toute nation qui n'est point leur alliée, un jour ou l'autre, conspire à leur perte.

Ceci permet d'apprécier une autre thèse que l'on appelle neutraliste, et dont les défenseurs, sans tout à fait s'opposer à la résistance, estiment que les nations du vieux monde n'ont pas à prendre parti.

La politique neutraliste.

Cette thèse a quelque chose d'angélique. Dans l'esprit de ses défenseurs, il ne s'agit pas de plier devant les exigences de la Russie : il faut se préparer à résister, c'est-à-dire pouvoir compter sur l'appui américain en matière de finances, d'échanges, de protection maritime. Mais l'Europe serait neutre et ne bougerait que si elle était attaquée, c'est dire qu'en retour les Américains ne devraient jamais compter sur nous! Quelle curieuse conception des rapports entre les peuples! Et surtout quel curieux jugement des faits! Parmi les causes de conflit entre ce qu'il est convenu d'appeler les deux blocs, l'Europe est une des premières, peut-être la première. Redisons-le : c'est en Europe que les Russes entendent d'abord commander. Une fois l'Europe conquise (comme Hitler pensait faire avec la Grande-Bretagne après la victoire sur le continent) peut-être envisagent-ils un accord avec les États-Unis qu'ils ne peuvent ni conquérir, ni bouleverser. Dans ces conditions, affirmer notre neutralité, demander une aide, en précisant qu'elle ne sera jamais payée de retour, c'est, à l'avance, tuer la résistance, c'est accepter, c'est appeler la capitulation aussi bien, et peut-être mieux encore, qu'en tentant de s'accorder.

En vérité honnêtes communistes et honnêtes neutralistes pensent, au fond d'eux-mêmes, que la vieille Europe, sinon l'Occident tout entier ont

commis de telles fautes que le droit d'imposer sa manière de penser et d'agir lui est désormais interdit.

Que les puissances occidentales aient lourdement péché, nul ne peut en disconvenir! L'historien, derrière le brillant du XIXe siècle, peindra les misères et les injustices que les dirigeants des pays de liberté ont créées ou aggravées. Les chefs de la démocratie sont les premiers responsables de la désaffection des peuples pour la démocratie. L'esprit de la civilisation occidentale a été méprisé par ceux qui étaient, ou auraient dû être, ses premiers défenseurs. Les guerres ont fait le reste. Aujourd'hui la misère est installée au cœur du vieux monde : la liberté a laissé le taudis, l'alcoolisme, la haine des classes, pourrir le cœur de la société — et cette pourriture, finalement, attaque la liberté et risque de la faire mourir.

Cette argumentation, cependant, n'excuse point la capitulation. A condition de vouloir la corriger, la civilisation occidentale, malgré ses fautes passées, est d'une valeur supérieure au système soviétique avec ses qualités présentes. En son essence, l'Occident est moral et humain, alors qu'en son essence le système soviétique est immoral et inhumain. Comment en serait-il autrement? Ce système est inspiré par une doctrine qui méprise la personne et qui nie la conscience, c'est-à-dire qui ne s'oppose pas seulement à notre civilisation, mais, nous avons le droit de le dire, à la Civilisation.

Europe et Atlantique.

Nous n'avons pas le choix : il nous faut résister. Mais comment le faire?

La réponse, semble-t-il, est toute prête. L'Europe est menacée : faisons l'Europe.

La politique n'est pas thèse à exposer, dossier d'un coupable à défendre. Elle est d'abord observation des faits et jugement impartial. Examinons donc la thèse de l'Europe Unie telle qu'elle est communément développée.

On fait l'addition des habitants qui vivent dans les nations encore libres d'Europe. On supprime d'un trait de plume les droits de douanes, contingents et différences de changes, qui séparent nos vieilles nations. On trace sur la mappemonde un grand cercle qui enferme les possessions lointaines où flotte un drapeau européen. On s'extasie alors sur la force démographique, économique et politique de l'unité ainsi constituée. Le poète ou l'orateur termine par l'éloge de la culture européenne. Le tour de la question est fait. L'Europe sauvera les Européens. Vive donc l'Europe!

Ce travail laisse dans l'ombre bien des obstacles. La situation sociale de la plupart des nations européennes est difficile, parfois si difficile qu'on est en droit de parler de décadence. Leur situation économique est liée au système traditionnel des douanes et des monnaies : toute modification risque de provoquer plus que des troubles, une véritable rupture.

A quoi bon, enfin, compter *toutes* ces possessions lointaines alors que chaque année on assiste au relâchement du lien qui les unissait ou les unit encore à leur vieille métropole?

Il est à ces critiques une pertinente réponse : l'union est un remède. Devant les difficultés où titubent les nations isolées, le pouvoir d'une étroite alliance, presque d'une confédération, peut triompher.

Il est vrai. Mais ce pouvoir existe-t-il? Est-ce demain qu'un gouvernement pourra reposer également sur l'accord des Français, des Anglais, des Allemands? On nous montre le Conseil de l'Europe, mais le spectacle est éloquent, et ce n'est pas aujourd'hui que le vieux monde fera mentir la science politique qui affirme que ce n'est pas un Parlement des États qui peut constituer et régir une fédération. Au surplus, regardez cette Europe, avec quelque attention. Elle ne peut vivre qu'avec une aide extérieure très forte. Elle a besoin de crédits, elle a besoin de la liberté des mers, elle a besoin de marchés lointains, elle a surtout besoin d'une manière urgente d'un appui militaire, scientifique, industriel, technique. D'où peut venir cette aide, sinon d'Amérique? Cette vue est d'autant plus exacte qu'il faut savoir que réduire l'Europe au promontoire continental qui porte ce nom c'est, en vérité, tuer l'Europe. La communauté politique de l'Europe déjà tant diminuée à l'Est, n'a de valeur que par ses prolongements et d'abord par l'Afrique. Or le maintien de l'unité entre les puissances continentales et les territoires extérieurs n'est possible qu'avec l'aide américaine, sinon le nationalisme, aidé par le communisme, aboutira à leur éviction. Quelle est cette communauté qui, à l'âge des empires, n'a pas la force suffisante, je ne dis pas pour attaquer, mais simplement pour subsister et se défendre?

Quand on prend de la situation présente cette vue, qui paraît la seule véridique, l'esprit est conduit à chercher une meilleure voie. Il suffit d'ouvrir les yeux pour être conduit.

Quels sont, parmi les multiples pactes signés depuis cinq ans ceux qui représentent une orientation nouvelle et connaissent une application réelle? Le pacte d'aide à l'Europe (ou plan Marshall) et le pacte atlantique. Où vont les ministres européens quand ils se trouvent en présence de vraies difficultés? A Washington. Nos regards sont attirés par les discussions européennes et par l'Assemblée de Strasbourg. Mais quand on veut bien ne pas se fier à l'apparence, on doit constater que les conversations sérieuses du monde occidental c'est ailleurs qu'on les entend et que les problèmes graves c'est ailleurs qu'on les traite. Ne serait-ce pas que le problème de l'Europe déborde l'Europe? Ne serait-ce pas que le véritable problème est celui de l'alliance des pays d'une certaine civilisation, d'un certain idéal politique?

A cette question, voici des années déjà, des esprits imaginatifs ont répondu. Quelques mois avant la deuxième guerre mondiale, un journaliste américain, Clarence K. Streit, publiait un livre, dont le titre français est *Union ou Chaos* où il rêvait d'une entente entre les démocra-

ties du monde. Depuis, une thèse analogue, mais politiquement plus précise, a été reprise : Jacquier-Bruère, dans leur livre paru en 1945 *Demain la Paix*, Walter Lipmann, dans *la Communauté Atlantique*, récemment, le général Billotte, dans *le Temps du Choix* [1]. Ces ouvrages, dont la plupart n'ont pas retenu l'attention de l'opinion, et guère davantage de la critique, sont animés d'une même idée, celle d'une alliance étroite entre les nations libres du Vieux Continent et du Nouveau Monde. Quand ils décrivent ce que devrait être cette alliance, leurs auteurs ne pensent pas seulement à des engagements militaires, mais à l'institution d'un lien politique permanent, consacré par une autorité commune, qui aurait comme charge la responsabilité de l'avenir occidental.

L'esprit est d'abord effrayé de cette conception. Mais qu'on y réfléchisse!

Les nations européennes ne peuvent résoudre leurs problèmes qu'avec une aide extérieure, qui ne peut être éphémère. Leur union permet d'avancer sur la voie des solutions ; elle est la première étape, mais qu'il s'agisse de l'avenir allemand, du relèvement social, de l'équilibre économique ou du maintien des relations avec les possessions africaines, l'Europe seule n'a pas et n'aura jamais, à moins d'un effondrement de l'Est, les armes suffisantes pour agir seule. Les nations européennes ne peuvent vivre si, par l'Atlantique, un lien solide et durable n'est pas établi avec le Nouveau Monde.

Il n'en est pas moins vrai que l'Europe Unie demeure une nécessité. Elle préserve nos pauvres et petites nations d'un assujettissement ou d'un dégoût américain. Entre les immenses États-Unis, leader d'un continent qui monte vers la plus grande puissance et le plus grand progrès, et nos gouvernements, écrasés par une trop riche histoire, un illustre, mais embarrassant héritage, la balance est inégale. Le nationalisme de peuples fiers est toujours prêt à se rebeller contre une autorité trop exigeante, l'isolationisme du Nouveau Monde, prêt à se réveiller devant l'oisiveté d'Etats qui attendent les soldats, les machines, les dollars. *L'alliance atlantique est nécessaire aux nations européennes ; l'unité de l'Europe est nécessaire à l'affermissement de la Communauté atlantique.*

Les trois piliers de la force occidentale.

Enfin la contradiction dans laquelle nous place la politique anglaise peut être résolue : la Grande-Bretagne souhaite que les nations de l'Europe occidentale ne se déchirent pas entre elles, mais elle refusera toujours de s'associer totalement au continent. Sans doute la Grande-Bretagne a comme le continent ses difficultés sociales, ses déséquilibres

1. La *Revue de Paris* (avril 1950) a publié, sous la signature du général Billotte, un remarquable article intitulé *Défense de l'Europe*, auquel nous nous devons d'inviter le lecteur à se reporter.

économiques, ses faiblesses outre-mer, mais elle apporte à ces problèmes des solutions qui lui sont particulières et qu'elle estime les meilleures. Au surplus, elle a seule, ou à peu près, résolu d'une manière durable le premier problème : celui des institutions démocratiques. Elle en est fière. Elle n'entend donc pas partager son sort avec celui des nations dont la maturité politique ne lui paraît pas digne de foi. Elle ne refuse pas de s'accorder : elle souhaite le maintien de l'alliance militaire ; mais elle n'entend pas faire plus. Comme les nations européennes ne peuvent subsister sans associer leur destin, il faut se résoudre à une organisation continentale dont la Grande-Bretagne ne fera point partie, mais avec laquelle elle sera certaine d'entretenir les meilleurs rapports. La solution de cette difficulté vient naturellement à l'esprit quand on veut bien concevoir que toute politique doit tendre à maintenir l'alliance de l'Ancien et du Nouveau monde. *En vérité la force occidentale reposera sur trois piliers, fondements de la Communauté atlantique : les États-Unis, la Communauté britannique, l'Europe Unie.*

Disons bien Communauté atlantique! Il ne peut s'agir seulement d'un pacte militaire. Les problèmes du monde occidental dépassent ceux d'un conflit et de sa préparation. On doit même penser que l'alliance réduite à cette hypothèse porte en elle le germe de son échec. C'est par la politique suivie pendant la paix que les gouvernements prouvent leur solidarité, la font sentir à leurs peuples, affrontent les drames éventuels et les évitent. Parler d'une Communauté atlantique, c'est aller au-delà de cette première question : comment écarter la menace de violence et d'hégémonie? c'est faire face à la question de notre siècle : comment assurer de nouveau dans la plus grande partie du monde le triomphe de la liberté et de la sécurité humaines? N'en doutons pas : le seul objectif valable d'une politique extérieure, c'est la constitution d'un collège très restreint d'hommes qui, au nom des trois forces que représentent les États-Unis, la Communauté britannique, l'Europe Unie, soit en mesure de prendre pour la sauvegarde des peuples, comme de la conscience humaine, les décisions qu'il faut méditer et imposer, à moins d'accepter à l'avance la tragédie inimaginable et l'horrible incertitude d'un troisième conflit mondial.

L'esprit du lecteur se rebelle-t-il à cette conception? Qu'il accepte d'aller au bout de sa réflexion et de se demander si le problème, le vrai problème, n'est pas de savoir quelle sera, demain, dans le monde, la force la plus puissante : celle qui représente la civilisation occidentale, son idéal, ses règles politiques, ou la civilisation qui, avec son idéal et ses règles politiques, est avant tout « l'anti-Occident ». Ne nous laissons pas égarer par des chimères. Tel est bien le problème. Que l'ensemble des nations qui s'attachent à la civilisation occidentale soient fortes, les autres parties du monde accepteront des accords. Qu'au contraire elles soient faibles et nous assisterons au déferlement des peuples ennemis!

Pensons-y! Ce n'est point pour de minces objectifs que depuis vingt ans

le Gouvernement soviétique impose à des millions d'hommes un effort surhumain et inhumain. Ce n'est point pour une ambition réduite, immédiate, qu'un empire tout entier s'édifie, que des constructions gigantesques transforment son économie et son mode de vie. Ce n'est point simplement pour assister à des conférences internationales et discuter de procédure que les dirigeants soviétiques consacrent leur vie au pouvoir et manifestent dans leur gouvernement des affaires publiques un mépris dantesque pour tout ce qui fait le prix des civilisations libérales.

Rappelons-nous aussi qu'il n'est plus de société là où il n'est plus de pouvoir. La première tâche de l'Occident est donc de rétablir le pouvoir qui représente sa société, c'est-à-dire sa civilisation et de le rétablir où il doit être. Toute erreur risque d'être fatale. Il ne suffit point du pouvoir des États-Unis, ni même du pouvoir anglo-saxon, encore moins du pouvoir européen, pour atteindre le niveau des responsabilités à prendre. Le pouvoir est tenu de dépasser aussi bien le cadre des grandes puissances nationales que celui des continents. Seule une autorité commune à tout l'Occident est capable de mener à bien la haute mission qui est celle de la défense de la liberté. C'est par la Communauté atlantique et sur les trois piliers qui ont été tout à l'heure indiqués qu'elle doit être édifiée.

Rôle de la France.

Dans cette construction le rôle de la France pourrait être capital. Sans autorité française, il n'est pas d'Europe Unie et sans Europe Unie il n'est pas de Communauté atlantique. Ou plutôt, car l'idée est trop éclatante pour ne pas attirer les regards des plus aveugles, il y aura une fausse Europe et une insuffisante Communauté d'Occident. C'est d'ailleurs ce que nous commençons à voir...

Qu'aujourd'hui un gouvernement français ose parler et vouloir, qu'en même temps il ait suffisamment d'unité, de continuité, d'autorité pour adapter l'ensemble de son action aux objectifs élevés qu'il se propose et propose aux autres nations — son succès sera tel que les données de la politique internationale, et d'abord de la politique européenne, connaîtront rapidement un changement total.

MICHEL DEBRÉ,
Sénateur d'Indre-et-Loire.

Le CATÉCHISME IMPÉRIAL ou NAPOLÉON DÉIFIÉ

par Jules Bertaut

A Sainte-Hélène, Napoléon disait à Las Cases : « Dès que j'ai eu le pouvoir, je me suis empressé de rétablir la religion. Je m'en servais comme de base et de racine. Elle était à mes yeux l'appui de la bonne morale, des vrais principes, des bonnes mœurs. Et puis l'inquiétude de l'homme est telle qu'il lui faut ce vague et ce merveilleux qu'elle lui présente. Il vaut mieux qu'il le prenne là que d'aller le chercher chez Cagliostro, chez mademoiselle Lenormand, chez toutes les diseuses de bonne aventure et les fripons. » Déjà, au Conseil d'Etat, en mars 1805, il s'écriait : « Je préfère voir les enfants d'un village entre les mains d'un homme qui ne sait que son catéchisme et dont je connais les principes que d'un quart de savant qui n'a point de base pour sa morale et point d'idée fixe. La religion est le vaccin de l'imagination, elle la préserve de toutes les croyances dangereuses et absurdes. Un frère ignorantin suffit pour dire à l'homme du peuple : « Cette vie est un passage... »

Donc un de ses premiers soins, dès qu'il l'a pu, a été de rouvrir les églises malgré l'opposition sourde de son entourage militaire, dont les principaux chefs, imbus des idées du XVIIIe siècle, sont incroyants, mais à la satisfaction de presque toute la France : « Enfin! On entend le bourdon de Notre-Dame! s'écriait une commère de l'île Saint-Louis. Cela vaut mieux que d'entendre le canon d'alarme! » Cependant, tout reste à faire dans ce domaine, car la Révolution a bouleversé le clergé français : prêtres constitutionnels et non constitutionnels continuent de coexister, moines et religieuses ont été jetés hors de leurs couvents et subsistent misérablement, évêques et archevêques sont partis en émigration pour la plupart, les paroisses n'ont plus d'argent, l'autorité papale ne s'exerce plus. Le Concordat voulu par Bonaparte et à moitié imposé par lui à Pie VII sera seul capable de mettre un peu d'ordre dans ce chaos.

C'est Portalis, que le Premier Consul a nommé directeur des Cultes, à qui incombera la lourde tâche de résoudre toutes les difficultés qui vont s'élever et qui croîtront au fur et à mesure que la question religieuse

prendra plus d'ampleur. Portalis a eu une existence agitée. Avocat au Parlement d'Aix sous l'ancien régime, arrêté comme suspect sous la Révolution, délivré au 9 thermidor, membre du Conseil des Anciens, obligé de s'enfuir au 18 fructidor, il est rentré définitivement en France après le 18 brumaire et, tout de suite remarqué par Bonaparte, a été nommé au Conseil d'État. C'est un jurisconsulte excellent, un bon orateur, un homme d'un caractère doux et conciliant, mais aussi un courtisan-né. Son goût de la flatterie est incurable, il a la manie de l'adulation qu'il pousse aux extrêmes. C'est lui qui, dans une lettre à l'Empereur, a proposé de décréter que l'épée portée par Napoléon à Austerlitz fût déposée dans une église sous la garde d'un chapitre spécial. Il demandait aussi qu'on obligeât le clergé à prononcer, le jour anniversaire de cette grande bataille, un discours sur la gloire de l'armée française et le devoir imposé à chaque citoyen de consacrer sa vie à son prince. Toutes choses qui n'ont pas manqué de flatter le maître, très satisfait, par ailleurs, des services que lui rend Portalis dans les affaires religieuses.

Le directeur des Cultes n'a pas été long à comprendre que, derrière ce projet de rétablissement de la religion, se dissimule l'intention bien arrêtée chez Bonaparte de dominer le clergé, au besoin de l'asservir, comme il tend naturellement à asservir tout ce qui passe à sa portée. Rétablir les évêques et les prêtres dans leurs droits, leurs privilèges, leur situation sociale pour le plus grand profit de Rome est une idée qui ne lui est certainement jamais venue, mais les regrouper en une cohorte bien disciplinée pour mieux pouvoir la diriger, devenir leur tuteur, leur défenseur contre les empiètements de la papauté afin d'exiger d'eux une soumission plus absolue, tel est son but secret. « La religion catholique est une aide toute-puissante à la royauté », avouait-il plus tard à Montholon. C'est cette aide qu'il ne veut pas laisser échapper : d'où le gallicanisme qu'il a manifesté presque tout de suite dans ses premiers entretiens avec le cardinal Caprara, légat de Pie VII, qui a indisposé si fort le Saint-Père et qui a donné lieu à tant de tractations avant la conclusion du Concordat.

Or Portalis, par nature, par éducation, professe, lui aussi, un inébranlable attachement aux traditions gallicanes ; il est porté à étendre le plus possible les attributs du pouvoir civil, il ne fera jamais aucune concession en cette matière qui est pour lui un véritable dogme. Lorsqu'un an après le rétablissement du culte il présentera au Corps législatif le titre du Code civil relatif au mariage, il affirmera le droit de l'État à connaître exclusivement de cette matière avec une telle assurance, une telle fougue qu'il surprendra tout le monde. C'est qu'au fond — Napoléon l'avait bien deviné — il est plus spiritualiste que dévot, plus respectueux que pratiquant. Un jour, recevant plusieurs évêques à dîner, ne leur a-t-il pas dit dans la conversation : « Je fais maigre quelquefois ; par exemple, je ne prends pas garde que ce soit le vendredi ou le samedi. »

Un tel état d'esprit plaît fort à l'Empereur, qui ne manque jamais de le consulter en matière de consultation religieuse.

Précisément, vers 1806, une des principales préoccupations de Napoléon, qui répond à son désir permanent de centralisation en toutes choses, est d'unifier la liturgie et le catéchisme de l'Empire : créer une liturgie et un catéchisme nationaux, c'est encore une belle entreprise gallicane. Portalis, bien entendu, est de cet avis et, aux premières objections de Rome, il répond tout de suite que c'est le vœu des fidèles français et de leurs pasteurs. Pour la liturgie, il n'aura pas gain de cause immédiat, car c'est une œuvre de longue haleine et le régime impérial disparaîtra avant qu'on arrive à une uniformité en cette matière. Mais, pour le catéchisme, c'est tout autre chose. « Il nous faut un catéchisme impérial », lui a dit Napoléon. Ce petit opuscule dans lequel sont résumés clairement, par demandes et réponses, avec l'enseignement de l'Eglise, les devoirs de ses sujets lui plaît tout à fait. S'il l'avait osé, il en aurait fait rédiger un civil où, en toutes matières, depuis la conscription jusqu'au paiement des impôts, seraient exposées les obligations des citoyens vis-à-vis de son gouvernement, de ses préfets, de ses maréchaux et de sa personne. Mais, au fait, pourquoi ne pas glisser dans un catéchisme purement religieux quelques-unes de ces notions bien senties sur les devoirs de ses sujets à son égard, d'autant plus impératives alors qu'elles seraient appuyées sur l'autorité de la religion ?

Portalis a compris a demi-mot : « J'ai l'homme qu'il vous faut, a-t-il dit à l'Empereur, pour un pareil travail. » Cet homme était son propre neveu, le jeune chanoine et vicaire général d'Astros, âgé alors de trente-quatre ans.

Un personnage extraordinaire, ce d'Astros, d'une grande intelligence mais d'un arrivisme féroce qui ne va pas tarder à faire parler de lui. Ordonné prêtre au cours de la Révolution, il a été choisi par son oncle pour occuper une place de chanoine à Notre-Dame dès la création du chapitre. Bel avancement, mais d'Astros a d'autres ambitions : il finira par conquérir le chapeau de cardinal, mais après combien d'avatars ! Pour l'instant, il s'attelle à la confection de ce catéchisme impérial dont on vient de le charger : c'est pour lui une aubaine, car il sait par Portalis l'intérêt qu'y porte Napoléon et on lui a fait comprendre ce qu'on attend de lui : une suite de prescriptions bien détaillées et formelles sur l'amour, le respect, la fidélité que les croyants doivent à leur souverain, convenablement enchâssées au milieu des croyances de l'Église catholique.

Portalis n'a pas besoin de le pousser : le zèle de d'Astros va en ajouter, mais, comme c'est un homme prudent, il va commencer par s'abriter derrière le grand nom de Bossuet qui, jadis, a composé, lui aussi, un catéchisme pour le diocèse de Meaux, où il a glissé une phrase bien sentie sur les devoirs des sujets. Cette phrase, il suffit de la développer et d'Astros ne va pas y manquer. Portalis, enchanté d'avoir été si bien compris par son neveu, informe l'Empereur que le catéchisme est en bonne

voie et s'attribue, en passant, le mérite d'avoir été chercher l'évêque de Meaux : « Comme Bossuet, dit-il, est l'homme le plus distingué que l'Église gallicane puisse compter parmi ses évêques, j'ai proposé de prendre pour modèle le catéchisme de cet homme supérieur. Le nom de Bossuet fixe toutes les opinions dans le clergé, il en impose même aux philosophes. La proposition a été acceptée. En conséquence, on travaille d'après le catéchisme de Bossuet. Il n'a été question que de mettre un plus grand ordre dans la distribution des matières, parce que, du temps de Bossuet, l'esprit de méthode n'était peut-être pas encore porté au point de perfection où il est arrivé de nos jours. On a retranché quelques expressions vieillies, on ajoute d'autres matières dans le développement des devoirs des sujets. L'ouvage de Bossuet est, d'ailleurs, conservé dans les expressions et dans le fond des choses pour tout ce qu'il y a d'essentiel, parce que les évêques conviendront eux-mêmes qu'il leur serait difficile de faire mieux que n'a fait ce prélat dont les lumières et les talents ont si fort honoré l'épiscopat français. »

L'évêque de Meaux ayant ainsi servi de paratonnerre contre un caprice de la foudre impériale, voici ce que devenait, sous la plume de d'Astros, le chapitre concernant les devoirs des sujets :

D. — *Quels sont les devoirs des chrétiens à l'égard des princes qui les gouvernent et quels sont, en particulier, nos devoirs envers Napoléon premier, notre Empereur ?*

R. — Les chrétiens doivent aux princes qui les gouvernent, et nous devons, en particulier, à notre Empereur l'amour, le respect, l'obéissance, la fidélité, la service militaire, les tributs ordonnés pour la conservation et la défense de l'Empire et de son trône ; nous lui devons encore des prières ferventes pour son salut et pour la prospérité spirituelle et temporelle de l'État.

D. — *Pourquoi sommes-nous tenus de tous ces devoirs envers notre Empereur ?*

R. — C'est premièrement parce que Dieu qui crée les empires et les distribue selon sa volonté, en comblant notre Empereur de dons, soit dans la paix, soit dans la guerre, l'a établi notre souverain, l'a rendu le ministre de sa puissance et son image sur la terre. Honorer et servir notre Empereur est donc honorer et servir Dieu même. Secondement, parce que Notre Seigneur Jésus-Christ, tant par sa doctrine que par ses exemples, nous a enseigné lui-même ce que nous devons à notre souverain ; il est né en obéissant à César Auguste ; il a payé l'impôt prescrit ; et de même qu'il a ordonné de rendre à Dieu ce qui appartient à Dieu, il a aussi ordonné de rendre à César ce qui appartient à César.

D. — *N'y a-t-il pas des motifs particuliers qui doivent plus fortement nous attacher à Napoléon premier, notre Empereur ?*

R. — Oui, car il est celui que Dieu a suscité dans les circonstances difficiles pour rétablir le culte public de la religion sainte de nos pères et pour en être le protecteur. Il a ramené et conservé l'ordre public par sa sagesse profonde et active ; il défend l'État par son bras puissant ; il est devenu l'oint du Seigneur par la consécration qu'il a reçue du Souverain Pontife, chef de l'Église universelle.

D. — *Que doit-on penser de ceux qui manquent à leurs devoirs envers notre Empereur ?*

R. — Selon l'apôtre saint Paul, ils résisteraient à l'ordre établi de Dieu même et se rendraient dignes de la damnation éternelle.

D. — *Les devoirs envers notre Empereur nous lient-ils également envers ses successeurs ?*

R. — Oui, sans doute, car nous lisons dans la Sainte Écriture que Dieu, Seigneur du ciel et de la terre, par une disposition de sa volonté suprême et par sa providence, donne les empires, non seulement à une personne en particulier, mais aussi à sa famille.

Si Napoléon n'était pas satisfait de la docilité du chanoine d'Astros, que lui fallait-il ? Il était proprement déifié, mis par l'Église elle-même au rang du Tout-Puissant dont il est l'image sur la terre, sacré une fois de plus, promu à la vénération des fidèles, tel Jésus-Christ, et armé de la damnation éternelle pour combattre les indifférents ou les réfractaires.

Le plus malaisé fut sans doute de faire agréer cette monstruosité par le cardinal-légat Caprara qui n'avait pas été consulté, non qu'il fût dangereux (il avait montré tant de complaisance depuis trois ans qu'on pouvait bien lui faire crédit), mais il était entouré à Paris d'une escouade de théologiens qui n'inspiraient pas confiance à d'Astros. Il fut donc mis, pour ainsi dire, au pied du mur, le catéchisme impérial terminé, approuvé par l'Empereur et prêt à être imprimé. Il ne fit, du reste, aucune objection et un décret du 4 avril 1806 porta qu' « en exécution de l'article 39 de la loi du 18 germinal an X, le catéchisme annexé au présent décret, approuvé par Son Excellence le cardinal-légat, sera publié et *seul en usage* dans toutes les églises catholiques de l'Empire. »

Le cardinal de Belloy, archevêque de Paris, n'hésita pas non plus à préconiser l'adoption du fameux catéchisme, mais, dans son mandement, il eut la prudence de dire que les droits de l'Église avaient été respectés et il tenta d'expliquer l'innovation capitale : « Les devoirs des sujets envers les princes qui les gouvernent, dit-il, y sont expliqués avec plus d'étendue qu'ils ne l'ont été jusqu'à ce jour, parce que les circonstances du temps où nous vivons ne ressemblent point à celles des temps qui ont précédé. »

Ainsi l'Église de France donnait sa bénédiction à cette tentative

incroyable de gallicanisme, à cette main-mise du « prince » sur les croyants. On se doute qu'il n'en était pas de même à Rome et que le catéchisme impérial y provoqua l'indignation, aussi bien, d'ailleurs, qu'au Faubourg Saint-Germain et dans une multitude de familles chrétiennes. Mais quoi? Le maître avait parlé, il était à ce moment au summum de sa puissance. Qui eût été assez téméraire ou assez fou pour s'élever contre un représentant de Dieu sur la terre?...

***

Et d'Astros? On est tout étonné de constater que son zèle, sa courtisanerie audacieuse n'ont pas obtenu de l'Empereur la récompense qu'il eût dû recevoir. Le premier stupéfait fut sans doute lui-même : il aurait pu s'attendre au moins à un évêché, il demeura comme devant vicaire capitulaire de Notre-Dame. Portalis, qui était alors fort malade et presque aveugle (il devait mourir l'année suivante), ne mit-il qu'un zèle mitigé à pousser la candidature de son neveu? Celui-ci l'effraya-t-il par ses prétentions? En tous cas, à partir de cette époque et du lancement de son fameux catéchisme, on observe chez d'Astros une tendance de plus en plus marquée à se séparer des milieux gallicans et à se rapprocher de Rome.

Le moment ne semble pas propice, cependant, pour un ambitieux de rechercher là-bas des protections : les États pontificaux ont été envahis par Napoléon, annexés à l'Empire, le pape a été arrêté et transféré à Savone avant de l'être à Fontainebleau, Pie VII refuse de donner l'investiture spirituelle aux évêques nommés par l'Empereur, vingt-sept diocèses sont vacants, le conflit est aigu entre le pape et « l'envoyé de Dieu sur la terre ». Mais, sans doute, d'Astros voit-il plus loin, aperçoit-il la fragilité du régime impérial ou nourrit-il contre l'Empereur une rancœur que nous ignorons ; en tous cas il apparaît de moins en moins zélé pour le dispensateur des bénéfices ecclésiastiques et entretient avec la curie romaine une correspondance secrète de plus en plus suivie. Mais tout ceci n'est rien à côté de l'antagonisme qui va éclater entre le vicaire capitulaire et le nouvel archevêque de Paris, le cardinal Maury, antagonisme qui va se changer en une véritable haine et qui va précipiter l'infortuné d'Astros dans les oubliettes.

Il faudrait la plume de Balzac, celle qui écrivit *le Curé de Tours*, pour peindre ce duel entre deux hommes d'Église, tous deux assoiffés d'ambition, hardis, volontaires, qui croiseront le fer sous l'œil du maître, lequel les départagera. L'excellent historien Lanzac de Laborie l'a évoqué dans son ouvrage remarquable sur *Paris sous Napoléon* [1].

En 1810, le cardinal Maury a été nommé par Napoléon archevêque de Paris, nomination qui n'a pas reçu, bien entendu, l'agrément du pape, mais a transporté de joie le nouveau titulaire du plus bel archevêché de

1. Lanzac de Laborie, *Paris sous Napoléon* t. IV : *La Religion*, Paris, 1907.

France. Ce Maury est bien connu des Parisiens. De très humble origine provinciale, fils d'un savetier, venu à Paris pour entrer dans les ordres, il n'a pas tardé à se distinguer par une réelle éloquence : aux derniers jours de l'ancien régime, il prêchait le carême à la chapelle du château de Versailles, il prononçait le panégyrique de saint Louis, il prenait rang comme orateur sacré, si bien que l'Académie l'appelait à elle. Dès les premiers jours de la Révolution, il a fait retentir l'Assemblée, où il était député, de ses éclats de voix, luttant d'éloquence avec Mirabeau, se montrant un *debater* de premier ordre, plein de verve et d'esprit. Ses opinions royalistes, ses sorties fracassantes contre les premiers tenants de la Révolution l'ont fait huer bien souvent par les énergumènes des tribunes ; on l'a raillé, chansonné. Des poissardes sont venues l'attendre à la sortie de l'Assemblée pour le houspiller, lui faire un mauvais parti, il a su leur répondre sur le même ton, car il est « peuple » ; il sait trouver la grosse riposte, le bon mot qui désarme et le tout s'est terminé par un éclat de rire général ; mais il ne s'y fie pas et, dès qu'on parle d'émigration, il s'est enfui à Rome l'un des premiers.

Il va y demeurer jusqu'à 1806, accueilli paternellement par Pie VI, qui le nommera successivement archevêque de Nicée et cardinal-évêque de Montefiascone. Il pourrait demeurer bien sagement dans sa retraite italienne, mais l'arrivée de Napoléon au pouvoir l'a bouleversé, l'exil lui pèse, il a hâte de revoir la France, Paris, de briller, lui aussi, sous ce nouveau régime où plusieurs de ses amis sont devenus des personnages importants. Pourquoi pas lui ? Il suffit d'un peu de courtisanerie, quelques génuflexions devant le maître pour devenir *persona grata :* Maury est décidé à faire tout ce qu'on voudra pour « arriver ». A Gênes, on l'a présenté à Napoléon. Entrevue rapide tournant à son avantage. Quant à lui, il a crié bien fort qu'il a été « ébloui, conquis par le plus grand homme de tous les temps. » Et, l'année suivante, il reparaît à Paris.

Sa rentrée n'est pas passée inaperçue. Le peuple de la capitale, qui l'appelle toujours l'*abbé Maury*, lui fait fête et, avec cet admirable illogisme des foules, se met à l'acclamer maintenant : des dames de la Halle qui le menaçaient hier de la lanterne lui apportent un bouquet, le voilà populaire. Il n'en abuse pas, se fait humble, habite une modeste chambre d'hôtel, rue du Paon, mais officie pontificalement à Notre-Dame. Il conserve son rang de cardinal, mais ne manifeste aucune ambition.

L'Empereur le reçoit aux Tuileries, à Saint-Cloud : Maury multiplie les gages de son admiration, de sa fidélité absolue. Un jour, Napoléon, pour le taquiner, lui demande où il en est avec la Maison de Bourbon, dont il était jadis l'ardent défenseur : « Ah! sire, lui répond Maury avec esprit, j'ai perdu la foi et l'espérance, il ne me reste plus que la charité. » Comment résister à un pareil courtisan ? Là-dessus le catéchisme impérial paraît : Maury exulte. Enfin! Voilà donc un texte précis où les devoirs des fidèles envers le grand homme sont explicitement déterminés, où l' « envoyé de Dieu sur la terre » est sanctifié comme il faut, où les

mécréants, les indifférents, les mauvais chrétiens sont menacés, comme il convient, des peines éternelles. Tout a été prévu dans ce petit livre : la conscription, le payement des impôts, la fidélité au souverain, c'est vraiment l'œuvre d'un « prince ».

Tant de flagorneries valent leur récompense : Maury est réintégré à l'Académie, nommé premier aumônier du prince Jérôme, admis au rang et traitement d'un cardinal français, mais il veut davantage, bien entendu : ce ne sont là que des vétilles pour un ambitieux comme lui. Il brigue la place de grand-maître de l'Université, c'est Fontanes qui lui est préféré. Mais le poste d'archevêque de Paris étant devenu vacant, un beau soir d'octobre 1810, à Fontainebleau, Napoléon lui a dit à brûle-pourpoint : « Cardinal, si je vous nommais archevêque de Paris, que feriez-vous ? » Maury en a eu un tel saisissement qu'il s'est mis à trembler : « Allons, cardinal, remettez-vous, lui a dit l'Empereur, et allez vous installer demain à l'archevêché. » Ainsi le voilà parvenu à ce poste objet de ses ardentes convoitises, le voilà nanti.

Cette nomination, si elle a été du goût du populaire, n'a guère été appréciée du faubourg Saint-Germain qui voit dans Maury un renégat, ni du monde officiel de l'Empire choqué par la vulgarité d'esprit de l'homme et par ces allures de petit abbé de l'ancien régime qu'il a conservées. On colporte qu'il est un goinfre de premier ordre : « Jamais, attesta la duchesse d'Abrantès, je n'ai vu manger comme Son Eminence. Il était de force à rendre une poularde et deux ou trois perdrix au moins à un Russe greffé sur un Allemand. » Son langage vaut sa tenue à table : il ne se plaît qu'à conter des histoires lestes, égrillardes, même poissardes, il joue les incrédules. Un jour, comme Arnault se récrie à l'une de ses histoires : « Vous pouvez m'en croire, lui rétorque-t-il, je ne mens qu'en chaire. » Il porte une soutane sans poche et, quand il veut prendre sa tabatière placée dans sa soutanelle, il relève sa soutane en s'exclamant : « Il faut, mesdames, que je retrousse ma cotte ! » On rit, mais on se gausse de lui par derrière.

Tout ceci n'est rien : le nouvel archevêque va soudain trouver devant lui un adversaire déterminé dans la personne de son vicaire général d'Astros. Ce dernier, d'emblée, lui a voué une animosité redoutable. Ayant renoué avec Rome secrètement, plein de rancœur contre un régime qui n'a pas su le récompenser, lui, l'auteur du catéchisme impérial, jaloux peut-être de voir arriver à cette situation éminente — qui lui conviendrait si bien — un prélat de cour et d'intrigue, sa rancune se double du dépit de se voir arracher par le nouvel arrivant les pouvoirs qu'il exerçait. En l'absence de l'archevêque, en effet, c'était le chapitre dont il faisait partie à qui incombaient les pouvoirs d'administration et, comme il y occupait une place prépondérante, c'était lui, de fait, qui menait le diocèse. Et il va falloir recevoir cet intrus, lui porter ses hommages, lui rendre compte de sa gestion !... Sa haine lui inspire la tactique dont il va user désormais : se renfermer strictement dans les principes

de la théologie, dans les pouvoirs du Saint-Siège, se dresser au nom de la Sainte Église outragée, contre le nouvel archevêque investi seulement par l'Empereur.

Il lui faut d'abord l'accueillir officiellement, remettre entre ses mains les pouvoirs du chapitre. D'Astros ne le fait qu'en rechignant et, lorsqu'on propose d'aller en corps féliciter le cardinal, il vote contre, mais la majorité l'ayant emporté, il lui faut bien s'exécuter. Comme c'est lui le plus ancien des vicaires généraux, c'est lui qui doit prononcer la harangue : on se doute qu'elle est plutôt fraîche et que l'entrevue manque de cordialité.

Lorsqu'arrive la fête commémorative du sacre et d'Austerlitz, l'archevêque fut appelé à la présider. Le cortège se forma avec, en tête, la croix archi-épiscopale qui doit être portée devant un évêque titulaire. Ce que voyant, d'Astros se précipita et intima au porte-croix l'ordre de rentrer immédiatement à la sacristie et, comme après la cérémonie, Maury désignait à l'assemblée ses vicaires capitulaires en s'exclamant : « Voici mes grands vicaires! », d'Astros eut l'audace de dire à haute voix : « Son Eminence se trompe : ce sont les grands vicaires du chapitre, et non les siens. » Un peu plus tard, le jour de l'ordination, quand on en vint à la prestation du serment des nouveaux prêtres, le cardinal, en interpellant, selon le rituel, l'un d'eux, employa la formule *mihi* comme s'il était vraiment évêque du diocèse. Sans laisser au prêtre le temps de répondre, d'Astros intervint : « Monseigneur, permettez-moi de vous faire observer, pour l'instruction de ce jeune prêtre, que vous n'avez pas le droit de lui demander cette promesse. »

On se doute du tapage que fit dans le monde religieux d'abord, puis dans Paris tout entier, un tel antagonisme qui se traduisait par de pareilles scènes. L'étonnant est que l'Empereur ne se soit pas saisi alors de l'affaire et n'ait pas sur-le-champ réduit d'Astros au silence : l'auteur du catéchisme impérial ne perdait rien pour attendre.

Vers le début de novembre, Pie VII adressa à Maury un bref très sévère, où il lui rappelait qu'il n'avait jamais été nommé par lui à l'archevêché de Paris, que le Souverain Pontife condamnait sa servilité envers le pouvoir civil et qu'il le pressait de rentrer en Italie retrouver son diocèse de Montefiascone. Un exemplaire de ce bref fut remis secrètement à d'Astros. Celui-ci s'empressa d'aller le montrer triomphalement à son cousin Portalis, le fils de l'ancien directeur des Cultes devenu conseiller d'Etat. Epouvanté, Portalis supplia le vicaire général de garder précieusement cette pièce devers lui, de ne la divulguer sous aucun prétexte, car il s'exposait aux foudres impériales. En même temps, craignant que d'autres exemplaires ne circulassent, il avertissait le préfet de police Pasquier, sans lui dire de qui il tenait ce renseignement, afin qu'on arrêtât toute divulgation de ce dangereux papier.

Les choses en étaient là et l'animosité entre les deux ecclésiastiques ne faisait qu'augmenter lorsque, le 30 décembre 1810, la police interceptait

dans le courrier de d'Astros un nouveau bref encore plus catégorique, adressé *personnellement* au vicaire général, où le Pape, dans les termes les plus formels, déniait tout pouvoir à l'archevêque de Paris et déclarait nuls par avance tous les actes d'administration qu'il pouvait faire. Cette fois, Napoléon fut saisi de l'incident : « Conservez le courrier de d'Astros, dit-il à Savary. En l'intimidant, on l'amènera à avouer ses relations avec Rome et l'on obtiendra au moins sa démission. »

A la réception officielle du 1er janvier, l'Empereur marcha droit sur Maury déjà prêt aux génuflexions et d'un air courroucé lui demanda :

— Où sont vos grands vicaires ?

— Sire, les voici, répondit l'archevêque déjà tremblant. Voilà, d'abord, M. d'Astros...

— Monsieur, lança à ce dernier Napoléon, vous êtes l'homme de mon Empire qui m'est le plus suspect. Il faut être Français avant tout. Il faut soutenir les libertés de l'Eglise gallicane. Il y a autant de distance de la religion de Bossuet à celle de Grégoire VII que du ciel à l'enfer. Du reste, j'ai l'épée au côté, prenez garde à vous !

Cette fois, d'Astros fut médusé. Une heure plus tard, il était introduit dans le cabinet de Savary et y subissait un interrogatoire en règle. Comme Savary « pour en finir » lui demandait sa démission, il refusa. Mais, dans la soirée, une perquisition opérée à son domicile faisait découvrir, dissimulé dans la coiffe d'un de ses chapeaux, le premier bref du Pape, celui qu'il avait montré à Portalis. Son affaire s'aggravait : il devenait un agent de l'étranger entretenant une correspondance secrète avec les ennemis de l'Empire. Pressé de questions sur l'indication des personnes auxquelles il avait communiqué ce papier si compromettant, il eut la faiblesse de désigner Portalis. Dès lors la situation de ce dernier était claire aussi : c'était celle d'un haut fonctionnaire mis au courant d'un complot contre l'Etat et ne le dénonçant pas aux autorités. Séance tenante, Napoléon signa un décret : « Le sieur d'Astros, vicaire général capitulaire de l'archevêché de Paris, prévenu d'avoir transgressé les lois organiques du Concordat et entretenu des correspondances contraires à l'intérêt de l'Etat, est destitué. Il sera arrêté, le scellé sera mis sur ses papiers et il sera informé contre lui. » Le soir même, il était emprisonné à Vincennes.

On ne sait quelles furent ses méditations dans sa cellule ce soir-là, mais s'il avait quelque mémoire, il pouvait se souvenir avec amertume de l'article de son catéchisme relatif aux *devoirs des chrétiens à l'égard des princes qui les gouvernent* : « Les chrétiens doivent aux princes qui les gouvernent et nous devons, en particulier, à notre Empereur, l'amour, le respect, l'obéissance, la fidélité... » Infortuné d'Astros : battu par ses propres mains !

Le cas de Portalis fut tranché deux jours plus tard à l'Assemblée générale du Conseil d'Etat. L'Empereur demanda à Cambacérès si Portalis était présent. Celui-ci allait s'avancer lorsque Napoléon fondit littéralement sur lui comme un oiseau de proie sur sa victime et, en pré-

sence de tout le Conseil, lui fit une de ces scènes effroyables qui restaient gravées à jamais dans la mémoire de ceux qui les avaient subies. Il l'insulta, l'outragea, lui dit qu'il était un traître, qu'il avait favorisé une correspondance séditieuse avec une puissance étrangère, qu'il avait trahi ses devoirs de fonctionnaire, qu'il ne méritait que le mépris, etc. Très pâle, Portalis subissait l'attaque furieuse sans broncher. Le soir même, il recevait un ordre d'exil : il devait quitter Paris dans la nuit même et se retirer à plus de quarante lieues de Paris. Il se fixa à Aix-en-Provence.

Le lendemain, sur l'ordre de Napoléon, Maury convoqua le chapitre et lui « suggéra », pour effacer la mauvaise impression produite dans le public par l'affaire d'Astros, de rédiger et de voter une motion de fidélité et d'obéissance à l'Empereur, que les vicaires capitulaires iraient lui porter eux-mêmes avec l'archevêque à leur tête. Comment résister à une pareille suggestion ? Ils votèrent donc, plusieurs contre leur gré, un texte que Maury remania lui-même et auquel Napoléon ajouta encore quelques phrases lapidaires, si bien que cette adresse d'obéissance devint une véritable profession de foi gallicane. On lui donna la plus large publicité et l'on invita les évêques et tous les diocèses de France à faire de même, le tout paraissant au *Moniteur :* une fois encore l'Empereur avait eu raison du Pape.

Quant à d'Astros, aucune suite judiciaire ne fut donnée à son affaire : on l'oublia tout simplement. Le malheureux auteur du catéchisme impérial demeura plus de trois ans à Vincennes, la première année au secret absolu. Seule la chute de l'Empire lui rendit la liberté. Il s'empressa de reprendre sa place au chapitre de Notre-Dame, d'où il fut encore chassé aux Cent-Jours par Napoléon, qui l'envoya en exil dans une petite ville de Bourgogne avec ordre à la gendarmerie de le remettre aussitôt en prison s'il quittait sa résidence. Le retour définitif de Louis XVIII lui valut enfin des compensations : il fut nommé évêque de Bayonne, puis archevêque de Toulouse ; enfin, en 1850, il était promu cardinal — son rêve de toujours — mais il mourait l'année suivante.

JULES BERTAUT

CARNAVAL
A
RIO-DE-JANEIRO

par MICHEL SIMON

LE Carnaval de Rio est une fête extraordinaire qui attire non seulement des Brésiliens de l'intérieur, mais des curieux du monde entier. Notre correspondant Michel Simon évoque dans les pages qu'on va lire ces jours de joyeuse folie qui sont les petites « grandes vacances » de la capitale.

Cela commence comme la valse de Ravel, par quelques arpèges, quelques battements de tambour dans une bananeraie lointaine, un refrain échappé d'un wagon de chemin de fer. Une petite fille en avance sur l'horaire exhibe son costume de « bahiana »[2]. Mais un tramway trépidant de cris et de *batucada*[3], vibrant comme une peau de tambour, s'avance lentement vers les quartiers du centre. Une multitude assise, ou debout sur les marchepieds scande les airs principaux du Carnaval. Chaque année, après le Carnaval, la Compagnie des tramways, la *Light*, doit faire réparer tout son matériel.

Le Carnaval est vraiment le grand événement de l'année. Il commence le samedi à midi, dure quatre jours, et finit le mercredi des Cendres également à midi. Mais, pendant quelques jours encore, inutile d'attendre des réponses précises des petits employés ; ils récupérèrent.

Le Carnaval a été au XIXe siècle, non seulement populaire comme aujourd'hui, mais aussi aristocratique, apporté par les Portugais et les Français. En 1849, Manet tout jeune, venu comme élève d'un navire-école à Rio-de-Janeiro, y assiste à un Carnaval. On a même prétendu — Albert Flament — que l'impressionnisme était né de cette rencontre entre le mousse et la cité. « *Le Carnaval se passe d'une manière assez drôle*, dit Manet dans une lettre à un de ses cousins ; *je m'en suis vu, comme tout le monde, victime et acteur ; toutes les dames de la ville se mettent à leurs fenêtres à partir de trois heures et lancent à tous les hommes qui passent des* limons *ou boules de cire pleines d'eau qui se cassent en frappant*

1. La vignette près du titre reproduit une photographie prise à Rio par l'Agence Intercontinentale.
2. Habitante de Bahia.
3. Tam-tam apporté par les esclaves africains sur les côtes brésiliennes.

l'individu et le couvrent d'eau ; il est permis du reste aux messieurs de rendre la pareille ; pour mon compte, j'ai usé de la permission. » La fabrication de ces fruits déguisés remplis d'eau parfumée et colorée occupait de longues journées avant le Carnaval. L'artillerie lourde, seringues, pots, bassines, était aussi de règle. Jusqu'au milieu du XIXe siècle, le carnaval était liquide, diluvial.

Aujourd'hui plus de *limons*, plus de « dames » surtout ; la bonne société boude le Carnaval et monte passer les quatre jours de délire dans le feuillage proche, à Petropolis ou Thérézopolis. Le Carnaval est de plus en plus la chose du peuple, et spécialement du peuple nègre. Le tam-tam africain a couvert toutes les autres diversions carnavalesques, beuveries portugaises, batailles de « limons », de fleurs et de confettis, concours de costumes dans lesquels triomphaient les couturières françaises. L'Afrique trouve ici sa revanche. Le rythme des sambas est africain, la chorégraphie du Carnaval — une marche syncopée — est africaine ; la gaieté des paroles des sambas est africaine.

C'est sur les *morros* que les meilleures sambas sont inventées, les *morros*, ces pitons volcaniques dressés au milieu de la ville, où pour des loyers de misère naissent à même la pierre, souvent sans plancher, les niches de bois et de pisé, où vivent les populations colorées. Ces agglomérations poussent vite et représentent un des gros problèmes de la Préfecture de Rio. Imaginez notre zone, mais en éruption continuelle, à l'intérieur même de la ville. Dans ces villages, l'hygiène est relative. Des chèvres, des chiens abandonnés. L'eau, les femmes sont obligées d'aller la chercher au pied des mornes dans des bidons de fer-blanc. Mais la vie est libre ; la police ne s'aventure là qu'avec précaution. Le *malandro*, c'est-à-dire l'aimable fripouille, cigale plutôt que fourmi, s'y prélasse qui travaille à ses heures, biberonne volontiers, s'habille d'un pantalon de toile, d'une chemise et d'un canotier, élève des oiseaux, joue de la guitare et du couteau. Sur le *morro*, se rencontrent toutes les couleurs de l'alphabet, depuis le noir d'ébène aux reflets d'or, jusqu'au blanc sale hérité des brumes européennes. Or, le blanc sait installer des notes sur du papier réglé, mais le noir invente les airs, les paroles et les pas de danse. De temps à autre, les compositeurs professionnels courent les morros et n'ont d'autre souci que d'harmoniser les sambas nées sous les amandiers et les bananiers.

D'où vient ce mot *samba* ? Est-il africain, indien ? Indiquons la légende, pour ce qu'elle vaut : il y avait à Bahia une famille d'esclaves. Un jour, le père tomba malade et croyant sa dernière heure venue, réunit ses enfants et leur indiqua la cachette où se trouvait le trésor qui leur permettrait de racheter leur liberté. Un des fils n'attendit pas la mort du père. Il courut à l'endroit libérateur, s'empara du trésor et s'enfuit. Le père survécut. Il maudit son fils. Cependant le fils atteignait le Parà, au nord du Brésil et y faisait fortune. Mais la mauvaise conscience le rongeait. Il manda à son père un émissaire implorant son pardon, en échange de

la somme autrefois dérobée. Le père y consentit et la cérémonie du pardon fut décidée. Elle s'accomplit, en grand apparat. Et à l'heure solennelle où le père allait bénir son fils, l'assistance, emportée par la joie, se mit à commenter le marché conclu par un refrain composé de deux syllabes : *sam*, qui veut dire, en dialecte africain, « paie », rembourse le trésor, et *ba*, qui signifie, dans le même dialecte, « reçois », reçois le pardon. Paie et reçois, *sam ba ; samba.*

Le sujet de la samba est généralement sentimental : beauté et infidélité d'une mulâtresse, amertume de l'âge, de la misère, *saudades* (nostalgies) d'un quartier ou d'un pays lointain. Il en est de satiriques, qui font allusion aux événements du jour, par exemple, il y a deux ans, l'achat, par la Préfecture de Rio, de deux girafes pour le Jardin Zoologique. Une autre samba de 1949, *Chiquita Bacana*, célèbre la philosophie à la mode, l'existentialisme, qui a pris à Rio, comme souvent à l'étranger, le sens de vie déréglée, de vie dissolue. L'autre jour, le journal annonçait gravement qu'un rassemblement avait eu lieu devant le Copacabana Palace parce qu'un client faisait des grâces à une fenêtre, *en costume d'exitentialiste*, c'est-à-dire dans l'esprit du rédacteur, tout nu. Il est des sambas revendicatrices, par exemple, il y a deux ans, *le Maçon Waldemar :*

De bon matin
Il prend le chemin de fer
Il bâtit tant de maisons
Et ne sait pas où demeurer.

Pendant des mois, les brochures, les journaux, les disques, mais surtout la radio, ont seriné les sambas et les marches, et aujourd'hui, premier jour du Carnaval, la samba est maîtresse de la ville.

L'année passée, la marche la plus curieuse du Carnaval était vouée à la mémoire de Balzac, ou plutôt des femmes de trente ans, que l'on appelle ici, depuis longtemps déjà, des « balzaquianas », des balzaciennes.

Pas de tendrons,
Non non
Pas de tendrons...
Tous les jours de la semaine
J'ai besoin de voir une « balzacienne »...
Papa Balzac le disait
Et tout Paris le répétait
Afin de nous porter veine
La femme de la trentaine.

Évidemment, si les foules qui emplissaient les avenues du Brésil avaient toutes su qui est *Papai* Balzac, cette marche aurait été l'hommage le plus sûr adressé à la mémoire du romancier de *la Comédie Humaine*, en cette année de grâce balzacienne.

Cette année, il est surtout question d'une *Lily*, d'une *Madalena*, et aussi d'une *Dulcinea*, aimable fille sans doute, car le compositeur n'hésite pas à proposer, pour conquérir son cœur, d'aller terminer la guerre de Corée.

L'eau est quelquefois rare à Rio : « *Mon grand souci*, dit une samba de 1951, *est de n'avoir pas à la maison d'eau pour me débarbouiller. Pourvu qu'il pleuve* ! ».

Mais le thème essentiel des sambas de ce Carnaval est la réélection de l'ancien Président Getulio Vargas, très aimé dans le peuple.

La cérémonie de l'Installation du Président n'a précédé que de trois jours, par un caprice du calendrier, le début du Carnaval. Et de nombreuses délégations étrangères ont reculé la date de leur départ pour assister à la fête la plus populaire du Brésil. C'est ainsi que notre Ministre de l'Éducation Nationale, M. Pierre-Olivier Lapie a assisté au défilé des « École de Sambas ». Le Général Béthouard, qui l'accompagnait, a été accueilli dans un bal populaire par une vibrante Marseillaise. Et M. Louis Joxe n'a pas manqué d'emporter dans ses bagages les enregistrements de tous les succès du Carnaval : il sait bien que les chansons sont le meilleur véhicule de l'amitié entre les peuples.

Mais en route pour l'Avenida Rio-Branco, les Grands Boulevards de Rio, suivons un *bloc*, c'est-à-dire un groupe d'une centaine de déguisés, précédés d'une porteuse d'étendard, qu'elle fait se tordre dans l'air en dandinements lascifs. Et chantons avec *eux Chiquita Bacana*, qui se traduit à peu près comme suit :

La petite Chiquita
De la Martinique
S'habille avec une peau
De banane naine.
Hiver comme été
En toutes saisons
Pas de pardessus
Pas de pantalon.
Existentialiste (!)
Sans complication
Elle fait ce qu'elle veut
Et elle a raison.

Le *bloc* avance en faisant presque du sur-place, d'un pas de procession agrémenté d'allers et retours, d'appels au peuple, de prises à témoin. Et toujours ce rythme infernal, marqué à l'arrière du « bloc » par les instruments de percussion, le *surdo* porté en bandoulière, le *tamburim*, (une peau de chat tendue sur un châssis de boîte à cigare), le *pandeiro*, (qui est notre tambourin), auxquels s'ajoutent le *reco-reco*, qui est une râpe de bois, le *chocalho*, bambou creux, où se rencontrent et se heurtent

de petites pierres, enfin la *cuica*, un boyau de chat au creux d'une boîte de résonance. Gare aux chats perdus dans les bas quartiers pendant les jours précédant le Carnaval. Leur vocation est d'ordre musical.

Nous sommes sur l'Avenida Rio-Branco. Comme munitions, des confetti, des serpentins, mais surtout le lance-parfum.

Un autre bloc s'avance. Un homme habillé en grande courtisane minaude : « La... respectueuse », précise l'écriteau, placé sur son dos, en souvenir de la pièce de Sartre, qui a eu grand succès au Brésil. Voici un aède, un couple de mariés coiffés de gigantesques cornes de bœuf, un ange à bicyclette, un barbu à redingote traînant avec sollicitude derrière lui... une chaussure. De temps en temps, au bord du trottoir, un brasier de journaux ; à sa flamme, on retend la peau des tambours. Une autre samba de l'année fait allusion à la crise du logement :

Monsieur le propriétaire, ayez un petit peu de patience
Ou vais-je habiter
Avec mes quatre enfants?
Monsieur le propriétaire, vous êtes dans votre droit
En redemandant la maison pour votre usage personnel.
Mais ou vais-je habiter...?

Une immense foule est là, offerte, complaisante, indulgente, s'amusant d'un rien, passive d'ailleurs, veule si vous voulez. Pour quelques heures, plus question de pigmentation, de race ou de privilèges. De la bonté de reste. Et il n'en reste pas tellement dans le monde. Les méchants ont disparu comme par enchantement. Nous entrons de plain-pied dans un univers sans épaisseur, animé de couleurs aimables, d'inventions plaisantes, de rythmes flatteurs. La peur du ridicule, cette maladie de l'Occident, n'est pas de mise : les vieux messieurs sortent en caleçon, les petits enfants sentent leur pousser au menton une barbe de fleuve, les sergents de ville esquissent une gavotte. Tous les hommes sont beaux ; les femmes, amoureuses ; les « colonels », indulgents. Mon directeur est une *carmencita* aux yeux de velours ; mon garçon de restaurant, un prince hindou ; ma femme de ménage, une danseuse en tutu.

Les étrangers ont du mal à entrer dans la danse. Je ne parle pas des Américains pourtant pleins de bonne volonté et venus spécialement de New York pour le Carnaval ; les deux vapeurs de la compagnie Mac Cormack sont à quai depuis avant-hier. Mais les Français de passage, par exemple ces deux pilotes d'Air-France, qui débarquaient samedi à Rio en plein Carnaval et que le directeur de France-Presse amenait dans un bal populaire, ne cachaient pas leur déception. « Peu de costumes originaux. Des décorations banales. Songez aux trésors d'imagination du Carnaval de Nice, à l'élégance des bals de la saison parisienne! Ici, rien d'équivalent. Au surplus, pas de liberté de mœurs, malgré l'indiscrétion des travestis. Les danses sont chastes, strictement

individuelles. Les femmes qui sont belles, et caramélisées par le soleil carioque[1], découvrent aisément leurs épaules et leurs jambes. Mais ceci est aussi un jeu ; elles promettent, et n'offrent rien. Le métro parisien est bien plus fertile en fêtes galantes. Le carnaval de Rio ? On voudrait comprendre... ».

Toujours ces têtes de cartésiens. Ils veulent comprendre. Il faut connaître la vie difficile du Brésilien, son épopée âpre et farouche. Malgré le passage de la guerre, le standing de l'ouvrier français est encore très supérieur à celui de son collègue sud-américain. Pour la population des faubourgs, ces quatre jours représentent la libération. Pendant quatre jours, la population de Rio ne réagit plus, se laisse porter par la gaieté d'un rythme, le chatoiement d'un décor, l'imprévu d'une situation.

Mais il y a autre chose que du divertissement dans cette soumission au rythme, qui représente l'élément essentiel du Carnaval actuel. Ou alors il faudrait donner à ce mot de divertissement son sens étymologique. C'est l'Afrique, nous l'avons dit, qui s'installe, qui intervient ici pour quelques heures. Nous entrons « au vrai royaume des enfants de Cham ». Le Carnaval d'aujourd'hui est noir, et la danse est religieuse, liturgique. Une danse semblable accompagne dans les faubourgs les cérémonies magiques importées d'Afrique : les *xangos* de Recife, les *candomblés* de Bahia, les *macumbas* de Rio. Pour quatre jours, un dieu, un *oxira*, possède la ville. Pour quatre jours, le peuple carioque entre en transe carnavalesque.

Entrons donc dans la danse. Sam Ba, Sam Ba. La Sam Ba résonne — feu, feu — aux quatre coins de la ville. Inutile de chercher à contenir l'insurrection. Sam Ba. Ces poupées d'ébène sont glorieuses. Elles n'ont nul besoin d'être apprêtées. Avance lente, ample, triomphale, adresses à la divinité. C'est une levée de boucliers, une nouvelle croisade, une démarche prudente et sûre, une profession de foi, le départ d'une flotte impériale. Sam Ba. Tous les hommes sont frères, il est encore de beaux jours sur cette terre, le ciel est de la partie, les coquins seront punis. *Entre no cordao*, entrez dans la danse.

Le soir tombe, qui facilite les substutions et les jeux. Colombine est devenue une solide bahiana à colliers de métal. Arlequin est un portefaix portugais sabré de sérieuses moustaches. Et le docteur bolonais abrite imperturbable, sous un squelette de parapluie, une cage où chantent... deux pommes de terre. En apparence, la Rome de la « Princesse Brambilla » ; la Venise de Goldoni et de Musset ont retrouvé leur langage. Mais, encore une fois, ne vous y trompez pas, ce n'est pas ici le lieu de la galanterie et du marivaudage : le carnaval de Rio-de-Janeiro est violence, feu de la terre, fureur, exorcisme.

La nuit, les bancs sont pris d'assaut par les gens de l'intérieur du pays, qui ne peuvent s'en retourner chez eux. Les hôtels sont bondés.

1. De Rio.

On dort n'importe où, contre un mur, sur le marchepied des autos, le rebord d'un trottoir. S'asseoir, fermer les yeux. La nuit des tropiques est hospitalière. Au matin, les eaux lustrales de la baie ou de l'Océan. Et le délire recommence.

*
* *

En marge de l'Avenida, s'offrent des terrasses, des relais, où les masques fatigués viennent se reposer, ce *Biergarten* par exemple, étalé à l'ombre d'un figuier aux muscles emphatiques, où, le lundi de Carnaval de 1942, en pleine guerre, je me souviens d'avoir vu, attablé, l'écrivain autrichien Stefan Zweig. Quatre jours plus tard, Zweig, honni par les nazis et mal préparé à la lutte, absorbait, ainsi que sa compagne, dans leur maison de Pétropolis, le tube de véronal libérateur. Son travail des derniers mois a été voué à la France ; il préparait deux biographies, l'une de Montaigne, l'autre de Balzac, Balzac surtout le hantait, « *Vous savez*, dit-il dans une lettre à l'ami qu'il chargeait de ses manuscrits, *combien j'étais épuisé par la durée de ma torture, par ma vie nomade. Quand sonna ma soixantième année, ce fut comme un rappel. Repose-toi, puisque tu ne peux pas achever ce qui fut ta vraie tâche, le grand Balzac : il est étonnant de constater que tous ceux qui voulaient prendre la mesure de ce géant, ont dû reculer devant leur travail touchant ce héros du travail* ». Sur une chaise à côté de son lit de mort, se trouvait un Balzac complet en vingt-deux volumes, acheté à Rio.

... Papa Balzac le disait
Et tout Paris le répétait
Afin de nous porter veine
La femme de la trentaine...

Le tambour bat, pas de trêve. Quel *boucan*, pour employer un mot d'ici, un mot des indiens tupis qu'entendit Jean de Léry au XVIe siècle et que les compagnons de Villegaignon rapportèrent en France. « J'ai assommé et j'ai *boucané* tes frères » (Jean de Léry, III, 18), ce qui veut dire, en langue tupi : « J'ai fait griller tes frères à petit feu ». C'est le défilé des « Écoles de Sambas », Une « École de Sambas » n'est pas un cours de danse, mais une association d'habitants d'un *morro*, qui conserve encore son caractère liturgique, et dont le principal souci est aujourd'hui de composer de toutes pièces — musique, costumes, chars, chorégraphie — le « chef-d'œuvre » qu'elle présentera le deuxième soir du Carnaval devant le Préfet de la Ville. Imaginez pour chaque école, et il y en a une soixantaine à Rio, une revue à grand spectacle à laquelle participent de deux cents à un millier de figurants, costumés, dansant, chantant, l'ensemble formé par l'École se déplaçant lentement à travers le public, protégé par des cordes afin que l'ordonnance du spectacle ne soit pas rompue.

Quant aux théâtres, ils se transforment en salles de bal (cinq mille personnes se ruent ainsi vers le Théâtre Municipal). Cette année, la chevelure blonde de Claude Borelli, choisie entre deux cents chevelures blondes pour représenter Paris à la cour du roi Momo, monarque du Carnaval carioque, a fait sensation lorsqu'elle est apparue au balcon de la loge préfectorale.

***

Et maintenant, c'est la quatrième nuit qui va prendre fin. Deux amoureux joue contre joue s'en vont, en trébuchant, vers leur destin. Les camions de la voierie enlèvent les papiers sales. Les travestis disparaissent. Une cosaque cherche une broche qu'elle a perdue dans la foule. Une petite fille chante encore *Para seu governo*, mais c'est sans conviction. Au milieu de l'Avenida, debout sur une caisse, un vieux tout seul adresse à un public imaginaire des baisers de danseuse. Oui, c'est bien fini. Voici le facteur, le cireur, le marchand d'oranges et de papayes, le laitier, le balayeur municipal. Les Cadillac ramènent de la montagne des gens terriblement armés pour la lutte. Le quotidien retrouve ses prérogatives. Les journaux reparaissent. Carnaval est mort. Vive Carnaval!

MICHEL SIMON

LE PSYCHOLOGISME DE JUNG

par Robert Campbell

Le mot *psychologisme* semble particulièrement désigné pour caractériser une pensée comme celle de Jung [1], si l'on précise qu'on l'emploie dans son acception originelle de : système partisan de la *psychologie* ; le mot psychologie postulant lui-même qu'une *étude objective de l'âme* est possible. Le but fondamental des travaux de Jung est certainement, en effet, de tenter l'élaboration d'une science, ne disons pas « de l'âme », pour éviter un mot que son usure a rendu vague, mais de l'ensemble de tous les processus psychiques, conscients et inconscients, ensemble que Jung appelle *la Psyché*.

Selon lui, ces processus sont des objets qu'on peut étudier scientifiquement, comme on le fait pour les gaz rares ou les insectes. (Cette conception objective des facteurs psychiques ne va pas beaucoup dans le sens de la philosophie actuelle ; mais il faut reconnaître, avec Jung, qu'elle est, par contre, une des croyances les plus anciennes et les plus universelles de l'humanité.) Cette « psyché » jungienne, objet de la psychologie, se divise elle-même en deux domaines essentiels : le Conscient *(Bewusstsein)* et l'Inconscient *(Unbewusstsein)*.

On connaît en général assez bien, en France, le rôle que l'Inconscient a joué dans la pensée de Freud et dans son application à la thérapeutique des maladies nerveuses. Personne ne conteste aujourd'hui que Freud soit le fondateur de la théorie de l'Inconscient et de « la psychologie abyssale ».

Nous avons déjà rappelé à son sujet [2] les différentes étapes par lesquelles

1. Jung (Karl-Gustav) est né à Kesswil (canton de Thurgovie, Suisse) le 26 juillet 1875. Il fit ses études de médecine à Bâle et s'adonna en 1900 à la psychiâtrie. Il étudia la psychopathologie avec Pierre Janet à la Salpêtrière en 1902. En 1905, il devint médecin-chef de la clinique du Burghözli à Zürich et privat-docent de psychiatrie à l'Université. Il quitta ses fonctions à la clinique dès 1909 et sa charge à l'Université en 1911 et se consacra alors complètement à la Recherche. Ses relations avec Freud s'étagent des années 1907 à 1913.

2. Cf. *Revue de Paris*, septembre 1949.

étaient passées les conceptions de Freud relatives à l'Inconscient. On sait que, après avoir limité les investigations de l'analyste à l'examen de la vie adulte de son patient, il fut amené à s'intéresser successivement aux souvenirs antérieurs à la puberté, puis à ceux de la prime enfance, puis même à ceux du nourrisson qui tête. Enfin, il dut remonter bientôt jusqu'au-delà de la naissance, portant son attention non sur la vie intra-utérine, mais plutôt sur les souvenirs intégrés du groupe social ou de la race, expliquant certaines attitudes typiques de l'individu par des retours de l'imagination vers les périodes ancestrales ou primitives.

C'est ce dernier point de vue du freudisme qui a dû retenir particulièrement l'attention de Jung. On sait qu'il entretint en effet, avec Freud, de 1907 à 1913, des relations personnelles suivies, au cours desquelles il eut le temps de s'initier très profondément aux conceptions du maître, mais qui se terminèrent par une rupture définitive des deux savants.

En tout cas, c'est dès son premier ouvrage : *Les Types psychologiques* (1920) que le disciple dissident avait amplifié cette dernière théorie freudienne de « l'Inconscient, siège des rêves et des comportements de *tout un peuple* », que, depuis, on appelle « Théorie de l'Inconscient collectif ».

L'Inconscient collectif :

Selon Jung, l'inconscient de chaque individu se divise en deux parties. La première : *l'inconscient personnel*, qui se compose des souvenirs et des aspirations propres du sujet, entassés ou refoulés dans la psyché depuis l'enfance, et qui correspond, à peu près, à « l'Inconscient » tel qu'on le conçoit dans les théories classiques de la psychanalyse freudienne ; l'autre, *l'inconscient collectif*, qui ne résulte pas des acquisitions personnelles, mais qui, au contraire, est tributaire d'une structure héritée, structure qui se trouve chez chaque homme, et qui est même le tout premier fondement de sa psyché.

Ainsi, chaque être est, avant tout, doué de caractères généraux, acquis par son groupe, sa race, sa classe, ou sa nation ; il apparaît donc comme une sorte de bateau, voguant seul et délaissé sur la mer immense de l'inconscient collectif. « *Comme les flots* — dit Jung dans *L'Homme à la Découverte de son Ame* — *séparent les continents dans leurs immensités et les enserrent tels des îles, l'inconscient originel assaille de tous côtés les consciences individuelles.* » Et puisque les travaux de Jung, comme ceux de Freud, ont eu pour but essentiel la thérapeutique des névroses, donnons la suite de la citation commencée, où la métaphore de « la mer » prend toute sa valeur :

« *Dans le cataclysme de la démence, la mer originelle s'élance en lames déchaînées à l'assaut de l'île à peine émergée et l'engloutit. Au cours des troubles nerveux, ce sont au moins des digues qui sont rompues et des champs fertiles dévastés par l'inondation. Les névrosés sont, sans exception, des habitants des côtes, les plus exposés aux dangers de la mer. Les soi-disant*

normaux habitent à l'intérieur des terres sur un sol sec et surélevé, au bord de lacs et de rivières paisibles ; nul raz de marée, si puissant soit-il, ne peut les atteindre ; et la mer est si lointaine que l'on en arrive à nier son existence. »

Ainsi l'individu est issu, émane de la collectivité ; ou encore le Moi vient du « Soi » ; ou encore *l'Inconscient précède le Conscient*. Ce qui est conscient apparaît alors comme du surajouté, comme une sorte de trouble ou de fissure dans la masse inconsciente, qui garde, elle, l'objectivité impersonnelle de la Nature.

Une terminologie philosophique, qui remonte à Hegel, mais qui a connu une vogue toute récente, exprimerait une idée analogue en disant que « le Pour-soi apparaît dans l'En-soi comme une sorte de trou, ou comme un morceau de néant ». Ce fond humain, cette glèbe d'où naît tout individu, est couvert de symboles, de motifs, de mythes que Jung nomme les *archétypes* ; ce sont, dit-il, les éléments instinctifs de la psyché primitive, racine effective (bien qu'invisible) du conscient. L'archétype jungien, on le voit, n'est pas sans rapport avec celui de la philosophie grecque ; il est le modèle, « l'idée » de tout ce qui va revêtir une forme consciente ; il est « un éternel présent »[1]. Il précède toute existence ; si l'on veut, il faut même le considérer comme un système de références pour l'individu, par rapport auquel va s'organiser plus tard sa vie consciente et, en particulier, son imagination. Ainsi, toute image surgissant dans la rêverie ou dans la réflexion d'un homme n'est pas, comme on le croit trop souvent, le fruit de l'instant qui la voit naître : elle est bien plutôt une manifestation objective émanant du fond psychique collectif de l'humanité. Toute civilisation, tout groupe organisé d'individus possèdent ainsi ses archétypes, qui peuvent sembler différents de l'un à l'autre, mais qui, en réalité, sont l'expression des mêmes aspirations et des mêmes craintes de l'humanité primitive. Tandis que la doctrine de Freud en est tout de même restée essentiellement à l'interprétation des rêves par les processus personnels (et en particulier sexuels) attachés à des souvenirs remontant au premier âge, pour celle de Jung, la sexualité ne joue que le rôle d'un élément non privilégié de la psyché parmi les autres. Les points fondamentaux y seraient plutôt la mythologie, les contes de fées, les traditions religieuses et les légendes. C'est à des archétypes de l'inconscient collectif, tels que le mythe de Jonas, les travaux d'Hercule, l'arbre mystique de la vie, le chevalier errant ou Osiris dépecé, que Jung propose de se référer pour parvenir, dans ses analyses, à décortiquer les comportements d'un homme. On sait le rôle qu'il a fait jouer à Wotan, à Siegfried et à tous les héros germaniques pour expliquer, dans son plus récent ouvrage[2] les comportements délirants de l'Allemagne nazie et de tous ses chefs.

Pour lui comme pour Freud, l'analyse de la psyché (la psychanalyse)

1. *Psychologie und Alchimie*, p. 303.
2. *Aufätze zur Zeitgeschichte* (Räscher, Zürich, 1946).

implique toujours un certain *retour à l'enfance*. Mais, chez Jung, il ne s'agit pas là de cette enfance individuelle, époque où les instincts incotrôlés de notre vie régnaient à l'état pur, mais de cette autre enfance, plus reculée et moins vécue, où notre vie consciente n'était pas encore séparée de notre âme historique (de notre inconscient collectif), l'enfance de l'humanité. Cela explique d'ailleurs pourquoi la psychanalyse de Jung s'occupe toujours d'examiner d'abord l'inconscient personnel du malade. Cet inconscient personnel n'est que la passerelle (ou le tunnel) nécessaire pour parvenir du conscient actuel à l'inconscient collectif submergé, qui, lui, détient la clé de toutes les énigmes.

Au point de vue pratique, cette méthode est naturellement tout à fait analogue à la psychanalyse freudienne, puisqu'elle se propose exactement, elle aussi, de ramener à la lumière des souvenirs ensevelis. Et même ses méthodes sont analogues : que faire de mieux, en effet, pour observer l'inconscient de l'individu, que d'analyser ses rêves? N'est-ce pas là qu'on peut faire l'expérience, souvent presque immédiate, de l'inconscient collectif? Jung cite, à ce propos, toute cette catégorie de rêves où l'on vole à travers l'espace comme une comète, où l'on s'imagine qu'on est la Terre, le Soleil, ou une étoile, que l'on est une grandeur infiniment grande ou petite, où l'on se trouve dans des lieux inconnus, où l'on se croit étranger à soi-même. On connaît l'attention que les peuplades arriérées ou sauvages prêtent à ces rêves qu'elles appellent « les grandes visions » (pour les opposer aux rêves ordinaires, qui n'intéressent que l'existence privée du rêveur). C'est pourquoi, chez elles, de tels rêves, généralement réservés à des hommes de valeur (les sorciers ou les chefs de tribus), doivent être révélés au peuple dans une narration publique. Mais tandis que, chez Freud, la compréhension (ou plutôt l'interprétation) d'un rêve se fait essentiellement par le procédé de *l'association libre*, chez Jung, il s'accomplit plutôt par le procédé nommé *amplification*. Il ne consiste pas, comme celui de Freud, à détecter un complexe, à réduire différents schémas à une figuration primitive oubliée ou refoulée, mais plutôt à enrichir le contenu du rêve par des images qu'on peut envisager comme lui étant analogues, à l'éclairer de divers côtés, à le regarder sous toutes les perspectives possibles : « *Le rêve*, dit Jung, *est une indication trop pauvre pour l'intelligence du texte, il nous faut donc l'enrichir par des produits d'association et une matière qui lui ressemblent, jusqu'à ce qu'il soit assez consistant pour être enfin compris.* » [1]

On trouvera dans l'excellent livre de Jolan Jacobi, *La Psychologie de C.-G. Jung* [2] (auquel nous renvoyons tout lecteur désireux d'approfondir la pensée de Jung), des schémas et des développements sur l' « amplification », qui contribuent largement à en dégager la signification et la portée possible. Le but final de cette amplification est de rattacher les

1. *Psychologie und Alchemie*, p. 395.
2. Delachaux et Niestlé, 1950.

éléments oniriques, et tout ce qu'ils représentent personnellement pour le rêveur, au sens symbolique général des mythes, contes et légendes, c'est-à-dire de *réaliser la liaison entre le contenu de l'inconscient individuel et celui de l'inconscient collectif.*

La distinction fondamentale entre ces deux plans de l'inconscient, l'individuel et le collectif, fondement même de la psychanalyse de Jung, insiste sur le fait que le conscient est venu *tardivement*, et que, plus il a pris de distance par rapport à l'inconscient (plus il s'est « *surdifférencié* ») plus il a été créateur de névrose. A ce propos, on a souvent tenté de rapprocher la doctrine de Jung de celle des penseurs de l'Inde. On trouve aussi, en effet, dans la philosophie hindoue traditionnelle, cette idée que l'individu s'est détaché d'un tout et que le but de l'homme est d'accéder à l'absolu. La similitude s'accentue lorsque l'on sait l'importance que l'Inde attache au rêve et au sommeil profond, et l'intérêt que Jung lui-même a apporté, au cours de sa carrière, à la métaphysique du Vedânta. Nous avons été récemment prévenus que ce rapprochement entre Jung et l'Inde ne doit pas être poussé très loin : le Swami Siddheswarananda, de l'ordre de Ramakrischna, a montré, en effet, dans une de ses dernières conférences à la Sorbonne [1] quelles divergences séparent les deux doctrines. Il est exact que les Chinois et les Hindous utilisent, eux aussi, les rêves, mais ce n'est pas dans un but *psychologique* comme Jung. Pour eux, les rêves sont *une* des méthodes permettant d'accéder à l'Absolu, c'est-à-dire à l'aspect non transitoire de l'expérience humaine. Cet absolu *n'est pas* l'inconscient collectif. Berdiaeff avait déjà fait remarquer que, si l'Occident est dominé par la pensée de l'évolution et celle du processus historique (surtout depuis Hegel et Marx), l'Orient est resté, lui, beaucoup plus à l'écart des concepts de durée, d'histoire et de temps. Sans doute est-il juste aussi de dire que cette *différenciation* du conscient dont parle Jung n'est pas sans rapport avec ce contre quoi les Orientaux luttent par ce qu'ils nomment *l'identification* [2]. Mais si, en effet, c'est la *fausse* identification qui aboutit à la névrose au sens de Jung, ce qui est sûr, c'est que la vraie identification, ni le malade, ni son médecin traitant ne seraient capables de la faire.

Le Conscient et la Persona.

Il est clair que, chez les primitifs, cette *différenciation* n'est pas accomplie. Les enfants, même les adultes, sont bien difficilement capables de se distinguer de l'objet : ils s'y identifient plus ou moins, ils ne sont

1. Décembre 1949.

2. Le mot « *identification* » désigne ici l'union du Soi et de l'Absolu. Il y a deux attitudes védântiques fondamentales (saguna et nirguna) : la première théologique, la seconde métaphysique, pour celui qui aspire à l'Un, à l'Ultime Réalité.

On verra, dans l'ouvrage du Swâmi Siddheswarananda : *Essai sur la Métaphysique du Vedânta*, le rôle attribué au rêve et au sommeil profond dans le processus d'identification.

Voir aussi, à ce sujet, Olivier Lacombe : *L'Absolu selon le Vedânta.*

pas détachés de la masse, ils demeurent en pleine « participation ». Un exemple expressif du détachement progressif qui s'ensuit nous est fourni par l'évolution des aspirations religieuses au cours de l'Histoire. Au début, les dieux, les démons étaient envisagés comme des Réalités, au même titre que les montagnes, les arbres, les rivières ou le Soleil, avec lesquels, d'ailleurs, on les identifiait quelquefois ; ce n'est que plus tard que l'on s'aperçut de l'inexistence de ces êtres, et que l'on comprit qu'il s'agissait, non de réalités, mais de simples destinations d'une faculté psychologique particulière (que Jung nomme la *projection*).

« *Ce n'est qu'à l'époque dite de l'* « *Aufklärung* » *que l'on s'est aperçu que les dieux n'existaient pas, qu'ils n'étaient que des* « *projections* ». *Mais alors c'en était fait d'eux. Toutefois, la fonction psychologique correspondante n'en fut nullement abolie ; elle tomba dans l'inconscient et se mit à intoxiquer les hommes par cet excédent de libido qui allait auparavant au culte des images divines.* »[1]

Jolan Jacobi, citant ce texte[2], le commente comme il suit, faisant surgir ainsi toute la généralité de la méthode que cet exemple ne fait qu'illustrer :

« Si le conscient n'est pas assez fermement établi, si le noyau de la personnalité n'est pas assez fort pour accueillir, comprendre et assimiler les contenus inconscients et leurs projections, il peut être submergé et même englouti par l'inconscient activé et gonflé. Les contenus psychiques reflètent alors non seulement un caractère de réalité, mais ils reflètent le conflit agrandi jusqu'à une ampleur mythologique, ou qui revêt les traits simples et grossiers du domaine archaïque-primitif. Et voilà le chemin de la psychose ouvert. »

En somme, l'aptitude à la névrose est corrélative du développement de la conscience personnelle. La psyché collective, c'est le paradis terrestre ; l'individuation, c'est la chute. La névrose est due à cette nostalgie inavouée de l'En-soi. L'individu conscient vise continuellement à s'identifier à une image idéale de lui-même qui ne tient pas suffisamment compte des éléments humains qu'il a hérités et qui y sont irréductibles. Jung nomme « persona » (masque)[3] cette conscience du Moi avec laquelle le Moi voudrait s'identifier, mais qui n'arrive jamais à refouler le Moi inconscient, au point que celui-ci ne se manifeste plus.

Il y a probablement, dans le choix du mot « persona », une intention légèrement péjorative. Ce mot désignait jadis le masque que revêtaient les comédiens quand ils montaient sur la scène. Il doit donc vouloir suggérer de même, ici, que l'individu s'abrite, sous sa « persona » comme sous un masque, sous un costume qui lui fait jouer un rôle dans la société. C'est d'ailleurs l'occasion, pour Jung, de se livrer à des développements subtils sur l'esprit grégaire de l'homme, sa faculté d'imitation de ses

1. *Le Moi et l'Inconscient*, p. 119.
2. Ouvrage cité, p. 106.
3. *Le Moi et l'Inconscient*, p. 76.

semblables, sa propension à se vouloir constamment réduire à la pure image que les autres ont de lui. Il est du reste banal de faire remarquer que *l'unité* de cette persona est justement « *très importante sur le plan de la vie pratique. L'homme médiocre, le seul que la société approuve, doit se consacrer à une seule occupation s'il veut réussir* [1] ». Nul n'est plus suspect que celui qui a plusieurs activités : « *Il est, comme disent les académiciens, un dilettante* [2] ». Rien n'est plus imprudent que de porter sa voiture à réparer chez un mécanicien dont on sait, par ailleurs, qu'il publie des poèmes, ou même de faire l'éloge, devant ses collègues, d'un professeur de langues vivantes qui aurait obtenu un prix littéraire. Néanmoins, cette scission de la conscience en *persona* et en *vie privée* ne laisse pas d'être très importante et d'avoir les plus grands effets sur la vie affective. Il est connu que Wagner s'émouvait exagérément devant ses robes de chambre en soie, et on raconte que Hitler souffrait de crises nerveuses épileptiformes : on ne se fuit pas soi-même pour se travestir sous un masque social sans que la vie psychique n'en soit perturbée. On trouve des considérations analogues chez des écrivains dits existentialistes, tels que Jaspers et Gabriel Marcel. Qu'on se reporte aussi aux pages de Heidegger sur « le On » (Das Man) ou à celles de Sartre sur l'Esprit de sérieux. Mais hâtons-nous d'insister sur la différence essentielle qui sépare Jung de l'existentialisme. Pour Jung, *il y a une nature humaine* et, en particulier, une *nature* effective et connaissable des *processus psychiques*, ce qui suffit à prononcer entre lui et les autres un divorce irrémédiable.

Il n'en est pas moins vrai que Jung et tous les penseurs que nous venons de lui opposer nous présentent des méthodes de psychanalyses qui ne sont pas sans analogie. Tandis que ces derniers recommandent le chemin de « l'existence authentique », Jung décrit la nécessité, pour l'individu, de se libérer de sa persona ou, comme il dit, de suivre la *voie de l'individuation* (en entendant par « individuation » le processus selon lequel chacun de nous se particularise, et par « individualité » l'état de l'individu qui s'est réalisé lui-même). Dans toutes ces doctrines, il s'agit toujours pour un homme d'abandonner cette condition *où il se fuit lui-même* pour se réfugier dans un rôle qui lui est extérieur et auquel il prête une importance exagérée [3].

Cette nécessité de *l'individuation* n'est nullement, comme on pourrait le croire, une profession de foi individualiste : elle implique seulement que chacun de nous doit accepter de *devenir l'être qu'il est* par nature, *oser devenir lui-même*.

La voie de l'Individuation.

Les descriptions du processus d'individuation sont certainement la partie la plus obscure et la moins saisissable de l'œuvre de Jung. Pour

1. *Le Moi et l'Inconscient*, éditions Gallimard, p. 76.
2. *Le Moi et l'Inconscient*, éditions Gallimard, p. 149.
3. *Le Moi et l'Inconscient*, p. 107.

les comprendre bien, nous dit-il lui-même, il faudrait connaître parfaitement les diverses mythologies et toutes les représentations qui ont eu cours dans l'histoire du monde. Le lecteur est toujours un peu désagréablement affecté par ce repli du savant derrière son omniscience, surtout de la part d'un savant qui a tant écrit pour faire connaître ses méthodes et sa pensée. Contentons-nous donc d'apprendre les résultats de ces longs travaux qui ont abouti à élaborer la structure, paraît-il à peu près invariante, de ce processus d'individuation.

La première étape en est *l'Ombre*, symbole de notre « *autre côté* » ; car nous avons un envers comme les pièces de monnaie, peut-être un *revers*, et qui, sans doute, n'est pas non plus sans rapport avec ce « puéril revers des choses » dont nous parle Lautréamont. Cet *alter ego*, qui nous suit partout comme l'ombre, végète dans l'inconscient, et c'est lui qui se manifeste en général dans *l'œuvre d'art* (celle-ci émanant toujours de l'inconscient du Créateur et n'étant d'ailleurs jamais destinée qu'à l'inconscient du public, ce qui explique sa puissance émotionnelle et magique). Bien des héros de romans célèbres sont, dans leur présentation même, affublés de leur ombre : tels Faust que suit Méphisto, ou Quasimodo derrière Claude Frollo. C'est sa confrontation avec sa propre ombre qui permettra à l'individu (en cours d'individuation) de prendre une conscience critique de son être propre. L'ombre ne se laisse pas impunément négliger. « *Opprimer l'ombre est aussi peu un remède que décapiter un malade pour le guérir de ses maux de tête.* »[1] Les *résistances*, dont a beaucoup parlé Freud, et qui se rencontrent au cours des cures psychanalytiques — au moment où le « complexe » commence à se sentir serré de près — s'expliquent, selon Jung, comme des tentatives de l'analysé pour différer le moment de sa confrontation avec l'ombre. Quand il en triomphe par son courage, dit Jung, l'individu est alors *conscient d'une ombre considérable*[2].

La seconde étape est constituée par la rencontre avec *l'Image de l'Ame : Anima* chez l'homme, *Animus* chez la femme. Jolan Jacobi a défini très clairement ces deux termes : « La figure archétypique de « l'image de l'âme » représente toujours la partie de la psyché qui renferme les caractères du sexe opposé, soit complémentaire, de l'individu ; elle montre, d'une part, notre position personnelle à cet égard et, d'autre part, le dépôt de l'expérience humaine concernant le sexe opposé : c'est donc l'image que nous portons en nous de l'autre sexe en tant qu'individu particulier et unique, mais aussi en tant que notre appartenance à l'espèce homme. « Tout homme porte son Eve en lui. »[3]

C'est le refoulement, à l'intérieur de l'homme, de ses traits féminins (ou à l'intérieur de la femme de ses tendances masculines) qui déclenche

1. *Religion et Psychologie*, p. 138.
2. *Religion et Psychologie*, p. 150.
3. Ouvrage cité, p. 125.

un processus compensateur faisant réapparaître les traits en question dans l'inconscient. C'est là qu'il faut chercher souvent la raison profonde de certaines unions, qui ont l'air de mésalliances, mais qui sont, en réalité, fort solides parce que ce sont, en elles, *les inconscients* qui s'accouplent. Ainsi satisfaits, ces inconscients ne risquent plus de faire de l'agitation, comme il arrive dans certaines associations aux apparences harmonieuses et policées.

Outre qu'il trouve des exemples de ces figures d'*Anima* et d'*Animus* « dans les littératures germanique et grecque (pour *Anima* : Kundry dans Parsifal, Andromède dans le mythe de Persée ; pour *Animus* : Siegfried et Dionysos) [1] », Jung semble trouver une signification exemplaire de sa théorie de l'*Anima* dans un roman de l'écrivain anglais Ridder Haggard : *She*. Ce roman, suivi d'un autre : *Aïcha*, où l'on retrouve la même héroïne, lui semble fournir la personnification même de ce type féminin (She-that- must- be- obeyed) apparaissant dans l'inconscient masculin et restituée, consciemment et extérieurement, sous forme imaginaire. Que l'on soit d'accord ou non avec Jung, il nous semble que les « femmes » de Stendhal : la Sanseverina, Lamiel, mademoiselle de La Môle, sont une illustration encore plus frappante de l'influence de cette mélodie intérieure (sinon inconsciente) qui est à la base de toute œuvre d'imagination.

C'est sans doute dans cette partie de la doctrine de Jung qu'on serait justifié de chercher l'équivalent plus ou moins proche de ce que Freud a appelé, dans la sienne, le « complexe d'Œdipe ». Là est bien, en effet, la première « image de l'âme » ; et la séparation de l'enfant et de la mère, *le sevrage freudien*, doit toujours être considéré, au point de vue psychique, comme un événement prépondérant. Les mœurs primitives, aussi importantes chez Jung que la sexualité chez Freud, célèbrent cette séparation par des cérémonies de consécration et de nouvelle naissance (la puberté), faute desquelles il arrive, comme c'est le cas dans nos civilisations modernes, que l'image de la mère, insuffisamment atténuée, se colle (« se transfère », pour rappeler encore le langage freudien) aussitôt sur la femme. Ainsi, tandis que le « complexe d'Œdipe » présente l'adulte dominé par le souvenir, inconscient mais ineffacé, du temps où, jeune enfant, il vivait agglutiné au corps (et en particulier au sein) de sa mère, la théorie jungienne, elle, nous décrit l'homme « œdipien » comme non détaché de son *Anima* et mal protégé contre elle, parce que abandonné à lui-même devant cet inconscient insuffisamment *exorcisé* par les rites. Ainsi, dans certaines unions, la femme acquiert-elle sans peine une auto-

1. C'est sur ces exemples qu'on réalise la subtilité de ces notions d'*Animus* et d'*Anima*. Il est certain qu'on peut se demander, par exemple, en quoi Andromède peut symboliser l'âme féminine non libérée qui habite encore Persée. Cette interprétation de Jung ne laisse pas de jeter sur les mythes un nouvel éclairage, ou plutôt une obscure clarté, très déroutante pour nos yeux et très alléchante pour notre esprit critique.

rité que l'homme lui voit prendre voluptueusement, en la parant des attributs idéaux et du rôle sacré de la mère. Au fond, il n'y a pas de grande divergence ici entre Jung et Freud : le « complexe » de Freud est simplement, chez Jung, *personnifié*. D'ailleurs, pour la thérapeutique des névroses, Jung recommande, tout comme Freud, *de rendre conscients* les motifs qui ont perturbé l'individu : « *Il s'agit, dit-il, de détruire l'*Animus *et l'*Anima *en tant que personnes, cela en les rendant à la conscience ; ils deviendront alors des agents de liaison qui nous relieront à l'inconscient.* »[1]

Une fois conjurés les dangers suscités par l'*Animus* et l'*Anima*, le chemin de l'individuation n'est pas encore complètement parcouru ; il va surgir sur cette route de nouveaux archétypes : celui du *Vieux Sage* pour l'homme et de la *Magna Mater* pour la femme. En gros, le premier désigne le principe spirituel et le deuxième le principe matériel. Ici, l'individu ne scrute plus le prototype opposé comme à l'époque de l'*Anima* et de l'*Animus*, mais ceux de son propre sexe. Celui de l'homme, c'est l'*Esprit*, l'intelligence pure ; celui de la femme serait plutôt la *Nature*. Simone de Beauvoir, dans ses ouvrages les plus récents [2], reprend les mêmes postulats comme base de ses analyses. Sans employer les termes d'*archétype* et d'*inconscient collectif*, elle fait néanmoins jouer aux mythes primitifs un rôle essentiel dans ce qu'elle nomme *la situation* de la femme. Jung cite des exemples de « Vieux Sage » et de « Magna Mater » empruntés aux différentes littératures : les magiciens, les prophètes, les mages, le nocher des morts, d'une part ; et, d'autre part, Déméter, Aphrodite et toutes les déesses : la Pythie, la Sibylle, la Mère Eglise. Dans la « voie d'individuation », le sujet doit se confronter à ces images et tenter de les rendre conscientes, pour ne pas s'identifier à elles (comme c'est arrivé, dit-il, par exemple à Nietzsche qui s'est complètement assimilé à l'archétype Zarathoustra). Ce n'est qu'après avoir tout à fait achevé cette tâche que l'individu commencera à se sentir vraiment indépendant et unique.

Il ne reste plus qu'une dernière étape : celle du *Soi*, liaison du conscient et de l'inconscient. Quand on a réalisé cette ultime synthèse, on est alors *devenu celui qu'on est*. C'est là, on le sait, le précepte de bien des morales ; depuis celle de Socrate *(Connais-toi toi-même)* jusqu'à celle de Gide *(Ose devenir qui tu es)*.

A ce stade définitif, le conscient a cessé d'être emprisonné dans un monde mesquin ; il est devenu simple fonction de relation avec les objets, avec le monde extérieur. L'homme n'est plus enfermé sur lui-même comme la *Monade* de Leibniz ; il est, selon une expression qui n'est pas de Jung, mais qui a fait fortune aujourd'hui, un « Etre-dans-le-Monde ».

1. *Le Moi et l'Inconscient*, p. 127.
2. *Le Deuxième Sexe* (Gallimard, 1949).

Jung et la Philosophie.

Jung dit et fait répéter par ses disciples que sa doctrine n'est pas d'ordre mystique, ni philosophique ; qu'elle est un exposé scientifique ; que, de même que la physiologie et l'anatomie étudient l'organisme au point de vue physique ses propres travaux l'étudient au point de vue psychique. Pourtant, si sa méthode est scientifique (ce qui peut-être serait déjà contestable), le fait même de postuler *l'existence réelle* de tout ce qui est psychique, implique une philosophie, parce que c'est faire du « psychique » *une réalité objective à côté de la nature matérielle.* Jung est résolument dualiste (c'est-à-dire ne ramène pas l'Esprit à la matière, ni inversement) :

« ... *De la dégradation du monde originel en Esprit et Nature, le monde occidental a sauvé la Nature, à laquelle il croit par tempérament, et dans laquelle il s'est toujours davantage empêtré, à travers toutes ses tentatives douloureuses et désespérées de spiritualisation. Le monde oriental, lui, a choisi l'Esprit, décrétant que la matière n'est que Maya, et s'est engourdi dans son rêve au milieu de la misère et de la saleté asiatique.*

» ... *L'idée de la réalité psychique, si on lui prêtait l'attention qu'elle mérite, constituerait sans doute la conquête la plus importante de la psychologie moderne.* »[1]

A côté de celui de Freud, ce *psychologisme* de Jung est vraiment une tentative solide pour créer une méthode. Que cette tentative soit une réussite, c'est une autre question. Etudier l'inconscient comme on étudie le protoplasme, voilà sans doute un fort beau programme de recherches, mais qui implique des postulats préalables dont l'arbitraire est un peu trop évident. Jung s'en défend lui-même :

« *Le psychologue,* dit-il, *a pour mission d'étudier les choses « telles qu'elles sont »,* sans tenir compte des hypothèses subjectives plus ou moins fantaisistes »[2] (comme si ce n'était pas une hypothèse que de supposer qu'il y a des choses *telles qu'elles sont,* surtout quand ces choses sont l'angoisse, la peur, l'obsession, la colère, qui sont tout de même justement *subjectives* entre toutes, si objectivables qu'elles puissent être). Jung reconnaît qu'il y a des affections dont l'explication doit être cherchée dans une déviation ou un refoulement sexuel, mais il rejette délibérément le postulat (ce n'est d'ailleurs que pour en adopter un autre), selon lequel il faudrait accorder à tel instinct déterminé une importance particulière.

Il fait remarquer que le mot « instinct » n'a jamais été très bien défini (mais, à notre avis, aucun de ceux qu'il emploie non plus). Par exemple, dit-il « l'élément spirituel apparaît aussi comme une pulsation, comme une véritable passion dans la psyché »[3]. Ce facteur *spirituel,* qui n'affecte que l'être humain seul, et qui le distingue de tous les autres êtres de la

1. *L'Homme à la Découverte de son Ame.*
2. *Le Moi et l'Inconscient,* p. 128.
3. *Energetik der Seele,* p. 103.

création, se manifeste essentiellement sous la forme du besoin religieux. Aussi M. Mircea Eliade, dans son admirable manuel de mythologie comparée intitulé : *Traité de l'Histoire des Religions*, attache-t-il et réserve-t-il à la pensée de Jung une place prépondérante [1]. Selon lui, le souci primordial du primitif semble être de vouloir abolir continuement « le temps historique », en ramenant tout événement à son archétype au moyen de répétitions rituelles qui identifient les gestes des hommes à ceux des dieux et des héros [2].

Il était bien fatal qu'une pensée comme celle de Jung influençât la littérature. Sans doute n'a-t-elle pas connu, du moins jusqu'ici, l'inflation presque épouvantable dont le freudisme fut frappé entre les deux guerres ; peut-être que son grand succès est encore devant nous (en ce qui concerne la France, cela semble, du reste, peu probable). Peut-être aussi que les ressources qu'elle offre à l'écrivain, si riches qu'elles puissent être, sont loin d'être aussi séduisantes pour le public et pour l'éditeur que celles que peuvent procurer le « complexe d'Œdipe » et le développement de la libido. Néanmoins, son influence est notable dans certains romans et même dans la critique littéraire. Pour en citer un exemple récent, M. Julien Gracq, dans sa préface aux *Chants de Maldoror*, interprète « la manifestation volcanique des strophes de Lautréamont comme un retour en profondeur vers ces nappes souterraines séculairement comprimées, couches profondes privées de tout pouvoir d'échange avec l'extérieur par la croûte glacée, polie et spécialement réfractante, poussée depuis le XVIIe siècle à la surface de *l'inconscient collectif* ».

En Suisse, la célébrité de Jung est considérable et ses méthodes très pratiquées. On a créé à Zurich, en 1948, un Institut Jung, destiné à continuer et à développer l'enseignement du maître ; on y fait des cours de psychologie analytique en allemand et en anglais, où sont admis des étudiants de tous les pays. Le fait que la langue française n'y soit pas utilisée est assez symptomatique. Notre pays est certainement l'un de ceux où les travaux de Jung sont le moins connus. En Allemagne et surtout en Amérique, la psychologie analytique est systématiquement appliquée. La France, à l'encontre des pays anglo-saxons, est un pays peu « psychologiste ». La philosophie, du moins celle qui y connaît le succès, est depuis cinquante ans hostile aux « méthodes » de la psychologie, quelles qu'elles soient. Les doctrines de Bergson, d'Alain, de Lavelle, des phénoménologues contemporains ont condamné le psychologisme. Tout récemment, un travail aussi remarquable et d'aussi grande envergure que celui de M. Merleau-Ponty [3] est résolument antipsychologiste et ne fait même pas allusion à Jung.

1. Voir aussi du même auteur : *Le Mythe de l'Eternel Retour*, Coll. Les Essais, n° 34 (Gallimard).
2. *Aimé Patri*, Paru, n° 53, p. 110.
3. *Phénoménologie de la Perception* (Gallimard, 1946).

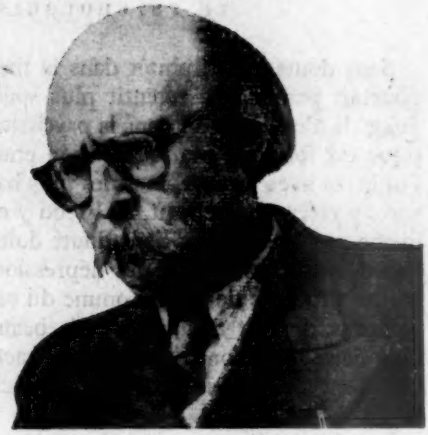
Sans doute est-ce plutôt dans la thérapeutique des névroses que l'on pourrait penser que retentit plus spécialement aujourd'hui le nom de Jung. Il n'en est rien : dans la psychiatrie française, la psychologie analytique est fort peu pratiquée. Bien entendu, certains médecins jungiens l'utilisent avec ferveur, mais les plus hautes sphères de la neuro-psychiatrie s'y réfèrent rarement. Si Freud y est en régression, Jung n'y semble même pas « reconnu ». Sans doute doit-on pourtant tenir compte du fait que des psychasthénies, des dépressions, des psychoses ont été guéries par les procédés de Jung, comme du reste par ceux de Freud (et comme par ceux de tant d'autres) ; mais beaucoup aussi (et sans doute même bien davantage) sont demeurées réfractaires à ces méthodes, et d'autres enfin ont été guéries par des médecins violemment hostiles à toute psychanalyse.

Il semble bien que la médecine en général doive s'avouer, du reste, la faiblesse presque stupéfiante de ses victoires sur les troubles nerveux ou psychiques, qui, à notre époque, sévissent avec une fréquence et une intensité inquiétantes. Mises à part quelques réussites étonnantes au milieu d'un champ assez gigantesque d'échecs, cette médecine, qu'elle soit hormonale ou chirurgicale, électrothérapique ou chimique, freudienne ou jungienne, ne paraît pas encore, dans ce domaine, avoir porté ses tâtonnements jusqu'aux frontières mêmes de son sujet. On en vient même à se demander si, en fin de compte, il ne serait pas souhaitable que, se repliant sur elle-même et s'imposant de repartir à zéro, elle se reconstruise peu à peu et pas à pas, en pratiquant à chaque instant le plus rigoureux des doutes méthodiques (ce qui n'a peut-être pas toujours été le souci majeur de Jung, ni même de Freud). Mais c'est là une remarque qui, pas plus qu'aucune autre du reste, ne saurait ébranler le moindrement les convictions du Dr Jung, ni d'aucun de ses disciples. Au contraire, imperturbables et triomphants, ils ne sauraient manquer de découvrir immédiatement l'origine de cette aspiration cartésienne dans les ténèbres inexplorées de notre inconscient collectif.

ROBERT CAMPBELL

La critique et le public français viennent d'accueillir avec intérêt la traduction, par M. Y. Le Lay, d'un des premiers ouvrages de Jung : *Les Types psychologiques* (1920), dont nous avons parlé. L'auteur y distingue deux espèces fondamentales d'individus : les *Introvertis* et les *Extravertis*. Cette classification, qui sans doute ne surprendra personne, est l'occasion et le point de départ pour Jung d'analyses brillantes et originales sur des figures illustres de l'histoire de la littérature. On y lit avec plaisir et avec fruit une longue étude de l'influence de la philosophie grecque sur la pensée allemande moderne; des commentaires de Schiller, de Gœthe, de Schopenhauer; et, enfin, tout particulièrement un essai sur la célèbre opposition nietzschéenne « Apollinien-Dionysien ».

JEAN ROSTAND



Je saute sur le quai de la gare de Ville-d'Avray. Du même pied que Jean-Pierre Aumont dans *la Vie commence demain*, le film de Nicole Védrès, je vais voir Jean Rostand. Je grimpe une avenue de cailloux qui porte le nom de Gambetta, puis la rue Pradier, entre des murs de villas que râpent les branches.

Le portail de Jean Rostand, en gros pieux vert Nil, est si confiant qu'il reste entrebâillé et que la cloche de vache, enclenchée sur le vide, dort, « tranquille comme Baptiste ».

Une maison blanche, perchée sur la pelouse, comme dans une estampe du temps de Napoléon III. Je m'attends à voir des dames en crinoline agiter leur mouchoir et un savant en gibus me faire un de ces signes noblement joviaux dont le baron Haussmann possédait le secret.

Jean Rostand s'ébroue dans un salon où semble sommeiller la poussière du percement de l'isthme de Suez. Des fauteuils d'osier en forme de jonques naviguent çà et là. Un peu partout, des pastels babillards de la comtesse de Noailles.

Sur les meubles, de charmantes statuettes de madame Jean Rostand.

— Son buste de la comtesse, on va le mettre à l'école Anna de Noailles, à Barentin... Cet accouplement de crapauds... elle a fait des fautes d'anatomie dans les pattes... Ce cochon d'Inde à poils rosettes, il est très exact. Elle l'a fait comme une pomme de pin...

Jean Rostand devance mes investigations de physiognomonie.

— On m'a comparé à un phoque, à un Lucifer bonasse... Des Anglais ont dit « *charming old gentleman* »... charmant vieux monsieur...

Moi, je pencherais pour un bon diable mal fagoté. Satan, son supérieur, le convoque pour une question de service. Jean Rostand jaillit de sa boîte, non encore attifé. Il s'est accroché sous le nez une moustache de maïs. En arrière du crâne chauve pendille une perruque en raphia, mêlée de poils de lapin et de plumes de dindon.

— Me voici!...

Ses yeux ronds tourbillonnent de confusion rieuse. Le voici au rendez-vous de la vie, se heurtant aux murs, clignotant à la lumière, adorable.

— Je suis né... oui... oh! ben!... en octobre 1894... Je n'ai pas à le cacher... A Paris, rue Fortuny... Mes parents avaient un petit appartement là, avant d'aller rue Alphonse-de-Neuville.

Il se secoue dans sa veste de velours. Dans l'embrasure du pull-over frétille un col de chemise jaune d'œuf que madame Jean Rostand, vestale vestimentaire, lui fait rentrer sans cesse. Et sa voix frétille aussi, et pétarade.

— Je jouais place Péreire, boulevard Berthier... mais je n'en suis pas très sûr.

Dans sa loyauté de savant qui soumet tout à la preuve, il craint d'avoir là des *souvenirs de couverture*, sans fondement.

Son père, Edmond Rostand, avait eu une pneumonie double au moment de *l'Aiglon*. Au sommet d'une gloire dont aucun auteur dramatique d'aujourd'hui ne peut se faire une idée, il avait dû quitter Paris. Le professeur Grancher lui avait donné le choix : Le Caire, ou Cambo-les-Bains.

En 1900, à Cambo, dans la maison Etchegoria : *etche*, maison ; *goria*, rouge. En 1903, à Arnaga, un Versailles basque dont les jets d'eau jaillissent au mur, sur un tableau.

Comment vivaient ce fils de grand homme et ce grand homme? Déployaient-ils entre eux des pompes d'Olympe?

— Au début, je ne comprenais pas de quoi il s'agissait. Évidemment, je me rendais bien compte des coups de téléphone... du courrier monstrueux... Brusquement on annonçait que Coquelin arrivait... Après la réception de mon père à l'Académie française, tout le village de Cambo défila chez nous, les orphéons, les retraites aux flambeaux... J'éprouvais une certaine fierté d'appartenir à une famille qui suscitait de pareilles choses.

Mais pendant longtemps, Jean Rostand ignora la cause exacte de ce tohu-bohu. Il ne lisait pas encore les livres de son père.

Edmond Rostand est pour nous, maintenant, un geyser de paillettes bondissant du fond d'une époque heureuse, avec ces ivresses du vocabulaire que permettent la parfaite tenue des cours de la Bourse et la confiance en des lendemains.

Edmond Rostand, nous le voyons comme je le vois ici, derrière le piano, dans un dessin d'Hélène Dufau. Une élégance Louis XIII, une moustache cirée, retenue comme par un élastique. La tête cambrée dans les certitudes du pouvoir sur des milliers de spectateurs.

Jean Rostand connut un Edmond Rostand noir, cloîtré comme Proust.

— Il travaillait dans sa chambre, là-haut, souvent dans son lit, où il restait parfois pendant un mois. Dans le noir, avec des crayons à côté de lui, dans un pot. On nous disait : « *Chut! votre père travaille!...* » L'impression qu'il se faisait quelque chose d'étrange, là-haut. Notre mère

nous disait : « Aujourd'hui, ça va bien, il a travaillé... Aujourd'hui non! ... »

Edmond Rostand préparait *Chantecler*. Il est d'usage maintenant de décréter avec une lippe supérieure : « Ces poules faisanes, ce coq, ces animaux de music-hall costumés d'épithètes représentaient un symbolisme éculé!... »

Jean Rostand plaide pathétiquement pour *Chantecler*, qu'il considère non comme une parade clinquante, mais comme le cri d'une confession.

— Cela me fait rire quand on vient me dire que c'est de la réthorique!...

Il faut me croire quand je crois,
Pas quand je doute!
Ah! Je suis modeste.
Que mes ennemis ne le sachent jamais!

» Cela c'est l'humilité presque névrotique de mon père. Il tombait de l'enthousiasme au dégoût de soi. Il se jugeait indigne de vivre. Personne n'a pensé de lui autant de mal que lui-même. »

Chantecler, c'est aussi la découverte de la nature. Au sortir de l'enfer à festons de Paris, Edmond Rostand s'initiait à l'air libre. Il découvrait les animaux, dans la campagne et dans les livres de son fils.

En effet, Jean s'enfiévrait pour l'histoire naturelle. A sept ans et demi, il dévorait les ouvrages du grand entomologiste Fabre.

— Qu'est-ce que tu lis là, tu n'y comprends rien! lui disait son père, qui emportait le livre et le lisait.

Il emprunta ainsi à son fils, pour *Chantecler*, *les Animaux de Basse-cour* par Rémy Saint-Loup, *le Traité de Zootechnie spéciale* de Cornevin, *le Monde des Oiseaux* de Toussenel.

La cicindèle « *qui parfume son bec de rose et de jasmin* », c'est tiré de Fabre. Les vers sur les nécrophores aussi.

Les nécrophores noirs sont les seuls fossoyeurs
Qui savent ne jamais vous emporter ailleurs.

De temps en temps, Edmond Rostand descendait de sa chambre et faisait une lecture. Les yeux étincelants, Jean le mime, revivant cet éclat, qui succédait à ces ténèbres.

— Il s'y déployait. Il jouait *Chantecler* comme jamais on n'a vu jouer ses pièces. Les intonations, les gestes... C'était bouleversant!

Puis Edmond Rostand retournait à ses affres. « Vais-je trouver quelque chose de digne de ce que j'ai fait? » Après ses triomphes, il s'exténuait dans des recherches de laboratoire. Il répudiait la vilenie du bravo. Lui, *l'auteur joué* par excellence, que dénigrent nos abstracteurs, il s'acharnait sur une pièce qu'il ne put pas faire jouer : *la Dernière Nuit de Don Juan*. Il rêvait d'écrire du théâtre injouable, qu'il publierait. Il échafaudait un projet sur l'automate.

— J'en parlais l'autre jour avec mon fils à propos de la cybernétique.

Edmond Rostand avait imaginé qu'Albert le Grand fabriquait un automate et déclarait : « J'ai fait un homme! » « Vous n'avez rien fait du tout! » lui rétorquaient les théologiens. On brisait l'automate. Sa mort créait son âme.

***

Dans le palais d'Arnaga, Jean Rostand subit ainsi, comme la pression hygrométrique de l'air, la présence de son père qui le régissait à distance, attirant les nuages ou les laissant retomber en blocs d'angoisse.

On l'éleva comme un dauphin avec ses Fénelon. Le lycée de Bayonne, à vingt kilomètres, était trop loin. Edmond Rostand n'eut une auto qu'en 1910.

Le premier précepteur fut Louis Labat, secrétaire du « maître ». Il dégrossit Jean en français et en latin. Ensuite défilèrent les professeurs du lycée de Bayonne. Ils arrivaient par le train. Un mulet allait les chercher avec une petite charrette à la gare d'Halsou : M. Mengaud, qui raya le ciel d'Arnaga comme un météore et laissa dans l'esprit de Jean le sillon de feu de l'histoire naturelle ; M. Moine, tête complète, qui cumula physique, chimie, mathématiques, histoire naturelle.

— Un Bourguignon, bourru, brutal, sanguin, avec une petite barbiche. Il m'a donné la prudence d'esprit.

Jean fermait ses oreilles à tout ce qui n'était pas sciences.

— J'ai des trous effrayants. Je ne savais rien en histoire, géographie, archéologie, histoire de l'art. Je suis arrivé à dix-huit ans en n'ayant lu que des aide-mémoire sur les auteurs du programme.

Mais quel feu pour l'histoire naturelle! Le premier éclair lui vint de la librairie Delagrave. Elle éditait des petits cahiers scolaires, portant sur leur couverture une image avec une citation. Sur l'un d'eux il découvrit le scarabée sacré, roulant sa *pilule* et quelques lignes de Fabre.

— Le scarabée sacré modèle une très jolie petite poire de bouse. Fabre m'a envoyé de ces poires.

Jean bouillonnait dans la ferveur et la timidité. A huit ans il lisait Claude Bernard, Darwin. Il entretenait une correspondance passionnée avec Fabre. Il plaçait ces maîtres de la vie sur un Sinaï. Pourtant, à douze ans, on lui aurait demandé : « Voulez-vous connaître Pasteur, Fabre? » il aurait répondu *non*. Il dut attendre la quarantaine pour faire éclater ce corset de glace.

Il grappilla de biais, au hasard, la sanction de ses études.

— On va à Paris pour *Chantecler*, disait-on en octobre 1910. Jean en profitera pour passer son bachot!

L'examinateur d'histoire, câlin, lui dit : « Voyons, Jean Rostand, que savez-vous sur Napoléon? » Jean Rostand ne savait rien. On le repêcha miséricordieusement. Il se noyait dans les poètes romantiques. L'examinateur de français le raccrocha par le collet sur *Polyeucte* qu'il n'avait pas lu.

En marge de *Polyeucte*, Jean assista à toutes les représentations de *Chantecler*. Il vérifia comment Lucien Guitry, parfois magnifique aux répétitions, lâcha tout à la générale.

— En voulait-il à mon père qui avait imposé ces costumes d'animaux en vrai poil et en vrai plume sous lesquels on suait? Les acteurs gardaient leurs bras tendus en arrière pour les dissimuler. Les oiseaux n'ont pas de bras. Et Guitry gémissait : « *Je ne peux pas jouer sans mes bras !* » A-t-il trahi mon père au profit du clan Capus? A-t-il voulu ne pas avoir l'air de croire à la pièce? N'obtenant pas personnellement autant de succès qu'il en escomptait, a-t-il lâché exprès?...

Au quatrième acte, dans la scène des crapauds :

Tu baves, il bave, nous bavons.
Il nous vient sous la langue on ne sait quel savon.

la cabale se déchaînait en sifflets à roulettes. Jean Rostand sentait se dilater en lui les globules d'un fils d'auteur dramatique, ardent au combat. Il perdit toute l'année scolaire.

En 1912, il prépara à Arnaga le programme du P.C.N. dans le petit laboratoire que lui avait monté Philippe Navarre, son Fénelon des cornues. En 1913, la famille monta à Paris pour une reprise de *Cyrano*, avec Le Bargy :

— Jean en profitera pour suivre quelques cours à la Sorbonne.

Il suivit ceux de Portier, professeur de physiologie. Pour le dégourdir, celui-ci lui confia une conférence sur les hormones. Jean Rostand tâta pour la première fois un groupe de scientifiques et les trouva aussi froids que leurs éprouvettes.

Retour à Cambo où il disséqua, au fond de cette Cité interdite de l'Empereur du théâtre.

En 1914, Edmond Rostand vint faire à l'Opéra un petit discours en faveur d'Antoine, ruiné, que l'on voulait envoyer chez les Turcs.

— Jean en profitera pour passer son certificat de minéralogie.

La guerre de 14. Pour faire plaisir à son père, ardent patriote, Jean, pacifiste jauressien, et réformé, s'engagea au laboratoire Vincent pour travailler au vaccin antityphique. En décembre 1918, Edmond Rostand mourut de la grippe. Jean en demeure encore prostré.

Il flotta un instant. La pente normale eût été pour lui de s'inscrire au laboratoire d'un patron et de ramer dans son sillage. Mais il subit d'abord une déviation littéraire.

Il vida son sachet de rancœur dans quelques pamphlets. En 1920, *le Retour des Pauvres*.

— Les riches ont envoyé les pauvres se faire tuer pour eux à la guerre. Au retour, qu'est-ce que les pauvres vont leur passer!...

La Loi des Riches, un autre brûlot « contre les bourgeois »; *Pendant qu'on souffre encore*, un factum pacifiste. Les hochements de tête approbateurs de La Fouchardière, à *l'Œuvre*, grisaient le pamphlétaire.

En 1921, il vint s'installer ici avec une partie de l'argent de la vente d'Arnaga, qui « fit » un million vers 1922.

Notre biologiste habite une « folie » que Detaille fit construire pour une de ses maîtresses, au temps où la peinture militaire valait son pesant de tambours.

— J'ai vendu son atelier..., ce toit de tuiles rouges là-bas, dans le parc, qui me servait d'abord de laboratoire. Trop grand! Un laboratoire de Sorbonne!... Maintenant je travaille dans la maison même. Dans ma bibliothèque que j'ai transformée.

A l'âge de vingt-sept ans, la poitrine blindée par ses premiers succès littéraires, il décida : « Je n'irai pas quêter un sujet de thèse dans les basques d'un maître. Je ferai ce que je pourrai, mais seul. »

Il transhuma dans la province des moralistes.

— *Ignace ou l'Écrivain*. Une auto-confession. J'ai distingué en moi pas mal de vanité. J'ai caricaturé certains moments de moi-même. Et ce que j'avais vu autour de mon père, chez les autres. Tant de bassesses!... Ces supplications pour avoir des places et des croix!... Ces gens qui mendiaient et qui, ensuite, l'insultaient!...

Barthou, grand ami d'Edmond Rostand, voulut présenter *Ignace* au prix Lasserre. Mais Jean Rostand n'a pas une tête à prix. Henri de Régnier fulgura du monocle : « Ne votons pas pour un livre qui rabaisse la condition de l'écrivain! »

Les Familiotes cinglèrent les faux sentiments de famille et créèrent un mot.

— Moi, je suis un familiote sentimental. J'ai fustigé le familiotisme impérialiste.

Les Deux Angoisses attaquèrent d'une dent lucide l'angoisse devant la mort et l'angoisse jalouse devant l'amour.

— Tout ça, ce sont des livres beaucoup trop longs. Je veux dire des livres trop courts pour être de vrais livres. J'aurais dû les contracter au lieu de les étirer, ne garder que quarante pages.

Il comprima sa sagesse dans un recueil de pensées : *De la Vanité*. Son livre sur le mariage contient, il l'avoue, « *des petites choses assez justes* ». Il avait déjà l'expérience de cette institution : il s'était marié en 1921.

Il saupoudre son humilité de l'épithète : « *petit... petite...* » qui réduit, amenuise, biffe. Au point qu'il m'annonce : « *Ma femme va rentrer. Elle est à un petit enterrement.* »

Le *Journal d'un Caractère* fut un « *petit journal intime* ».

— Dans la préface j'ai dit : « Ceci n'est pas pris sur moi! » Ça l'était. Je n'ai aucune imagination, aucune technique, aucun art. De temps en temps, il se forme une petite sécrétion que j'ai envie de jeter sur le papier.

D'une pichenette en catapulte, il projette jusqu'à nos fauteuils-jonques les livres qui façonnèrent sa légende : *Pensées d'un Biologiste* ; *Hommes de Vérité : Fabre, Pasteur, Darwin.*

Et ses livres scientifiques. Il lève au ciel de la recherche ses bras qui dissèquent.

— Je ne sais pas combien!... Au début, jusqu'à trente ans, je voulais faire uniquement des petits travaux scientifiques. Des notes sèches présentées aux Académies. Et des livres d'essai. Le mélange littérature-science me disconvenait. Pierre Brisson me dit : « Pourquoi n'exposeriez-vous pas vos idées scientifiques dans un livre ? »

Jean Rostand avait une grosse documentation sur l'hérédité, notamment sur les travaux américains. En 1928, il publia *les Chromosomes*, le premier livre de génétique paru en France, qui éclaira initiés et profanes. Les éditeurs lui réclamèrent des *Chromosomes* comme on réclame à Maurice Chevalier *Valentine*. Des jeunes gens lui écrivirent : « Vos livres me poussent à la biologie ! »

Lui qui avait séparé pieusement jusque-là science pure et littérature pure, le hourra public le poussait à les fondre. La voix du peuple lui demandait d'être Fontenelle.

Maintenant, il voudrait de nouveau les séparer.

— Si je vis encore vingt ans, je ne ferai plus que des travaux scientifiques et des notes littéraires, peut-être nourries de science, comme mes *Pensées d'un Biologiste.*

Mais il doit subir son triomphe de diffuseur et ne même plus tourner la tête vers ses livres d'histoire des sciences qu'il aimait bien aussi : *Esquisse d'une Histoire de la Biologie, la Formation de l'Être, l'Évolution des Espèces, la Genèse de la Vie,* histoire des idées sur la génération spontanée.

Ce qu'ils voudraient, les éditeurs, ce sont ces oracles que le public gobe bouche bée. Ce « merveilleux » scientifique qui a remplacé les manigances de l'enchanteur Merlin et qui figure, dans les journaux, entre les traitements contre la cellulite et la réclame des gaines conférant « la ligne amphore ». Les mystères de la vie remplaçant *les Mystères de New York*, Les secrets de l'hérédité. La détermination du sexe.

Jean Rostand rêve à ses quelques livres d'amour.

— *La Vie des Crapauds.* Trois ans après, elle ne sera pas dépassée, j'espère. *La Vie des Libellules,* c'est moins bon. *La Vie des Vers à Soie,* entre les deux!...

Un de ses travaux d'Hercule fut *l'Aventure humaine : Du Germe au Nouveau-Né, Du Nouveau-Né à l'Adulte, De l'Adulte au Vieillard.*

— Très gros succès! murmure-t-il entre ses dents. Mais il faudrait remettre cela à jour tous les cinq ans.

Comment peut-il extraire tout ce minerai de sa mine ? Une cinquantaine de livres, des milliers d'articles!...

— Je n'ai pas de cours. Je ne suis pas professeur. Je ne vais pas aux

Congrès, aux Sociétés, au cinéma. Ma vie mondaine, zéro. Sorties, zéro. Je me lève à neuf heures. Je me couche à dix heures. Deux heures pour faire mon courrier. On m'écrit : « *Mon fiancé a telle maladie. Est-ce que ça se transmet ?...* » « *Ma fiancée a tel sang. Est-ce que ça va ?...* » Je n'écris mes livres que deux heures par jour. Je me promène dans mon jardin. Et puis, pendant trois heures, nettoyer, vider mes aquariums...

Jean Rostand a retrouvé les crapauds de *Chantecler*. Il les ausculte, il les scrute. Madame Jean Rostand rentre de son « *petit enterrement* ». Elle nous accompagne au royaume des batraciens.

***

La bibliothèque, transformée en laboratoire. Dans des saladiers baptisés *cristallisoirs*, crapauds et grenouilles s'ébattent.

— Les œufs de grenouilles sont en paquet, comme une pelote d'épingles, dit madame Jean Rostand. Les œufs de crapauds en filets.

Dans des tubes, on élève pour les pensionnaires des mouches à vinaigre sans ailes, nourries de banane pourrie. Les têtards, pimpants comme des chérubins, se régalent de salade cuite.

J'apprends quelques notions élémentaires. Le crapaud n'est pas le mâle de la grenouille. Le crapaud est un Pascal à côté de la grenouille, cette bécasse. Le produit de ce phénix et de cette rudimentaire est abortif et meurt au bout de trois jours.

La fierté suprême de Jean Rostand est d'avoir perfectionné les procédés de reproduction sans père des grenouilles : la parthénogénèse, qui inspira à Philippe Hériat sa belle pièce, *l'Immaculée*.

En 1933, il a inventé le traitement des œufs de grenouilles par le froid, qui permit de doubler les chromosomes de l'œuf et d'obtenir des animaux normaux, malgré l'absence de père.

— Chaque parent transmet un stock de chromosomes. Avec un seul stock l'animal serait malingre. Chez moi, au lieu d'avoir un stock du père et un de la mère, il y en a deux de la mère.

Chaque année, Jean Rostand fabrique des centaines de petites grenouilles ou de petits crapauds sans père. Il va étudier leur sexe. En principe, la parthénogénèse ne doit donner que des femelles... Pour les grenouilles tout au moins, car ce n'est pas sûr du tout pour le crapaud.

Fankhauser, en Amérique, à Princetown, rendant hommage à Jean Rostand, a doublé les chromosomes fournis par la mère, tout en la fécondant tout de même. Il a obtenu des animaux à trois stocks.

Ce ne sont pas encore des surcrapauds. Pourtant, les Suédois Haggqvist et Bane auraient fabriqué, dit-on, des surlapins à trois stocks et prépareraient des surcochons.

Est-on sur la voie du surhomme ? Ce n'est pas sûr. On fait des plantes à trois et quatre stocks qui sont géantes. Mais les grenouilles et les sala-

mandres à trois stocks ne le sont pas. Leurs cellules sont plus grandes, mais moins nombreuses.

Jean Rostand frémit de joie. Il vient de découvrir des mutations de grenouilles passionnantes.

Depuis Spallanzani, on ne connaissait pas d'anomalies se transmettant héréditairement chez les crapauds et les grenouilles. L'espèce paraissait homogène.

— Moi, j'ai trouvé des crapauds à six doigts, au lieu de cinq. Les premiers étaient dans un lot sans père. Je me suis demandé : « Caractère héréditaire ?... » J'ai cherché dans la nature. J'en ai retrouvé.

« La nature », c'est le tas de crapauds où pioche Jean Rostand. Les cinquante mille crapauds que lui fournissent par an certains laboratoires. Avec des réductions, heureusement, car un crapaud vaut 80 francs. Il y a une hausse sur les crapauds mâles depuis qu'on les utilise pour le diagnostic de la grossesse.

Dans une mare de Concarneau, Jean Rostand a découvert 15 p. 100 de grenouilles à six, sept, huit et neuf doigts. Il a pu faire reproduire des grenouilles à neuf doigts : *tous les produits sont normaux : cinq doigts !*

— Ce serait donc un mode d'hérédité spécial, ou un caractère non héréditaire, acquis par l'animal. Mais on ne connaît pas d'élément capable de modifier le nombre des doigts.

Jean Rostand croise des crapauds à cinq doigts et des crapauds à six doigts. Il essaie d'agir sur l'hérédité en variant les conditions chimiques. Il élève des têtards dans le fluorure de sodium, dans le thio-uracil qui bloque la métamorphose, dans la thyroxine qui l'accélère : en quatre jours le têtard devient grenouille.

Il est persuadé que l'on trouvera un produit qui fera grandir. Il raille le triomphe actuel des *phénoménines*.

— Chaque fois qu'on découvre un phénomène, on trouve une substance qui le produit. Mon arrière-pensée est de trouver une substance qui fait repousser les doigts. Une substance polydactylisante. Un jus d'animaux à six doigts.

Il a fait des monstres. Des grenouilles aux doigts soudés. Toujours des monstres par défaut, jamais par excès. La question du doigt surnuméraire le tracasse et le problème plus vaste de la bifurcation des organes. Pourquoi un doigt se bifurque-t-il ? Pourquoi un membre ? Pourquoi un individu ? Ce sont alors deux jumeaux.

Les têtards font leur gymnastique suédoise dans les cristallisoirs. Dans le jardin de Detaille, la nuit est tombée, chargée des secrets de la vie. Au bas de la colline, les trains ferraillent vers la gare Saint-Lazare et ses foules qui, un jour, peut-être, naîtront sans père, et avec vingt doigts, alors qu'au-dessus de la nouvelle Ville-d'Avray la Voie lactée déploiera, comme ce soir, sa même longueur d'écharpe.

PAUL GUTH

par THIERRY MAULNIER

LA SECONDE - DOMINIQUE ET DOMINIQUE
MONSIEUR BOB'LE

LA pièce que M. Léopold Marchand, aidé et conseillé dans une mesure que j'ignore, par madame Colette elle-même, a tirée du récit de l'illustre romancière, *la Seconde*, est, sauf erreur de ma part, le troisième ouvrage de madame Colette qui ait été porté au théâtre. *La Seconde* est adaptée à la forme dramatique après *Duo* et *Chéri*. Peut-être verrons-nous un jour à la scène *Gigi* ou *l'Ingénue libertine*, qui ont déjà subi la transmutation cinématographique. Il y a de bonnes raisons de supposer que, dans ce cas, nous éprouverions une impression analogue à celle que nous avons eue le mois dernier avec *la Seconde* au théâtre de la Madeleine, que nous avions eue il y a un peu plus d'un an avec *Chéri*, plus anciennement avec *Duo* : les pièces que nous avons vu tirer des romans de Colette ne mettent pas en cause, en effet, le mérite des adaptateurs, qui se sont acquittés de leur travail aussi bien qu'il était possible — ou peu s'en faut — mais le principe même de l'adaptation.

C'est ainsi que *la Seconde*, au théâtre, se présente à nous comme une œuvre qui comporte d'incontestables éléments d'intérêt et qui n'est jamais ennuyeuse en dépit d'une certaine lenteur du mouvement dramatique ; les personnages y ont cette épaisseur de vie, cette netteté du dessin, cette inimitable justesse de la touche psychologique, ce son de vérité dans les moindres détails du dialogue où se reconnaît la marque de notre grande romancière. On ne voit pas qu'il y ait de grands reproches à faire à la pièce, si on la considère en elle-même, et pourtant cette pièce nous déçoit. Elle nous déçoit parce que le roman existe, parce que nous ne pouvons faire autrement que de nous reporter au roman, et parce que le roman reste naturellement supérieur de très loin à son adaptation scénique.

Ce n'est pas par hasard que madame Colette, écrivant *la Seconde*, a donné à sa fiction la forme romanesque, et non la forme théâtrale. Allons plus loin. Ce n'est pas par hasard que madame Colette, en dépit de sa

connaissance du théâtre — on sait qu'elle fut un de nos meilleurs critiques dramatiques — en dépit de l'amour qu'elle a du théâtre, de l'espèce de fascination que le monde du théâtre a exercée sur elle et qui se manifeste dans plusieurs de ses romans, parmi lesquels, précisément, *la Seconde*, n'a jamais rien écrit, que je sache, qui fût directement destiné à la scène, où elle n'est venue qu'avec le concours d'adaptateurs, et par l'intermédiaire de ses romans. C'est que si les fictions de madame Colette répondent aux exigences du théâtre par certains de leurs caractères — le resserrement de l'action dans d'étroites limites de temps et de lieu, sa progression vers une « crise », la puissante individualisation des personnages, l'efficacité de dialogues rapides où chaque réplique « fait mouche » — il y a aussi dans ces fictions des éléments non théâtraux, et même antithéâtraux, qui en font plus que la parure, qui leur donnent leur richesse concrète et leur miraculeux rayonnement poétique. Classiques dans leur forme, les romans de madame Colette comportent une intervention constante du narrateur, une large place donnée à la description et au commentaire. Or, il est clair que le monde de Colette, le monde de ces visages et de ces objets, de ces plantes, de ces bêtes, de ces insectes, de la chaleur et de la lumière du jour, de l'odeur et du toucher des choses, restitué pour nous avec une incomparable sensualité et une justesse, une souplesse également incomparables du langage, il est clair, dis-je, que ce monde de Colette n'a plus sa place sur la scène, où le pouvoir évocateur du romancier doit céder son domaine au costumier, au décorateur, à l'électricien.

Quant à cette autre forme de description qu'est la description psychologique, la description des états d'âme des personnages dans ce que ces états d'âme ont de plus complexe, de plus fluide et de plus évanescent, elle est, elle aussi, interdite au dramaturge, réduit aux seules ressources du dialogue, c'est-à-dire réduit à nous faire connaître ses personnages par cela seul qu'ils peuvent vraisemblablement révéler d'eux-mêmes dans la conversation. Or, ce qui fait une bonne part de la grandeur de l'écrivain Colette, de sa richesse, c'est le lyrisme descriptif, un lyrisme contenu, certes, et si j'ose dire, un lyrisme de précision, mais à coup sûr un lyrisme. Ce n'est pas diminuer l'art de madame Colette que d'avancer que ses personnages ne présentent pas par eux-mêmes d'éléments exceptionnels d'intérêt. Leurs préoccupations sont étroitement limitées à l'horizon d'une humanité très ordinaire, et même un peu vulgaire : ce sont celles de l'attachement physique à un être d'un autre sexe (ou du même sexe), le goût d'un certain bonheur matériel, l'angoisse d'être délaissé, la mélancolie de vieillir.

L'humanité de Colette n'est sauvée de la médiocrité — de l'espèce de trivialité qui fut celle du théâtre bourgeois du début du siècle et qui nous a été rendue si sensible par la reprise de *l'Amoureuse* de Porto-Riche — que par la prodigieuse finesse de l'observation, la poésie du climat et le prestige du langage. Si les romans de madame Colette s'élè-

vent si haut au-dessus des préoccupations parfois sordides des êtres au cerveau un peu étroit qui les peuplent, s'ils s'ouvrent sur la véritable angoisse, sur la véritable possibilité de bonheur de la condition humaine et sur la fragilité de ce bonheur, c'est par le jeu des impondérables. Or, ce sont ces impondérables qui s'évanouissent presque complètement au théâtre. Le théâtre n'est pas l'art des impondérables. Il est l'art des lignes nettes, il suppose même un grossissement, un souci des effets. Dans les romans de madame Colette que l'on a portés au théâtre, les personnages nous apparaissent soudain comme dépouillés de leur prestige, privés de leur fascinante poésie animale et de cet inexplicable halo des lointains qui ennoblissait jusqu'à leur cynisme, « humains, trop humains ». Ils semblent quitter le domaine de la grande littérature, qui est le leur, et viennent s'installer sur le boulevard.

Est-il besoin de dire qu'en essayant de définir l'espèce de malaise ou tout au moins d'insatisfaction où nous laisse *la Seconde* au théâtre, je vais un peu plus loin qu'il ne faudrait? Quand il ne resterait dans l'œuvre dramatique que ce que nous donnent les parties dialoguées du roman, ce serait assez pour que les personnages se dessinent devant nous avec une vérité du détail, un relief, une netteté, une force suggestive attestant le grand écrivain. En fait, le roman de madame Colette n'est pas détruit, il n'est même pas défiguré dans l'adaptation théâtrale. Il est seulement, par nécessité, mutilé, et comme dépouillé de ce qui faisait, en même temps que sa plus délicate dorure, son ouverture vers les profondeurs. Non pas méconnaissable, mais victime d'une sorte de simplification schématique, de réduction au sens littéral, de desséchement.

Il reste que le sujet est un grand sujet, un sujet que madame Colette a été, je crois, la première à traiter : celui de la subtile connivence qui, par-delà les rivalités et les jalousies dont les hommes font l'objet, unit contre ces mêmes hommes les femmes dans leur solidarité de faiblesse, de sacrifice et de ruse. Un auteur dramatique à succès, assuré dans sa vanité et dans son égoïsme de pacha quinquagénaire aux bonnes fortunes innombrables, est disputé entre sa femme légitime et sa secrétaire, devenue sa maîtresse. D'abord aveugle volontaire, la première est un jour obligée de savoir. Ce pourrait être la rupture de l'association. Mais dans le conflit même qui les oppose, les deux rivales ne tardent pas à sentir qu'elles ne sont pas trop de deux pour ligoter auprès d'elles le mâle toujours prêt à leur échapper, qu'elles ont des intérêts communs : bien plus, qu'elles sont devenues indispensables l'une à l'autre, qu'elles ont, sans même le savoir, contracté une obscure alliance contre le sexe ennemi, qu'elles sont unies par le sentiment de leur infériorité et par le sentiment de leur supériorité en face de l'homme, et même par on ne sait quelle sympathie au sens propre du terme, par une impalpable complicité charnelle. Entre l'une et l'autre, c'est aussi une sorte de couple qui s'est formé.

Les trois rôles principaux sont tenus par M. André Luguet, qui a peut-être tendance à abuser d'une autorité de comédien incontestable —

mais ce défaut ne messied pas ici au personnage — par la très fine et charmante comédienne qu'est mademoiselle Hélène Perdrière, et par mademoiselle Maria Casarès, qui, dans un emploi très différent de ce qu'on pouvait penser être le sien, montre qu'elle possède non seulement le tempérament dramatique, mais la qualité maîtresse du comédien selon M. Pierre Fresnay, qui s'y connaît : la souplesse.

***

Dominique et Dominique est la première pièce — ou tout au moins la première pièce jouée — d'un nouvel écrivain de théâtre, M. Jean Davray. Elle contient plus que des promesses. C'est un charmant divertissement en trois actes, écrit avec élégance, conduit avec sûreté, et d'un comique en même temps fin et efficace, réglé avec le souci de perfection dans les places, dans le rythme, dans le moindre détail du jeu des acteurs qui caractérise le travail de metteur en scène de M. Raymond Rouleau, et joué par une troupe excellente dans un très agréable décor de madame Marie Laurencin. Le thème que M. Jean Davray a porté à la scène est ingénieusement choisi : c'est celui de la rencontre d'un auteur avec un de ses personnages, ou plus exactement avec un personnage qui n'est pas sa propriété exclusive : le personnage du jeune premier éternel, qui va visiter tour à tour les écrivains que la gloire est près de toucher, et entre dans leur vie pour une cohabitation provisoire après être entré dans leurs livres. Donc le héros de roman s'installe tout bonnement chez le romancier, non sans provoquer quelque surprise et quelque trouble, et, fatigué de son existence errante et abstraite de mythe, tenté par la tranquillité bourgeoise, épouse la fille de la maison. Mais un jour il est repris par sa vocation séculaire (son auteur est devenu académicien et donne des signes de fatigue). Nous le voyons apparaître dans un costume nouveau, d'une élégance raffinée. Il s'en va. Rien ne pourra le retenir. Il est déjà le marquis de Saint-Loup. Il a rendez-vous avec Marcel Proust.

Il n'est pas besoin de dire quel est le danger de cette sorte de sujets. Non seulement ils demandent, pour être traités d'une façon qui ne déçoive pas le spectateur, beaucoup de finesse et de goût. Mais encore parce qu'ils se situent dans un monde hors du réel, dans un *monde de littérature*, ils risquent de faire glisser l'auteur vers l'artifice et l'arbitraire pur. Mais M. Jean Davray a fort adroitement évité le piège. Il a su faire de ce qui risquait fort, au départ, de n'être qu'un jeu intellectuel, une pièce qui passe la rampe, en exploitant de façon proprement théâtrale, en enrichissant même par deux ou trois silhouettes amusantes, le caractère saugrenu de la situation. Il n'a pas cédé à la tentation du pirandellisme et a su trouver un ton personnel. La confrontation d'un brave écrivain, très bourgeois et très positif, bien établi dans sa carrière et dans sa famille, avec un être de fiction soudain débarqué dans le monde matériel, comporte en elle-même une incontestable vertu comique, dont l'auteur a su tirer un excellent parti.

***

La vaillante compagnie de M. Georges Vitaly, qui monte sur la scène lilliputienne du théâtre de la Huchette (soixante fauteuils) des spectacles toujours intéressants, a monté, elle aussi, une « première pièce », *Monsieur Bob'le*, de M. Georges Schihadé. L'auteur y montre un homme étrange, pourvu du don le plus précieux et le plus rare, le don de poésie, qui révèle aux autres hommes, non pas tant par ses leçons, ou même par son exemple, que par la vertu magique de sa présence, l'innocence du monde et la possibilité du bonheur. Cet enchanteur règne sur une petite ville où tous sont devenus ses fidèles. Puis il s'en va dans une île lointaine sans que son merveilleux pouvoir soit aboli par l'absence et la distance. Ceux qui se sont abreuvés aux sources de la sagesse poétique de M. Bob'le continuent de vivre selon sa loi, ils attendent ses messages, ils espèrent son retour. Mais M. Bob'le ne reviendra pas. Il mourra au cours de la traversée qui le ramène auprès des siens.

Il y a dans l'œuvre de M. Georges Schihadé deux défauts évidents. D'une part, elle est totalement dénuée d'action dramatique. Elle se déroule dans le monde de la gratuité pure, sans aucun souci d'une logique quelconque des situations. D'autre part, elle témoigne, dans sa recherche d'on ne sait quelle candeur fra-angélicienne, d'une affectation, d'un maniérisme parfois irritants. Pourtant, elle ne peut nous laisser indifférents, ne serait-ce qu'à cause de la qualité, parfois exceptionnelle, du langage, de la beauté de certaines images émouvantes et pures. Je ne sais si M. Georges Schihadé est un auteur dramatique. Mais il a à coup sûr, comme son personnage M. Bob'le, le don de poésie.

THIERRY MAULNIER

LES LIVRES D'HISTOIRE

par Pierre Audiat

ROME, BYZANCE, PARIS

Pour qu'elles subsistent à travers les siècles, il ne suffit pas que les grandes cités soient des foyers spirituels ; la spiritualité n'était pas moins intense à Byzance qu'à Rome et Byzance a sombré ; mais si cette condition n'est pas suffisante, elle semble nécessaire. Peut-être des raisons géographiques, politiques, économiques disposent-elles certains lieux à devenir des capitales, mais c'est la flamme de l'esprit qui les consacre.

La survivance de Rome, promise à l'éternité, est une aventure si extraordinaire que les croyants n'ont aucune peine à la tenir pour miraculeuse. On le savait, mais on s'en rend un compte exact à lire l'ouvrage [1] que M. Daniel-Rops, poursuivant l'histoire du christianisme à travers les âges, vient de publier. Pour la période qu'il embrasse et qui va du Ve au XIe siècle, l'auteur a dû plonger dans des gouffres tourbillonnants, où les invasions, les bouleversements, les révolutions, les hérésies se mêlent, se heurtent, se disloquent en des remous monstrueux. Il fallait beaucoup de patience pour discerner le jeu des courants impétueux, et beaucoup d'art pour les rendre intelligibles au lecteur qui ne se hasarde pas volontiers dans les ténèbres du haut moyen âge. M. Daniel-Rops a réussi à nous rendre assez claire cette sombre mêlée ; il est vrai qu'il l'illumine de temps à autre en lançant des fusées éclairantes, je veux dire, en brossant, magistralement, les portraits des héros chrétiens : saint Augustin, Léon le Grand, saint Benoît, saint Grégoire le Grand, saint Jean Chrysostome, ainsi que quelques-uns de ces moines d'Occident, magnifiques défricheurs d'âmes et de forêts sauvages.

1. *L'Église et les Temps barbares* (Fayard).

Mais que de fois la Rome impériale et pontificale a paru sur le point d'être rejetée parmi les villes mortes! Constamment menacée par les Barbares qui se relayaient sous les noms de Wisigoths, Vandales, Huns, Lombards, Magyars, etc..., plusieurs fois occupée, pillée, razziée, bientôt privée de l'appui que lui donnait la présence des empereurs d'Occident, soumise à la domination des rois goths, protégée tyranniquement par Byzance, Rome, après avoir échappé à des dangers mortels, manque de succomber, durant le Xe siècle, par la désagrégation même de la papauté qui, faible, corrompue, doutant de sa souveraineté spirituelle, vacille sur le trône de saint Pierre et n'est sauvée que grâce à la vertu de quelques justes.

Cependant, Rome avait pressenti très vite qu'elle trouverait dans ces Barbares le sang nouveau qui la revigorerait. Un trait de génie fut d'avoir misé, si l'on ose dire, sur l'avenir des Francs, qui étaient des Barbares « purs », c'est-à-dire non gangrenés par l'hérésie arienne. Concilier une mission divine et une politique à long terme n'apparaissait pas facile; le danger n'était pas petit de voir ces rudes protecteurs oublier leur rôle et faire passer leurs devoirs spirituels à l'arrière-plan. Rome a su choisir, au bon moment, ses protecteurs : Clovis le Mérovingien, Pépin le Bref et Charlemagne, les Carolingiens et, plus tard, les premiers Capétiens. Avec des vues très réalistes, visant toujours à conquérir les chefs, sûre que les peuples suivraient. Et avec le minimum de dégâts pour la morale chrétienne et la sauvegarde de sa propre indépendance. Elle a donc montré autant d'habileté que de souplesse, d'énergie que de diplomatie; tout ce qu'elle paraissait abandonner un moment, elle se disposait déjà à le reconquérir. C'est ainsi que le successeur de saint Pierre, après deux mille ans, se maintient à l'endroit exact où saint Pierre fut enterré.

Il ne faut pas croire que la spiritualité de Byzance se perdit rapidement dans le byzantinisme, c'est-à-dire dans une casuistique vide de toute substance. Les citoyens de Byzance se passionnaient pour les discussions théologiques, comme nos concitoyens se passionnent pour les discussions politiques (à dire vrai, la théologie, à Byzance, se confondait avec la politique); on se querellait sur les deux natures du Christ comme nous nous disputons sur le matérialisme dialectique ou le tripartisme. Aucun signe, par conséquent, de dessèchement ou d'abêtissement, bien au contraire, dans ces jeux intellectuels. Exercer sa pensée, affûter sa logique peuvent bien être des activités stériles, elles rendent du moins hommage à l'Esprit.

M. Louis Brehier, de l'Institut, qui a consacré sa vie à l'histoire de Byzance, vient de publier le troisième et dernier volume de son œuvre [1], remarquable monument d'érudition et de synthèse. Nous devons reviser,

1. *Les Institutions byzantines*. Bibliothèque de Synthèse historique (Albin Michel).

sur un très grand nombre de points, des opinions d'ailleurs vagues. Les institutions et la civilisation byzantines forment un système solide, cohérent, parfaitement adapté à un peuple situé au confluent de l'Occident et de l'Orient. Elles ont conservé ce qu'il y avait de plus précieux dans l'hellénisme et dans le christianisme ; elles ont donné une solution acceptable au problème, toujours grinçant, des rapports entre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel. Elles n'étaient pas si mauvaises, puisqu'elles ont permis à Byzance de résister très longtemps aux doubles assauts venus de l'Europe et de l'Asie.

Sans doute, la ville ne constituait pas une cité harmonieuse ; en elle des oppositions, des contradictions qui ne sont peut-être que les symptômes de la vie : le « basileus » est divinisé tant qu'il règne, mais, abattu, il est traité comme un sous-homme ; la foi se nourrit des plus hautes spéculations, mais le paganisme et les superstitions sont vivaces ; des raffinements incroyables vont de pair avec d'effroyables cruautés. L'Occident ne doit pas se montrer ingrat envers Byzance : c'est par elle et par elle seule que lui sont venus les trésors de la civilisation antique ; sans les scribes de Byzance, sans le legs qu'elle a fait, en mourant, de ses manuscrits et de ses humanistes à l'Europe, nous serions beaucoup plus pauvres.

M. Robert Barroux, archiviste de la Ville de Paris, présente dans un récent ouvrage [1] une observation très simple et très frappante : toutes les fois que, par calcul ou par force, nos souverains ont abandonné Paris comme lieu de résidence, la France tout entière s'est trouvée affaiblie. La chose est naturelle, quand l'occupant chasse de la capitale ses maîtres légitimes ; elle est plus étrange quand l'abandon résulte d'un geste réfléchi, d'un propos délibéré. Selon notre historien, le souverain ne devrait donc jamais quitter Paris : Charlemagne déplaçant vers l'Est son quartier général, Louis XIV s'installant à Versailles par crainte des Parisiens turbulents, Thiers même cédant la place à la Commune ont, aux yeux de M. Albert Barroux, commis des fautes et ménagé, sans le vouloir, des lendemains désastreux.

Il est vrai que le contrat tacite passé entre notre ville et les détenteurs du pouvoir n'a jamais été rompu sans dommages. C'est peut-être que l'équilibre s'établit toujours entre les vrais Parisiens et ceux qui les gouvernent. Le prévôt des marchands Jacques Sanguin, dans une harangue à Henri IV, distinguait déjà entre deux sortes de « populaire ». « Le vrai populaire, c'est-à-dire né et élevé à Paris, est le plus laborieux du monde, voire même le plus intelligent ; mais l'autre, sire, est le rebut de toute la France, chaque ville de nos provinces a son égout qui amène ses impuretés à Paris. » Distinguo qui reste vrai, entre le peuple et la populace et, comme disait Hugo, entre « le lion et le tigre ».

M. Robert Barroux a volontairement négligé le *labeur* de Paris pour

1. *Paris et son Rôle dans l'Histoire de la Civilisation* (Payot).

mettre en relief son *intelligence*. Des deux éléments, sens pratique et esprit mystique qui caractérisent, croyons-nous, le Parisien, il s'attache presque uniquement au second. Foyer spirituel dès les premiers siècles avec saint Denis, saint Marcel et sainte Geneviève, Paris a trouvé dans les moines de Saint-Denis d'admirables gardiens de la flamme. Ce sont eux qui ayant, en 827, reçu d'un empereur byzantin un manuscrit attribué à Denys l'Aréopagite, y ont puisé l'enseignement sublime que la Grèce et l'Orient avaient élaboré en commun, transmettant ainsi à la France l'inquiétude métaphysique qui empêche les mortels de s'enfoncer dans un épais sommeil. Simple exemple entre mille des faits ignorés ou mal connus que l'auteur a rassemblés amoureusement dans un livre écrit à la moins voyante des gloires de Paris.

LOUIS XVII, MIRANDA, LA PRINCESSE MATHILDE

Un peu assoupie depuis 1920, la question Louis XVII s'est dernièrement réveillée ; en moins de deux ans ont paru une dizaine de volumes consacrés à l'énigme du Temple. Il est vrai que ce mystère émeut toutes les fibres de notre sensibilité : la curiosité, la pitié, l'imagination vagabonde.

En même temps, une poussée naundorffiste, assez étrange, tente de porter à l'avant-scène le moins acceptable mais le plus heureux des faux dauphins. On s'étonne un peu qu'un écrivain, tel que M. Maurice Constantin-Weyer [1] s'attarde à résoudre ce faux problème. Avec prudence d'ailleurs, en se gardant de conclure, mais en présentant uniquement les faits, pas toujours bien établis, qui à l'extrême rigueur — à l'extrême manque de rigueur, plutôt — viendraient à l'appui de la revendication naundorffiste. Que M. Constantin-Weyer ne fasse pas même allusion aux récits absurdes et délirants où Naundorff a relaté ses prétendues aventures entre le moment où il se serait évadé du Temple et celui où il s'est présenté comme le duc de Normandie, qu'il ne souligne pas le cas singulier d'un soi-disant enfant de France ayant complètement oublié le français qu'il aurait parlé jusqu'à l'âge de dix ans, témoigne d'un certain détachement à l'égard de la critique historique. Il est vrai que M. Constantin-Weyer est d'abord un romancier et que la collection où est publié son ouvrage s'intitule *En Marge de l'Histoire*. A prendre le livre comme une « histoire extraordinaire », prestement et agréablement contée, on ne sera pas déçu.

Mais le lecteur pourra mesurer la distance qui sépare l'histoire de la fantaisie historique en voyant avec quelle patience, quelle minutie, quels scrupules toujours renaissants, un chercheur érudit comme M. Louis Hastier s'attaque, à son tour, à l'énigme du Temple. *La double Mort de*

1. *Naundorff ou Louis XVII* (Sfelt).

Louis XVII[1] a le mérite d'apporter des éléments de discussion, réellement nouveaux, que l'auteur a extraits d'archives peu fréquentées, à commencer par celles de Madrid. Il a aussi l'avantage de détruire des légendes, nées on ne sait où, que l'on s'était repassées de mains en mains et que des historiens, même sévères, avaient tenues pour des vérités. Le livre est extrêmement attachant, parce que, sous nos yeux pour ainsi dire, on voit progressivement s'ébaucher, se constituer, se consolider, une hypothèse qui finit par se matérialiser. M. Louis Hastier arrive presque — ce « presque » réserve des preuves formelles qui sont sans doute anéanties — à démontrer que Louis XVII est mort d'entérite tuberculeuse au début de janvier 1794, et qu'il lui fut alors substitué un enfant arriéré, offrant avec le disparu une certaine ressemblance, promis, comme lui, à une mort rapide qui devait survenir en juin 1795.

S'il en était ainsi — et plusieurs indices matériels, en particulier le relevé des comptes de la blanchisseuse qui s'occupait du linge du « petit Capet », appuient l'hypothèse — on écarterait les pierres d'achoppement sur lesquelles sont venues buter les deux thèses opposées : celle des « évasionnistes » qui croient que l'enfant royal, arraché à sa prison, a survécu et celle des « non-évasionnistes », qui pensent que Louis XVII est bien mort au Temple, en juin 1795. Il est, en effet, difficile de comprendre pourquoi ceux qui auraient participé à l'évasion n'auraient laissé aucune preuve d'un acte héroïque et même glorieux et, d'autre part, il est frappant d'observer non seulement que les Conventionnels ont pris grand soin de ne pas laisser identifier le corps de l'enfant décédé en juin 1795 par ceux qui avaient bien connu le Dauphin, mais que, plus tard, sa propre sœur, la duchesse d'Angoulême, et ses oncles, Louis XVIII et Charles X, ne marquèrent aucun empressement — c'est le moins qu'on puisse dire — à savoir où cet enfant avait été inhumé et à recueillir ses restes. Bref, une telle hypothèse se passerait des innombrables « si » et « peut-être » que comportent obligatoirement toutes les autres. Quoi qu'il en soit, il est permis de dire que M. Louis Hastier, au prix d'un labeur admirable, offre la solution la plus plausible d'un problème qui devenait plus dur à mesure qu'on le creusait.

Le côté mystérieux du général Miranda, ce Vénézuélien qui, muni d'une identité fabriquée en Moscovie, commanda, sous Dumouriez, les armées de la Convention, intrigua, conspira sous le Directoire, fut expulsé par Bonaparte, intrigua, conspira en Angleterre, revint dans son continent natal pour y soulever contre la métropole les colonies espagnoles et mourut en prison trahi par ses partisans, ce côté mystérieux a retenu, sinon l'attention de nos historiens, du moins celle des historiens sud-américains. M. C. Parra-Perez, qui est le représentant permanent du

1. Flammarion.

Venezuela à l'U.N.E.S.C.O., s'est attaché à ce curieux personnage, et son récent ouvrage, *Miranda et Madame de Custine* [1], élargit notre horizon en nous donnant des vues inhabituelles sur la Révolution française, ses héros, ses bourreaux, ses victimes.

Comme il est naturel, M. C. Parra-Perez défend son compatriote contre les soupçons de déloyauté ou de double jeu dont il fut parfois l'objet. Ce qui est sûr, c'est que Miranda était un homme fort intelligent, fort cultivé et fort séduisant. La marquise de Custine, qui à dire vrai résistait mal aux hommes supérieurs, lui céda avec une naïve facilité, comme elle céda à Fouché et à Chateaubriand. Elle éprouvait même un lancinant plaisir à jouer les amoureuses délaissées et plaintives, ce qui nous vaut d'avoir conservé, grâce à Miranda, une correspondance qui peint très fidèlement l'état d'âme d'une grande dame et d'une jolie femme pendant la tourmente révolutionnaire. Le sentiment, l'intérêt, les soucis d'argent, les peines de cœur, l'inquiétude du lendemain, la valeur d'un bonheur fugitif et toujours menacé sont les éléments qui le composent. Bagage hétéroclite que nous portons dans les temps difficiles.

Moins tourmenté et moins complexe est le portrait de la princesse Mathilde, que nous présente M. A. Augustin-Thierry [2]. La fille du roi Jérôme et de la princesse Catherine de Wurtemberg eut sur son père, et sur son oncle l'Empereur, l'avantage de figurer encore dans le Gotha lorsque la dynastie napoléonienne fut brisée. Non sans raison, elle se sentait de meilleure race que son cousin germain qu'elle faillit épouser et qui devait devenir Napoléon III. Son mariage avec le prince Demidoff ne fut pas seulement d'inclination ; il lui valut, même après la rupture, une fortune solide et colossale qui lui permit de tenir un rang qu'elle plaçait elle-même très haut. A défaut d'une cour véritable, elle régna sur un cercle d'artistes et d'écrivains, qui étaient à la fois ses maîtres et ses courtisans. Sainte-Beuve et Théophile Gautier figuraient parmi les plus assidus. Charitable avec une discrète ostentation, serviable avec une tendance à considérer un bienfait comme un lien, familière avec réserve et n'oubliant jamais la distance qui sépare une princesse de ceux qui ne sont point nés, la princesse Mathilde, qui se croyait peintre parce qu'elle maniait les pinceaux et la palette, voyait surtout dans l'art un fleuron à ajouter à sa couronne. Au fond, elle n'eut guère de sympathies que pour ceux qui lui étaient « attachés ». Et réciproquement.

M. A. Augustin-Thierry, avec bienveillance et enjouement, conte les scènes d'une vie qui n'a rien de commun avec la vie de bohème, encore qu'y figurent quelques personnages murgériens. Mais sans lui en faire

1. Grasset.
2. *La Princesse Mathilde* (Albin Michel).

un grief, on peut bien dire que, faute des 10 millions (or) qui lui furent versés, par l'ordre du tsar, sur les biens du prince Demidoff, la princesse Mathilde eût laissé un nom moins illustre et un souvenir moins béni.

ASIE... ASIE

Si l'on veut sentir à quel point l'érudition peut se transformer en un jeu passionnant, en une aventure exaltante, on devra lire le mince et substantiel ouvrage que M. A. Dupont-Sommer, professeur à la Sorbonne, a, modestement, intitulé : *Aperçus préliminaires sur les Manuscrits de la Mer Morte* [1]. L'émotion soulevée il y a trois ans par la découverte, dans une grotte située sur la rive ouest de la mer Morte, de jarres contenant, enfermés dans des rouleaux de cuir, les plus anciens manuscrits hébraïques connus, est loin d'être éteinte. Ce trésor, dispersé par les Bédouins aux acheteurs les plus offrants n'est pas encore complètement inventorié que déjà il éclaire les origines du christianisme, dénouant d'anciens problèmes pour en poser de nouveaux.

La plus grande partie des manuscrits ne paraît pas remonter plus haut que le Ier siècle avant Jésus-Christ, mais elle a trait à une secte juive : « La Nouvelle Alliance » qui constitue un maillon certain entre le judaïsme et le christianisme. Il faut voir avec quelle ardeur et quelle science M. Dupont-Sommer interroge ces textes millénaires, leur arrache leurs secrets, y découvre des précisions qu'un profane ne soupçonnerait même pas. Impossible de ne point être gagné par sa fièvre et son allégresse, de demeurer neutre dans la lutte qui oppose les Esséniens — les puritains du judaïsme — aux Sadducéens et aux Pharisiens. Les luttes violentes entre sectes se déroulent dans la fulguration des prophéties et des anathèmes, cependant que déjà Pompée s'approche de Jérusalem qu'il réduira en l'année 63, châtiant ainsi les impies qui avaient persécuté la Nouvelle Alliance et son fondateur, celui qui est mystérieusement désigné par l'expression : *le Maître de la Justice*.

Quel était ce maître ? On ne sait pas ; sans doute un grand Essénien, tenu par ses fidèles pour un Messie de Dieu, un Élu chargé de sauver les croyants avant que le monde ne s'anéantisse. Jésus-Christ apparaît alors comme une « étonnante réincarnation du Maître de la Justice », enseignant comme lui le mépris de la chair et des biens terrestres, comme lui promis à une mort ignominieuse puis à une victoire triomphale. Les perspectives que découvre M. Dupont-Sommer sont enivrantes.

L'Asie méditerranéenne et sa « marche » persane demeurèrent longtemps la seule Asie que connût l'Europe, mais quand à la fin du XVIIIe siècle le sanscrit déchiffré révéla les Védas et la littérature sacrée

1. Collection : *L'Orient ancien illustré* (Librairie Maisonneuve). Voir aussi *Du nouveau sur la Bible* par Dupont-Sommer (*Revue de Paris*, Juillet 49).

de l'Inde, philosophes et poètes d'Occident se sentirent pris d'un enthousiasme tumultueux et furent sur le point de renier leur foi gréco-latine en faveur de dieux démesurés. Pas un grand nom du XIXe siècle, de Lamartine à Michelet, qui n'ait été touché plus ou moins profondément par ce qu'on a nommé « la renaissance orientale », exact pendant de la renaissance humaniste au XVIe siècle.

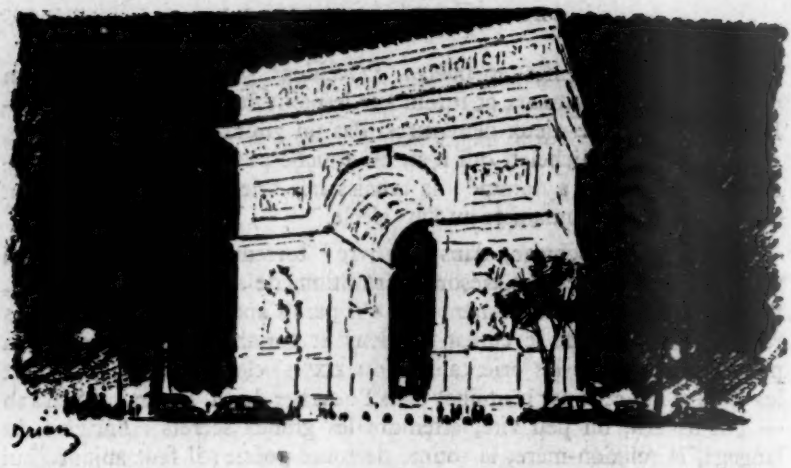
M. Raymond Schwab, dans un livre [1] torrentiel, étourdissant, qui roule dans ses pages des trésors d'érudition, de sagacité et de sagesse, fait la somme d'un mouvement qui, s'il paraît apaisé, n'en a pas moins radicalement modifié le climat religieux et enrichi les catégories de la pensée. Sans doute les orientalistes du XIXe siècle — dont les noms et les œuvres figurent par centaines dans l'ouvrage de M. Raymond Schwab — ont-ils cru, un peu vite, atteindre les grands secrets : l'origine du langage, la religion-mère, la source de toute poésie ; il faut aujourd'hui en rabattre, les questions mêmes de primauté ou d'antériorité apparaissant beaucoup plus complexes et obscures que les néophytes ne l'imaginaient. En particulier il n'est pas sûr, contrairement au jugement de ceux qui, tel Michelet, opposèrent la Bible de l'humanité, panthéiste et universelle, à la Bible judéo-chrétienne, que les livres saints de l'Inde soient et plus anciens et, surtout, plus hautement inspirés que les livres sacrés des Hébreux. Mais pourquoi poser des problèmes de préséance puisque nous sommes aujourd'hui les héritiers de tous ceux au front desquels brilla l'étoile ?

M. Raymond Schwab domine sa prodigieuse érudition ; loin de se laisser engloutir dans l'océan de la connaissance, il maintient fermement sa ligne qui est celle d'un écrivain et d'un poète. Aussi bien, il éclaire d'un jour tout nouveau la littérature du XIXe siècle : impossible à l'historien littéraire d'ignorer désormais notre seconde Renaissance.

Séduits par M. Raymond Schwab, certains de ses lecteurs voudront peut-être combler leur ignorance, hélas ! vertigineuse, de ce que fut l'Inde. Ils trouveront alors en M. Louis Renou, membre de l'Institut, un guide et, si l'on peut dire, un spéléologue accompli. Le livre qu'il vient de publier : *La Civilisation de l'Inde ancienne* [2], fondé sur l'étude des textes sanscrits, nous initie à la structure, aux lois, aux usages d'une société qui déconcerte souvent les conceptions occidentales. Mais dans la mesure où l'Inde moderne est solidaire de l'Inde ancienne — mesure qui n'est pas négligeable — cette initiation nous permet d'entrevoir des mystères qui, après avoir été philologiques, religieux, artistiques, se font aujourd'hui politiques et commandent peut-être notre proche avenir.

PIERRE AUDIAT

1. *La Renaissance orientale* (Payot).
2. Flammarion.



LE MOIS A PARIS

Politique intérieure. — Au fur et à mesure que se rapproche le terme de son mandat, l'Assemblée nationale se révèle de plus en plus nerveuse et de plus en plus incapable de faire passer l'intérêt de la nation avant celui de ses membres.

Aux yeux des députés de la majorité un problème domine tous les autres. Il se peut formuler ainsi : « Quel est le mode de scrutin qui, tout en défavorisant le parti communiste et, si possible le R.P.F., donnerait aux sortants appartenant aux autres partis le maximum de chances de réélection ? »

Le malheur est que ce problème comporte au moins autant de solutions différentes qu'il y a de partis dans la majorité.

Les membres du M.R.P., se jugeant les plus menacés, sont les plus anxieux. Leur préférence hésite entre le maintien du système proportionnel actuel, plus ou moins amendé, et le scrutin de liste majoritaire à un seul tour, avec « apparentements » permettant de profitables alliances. Pourtant, au début de février, leurs représentants au sein du gouvernement avaient fini par se rallier à un projet majoritaire comportant deux tours. Mais cette concession n'avait été faite que du bout des lèvres et, devant la Commission du suffrage universel, les M.R.P. alliés aux communistes sont parvenus à faire écarter le deuxième tour.

A l'heure où ces lignes sont écrites (et les nécessités de l'impression ainsi que du brochage de la Revue exigent qu'elles soient écrites assez longtemps avant qu'elles ne soient lues), on se trouve devant une table rase et les communistes, contre lesquels la réforme électorale devait être faite, apparaissent les arbitres de la situation. Il est finalement fort

possible que, conformément à leurs vœux qui est aussi, en secret, celui de la plupart des M.R.P. et de certains gaullistes, on aille aux urnes sinon avec le système proportionnel actuel, au moins avec un système qui s'en rapprocherait étrangement.

Mais quand ira-t-on aux urnes? La sagesse voudrait que ce fût le plus tôt possible, en mai par exemple : la situation internationale exige en effet, de la part des citoyens, des sacrifices de tout genre auxquels des députés dominés par le souci de leur réélection ne sauraient consentir.

Bien que sage, l'idée semble faire des progrès. Mais il est encore nombre de législateurs qui ne se résignent pas à voir abréger, fût-ce de quelques mois, un mandat qui n'expire qu'en octobre. Peut-être même quelques-uns espèrent-ils que les événements extérieurs pourraient être invoqués, non plus pour raccourcir ce mandat, mais au contraire pour le prolonger...

Au milieu de cette agitation parlementaire, la barque ministérielle est fortement secouée. Quand M. Pleven est rentré d'Amérique, le cabinet semblait même en sérieux danger ; ce danger s'est, depuis, un peu éloigné mais il peut ressurgir, pressant, d'un jour à l'autre.

Comme cela a été le cas pour tous les ministères de la IVe République, réunions de délégués des partis plutôt qu'équipes cohérentes, le ministère Pleven doit d'ailleurs autant redouter la dislocation interne qu'un vote hostile de l'Assemblée. Or, les sujets de dissentiments entre ministres appartenant à différents groupes ne manquent pas : réforme électorale (on a vu quelle était à son sujet, l'attitude du M.R.P.) ; réarmement allemand (les ministres socialistes, M. Moch en tête, y restent irréductiblement opposés car ils pensent que ce réarmement ferait perdre des voix à leur parti au profit du parti communiste) ; politique financière et économique enfin (les ministres radicaux et U.D.S.R. restent partisans de l'orthodoxie, dût-elle nécessiter un dur effort, tandis que leurs collègues socialistes, voire M.R.P., préféreraient à cet effort une inflation plus ou moins déguisée).

Bref, le moins qu'on puisse dire est que la fin de la législation s'annonce très troublée.

Trouble naturel en régime démocratique, dira-t-on, et qui ne fait que refléter les incertitudes de l'opinion. Peut-être. Mais, alors, pourquoi rire de ces Byzantins qui, tandis que leur ville était proche de tomber sous les coups des Turcs, discutaient indéfiniment la question de savoir si la lumière qui parut lors de la Transfiguration du Christ était créée ou incréée?

JACQUES CHASTENET,
de l'Institut.

Marie-Madeleine, par le Maître de MANSI.

Berlin à Paris. — La Peine des Hommes et les peintres. — Couty et Jacques Villon. — Après les expositions de Munich et de Vienne, au cœur des Champs-Elysées si longtemps martelés par l'envahisseur, le Petit-Palais nous propose, prêtées par Berlin, cent vingt-deux toiles dont la moitié sont des chefs-d'œuvre. Il n'a fallu rien moins que l'intervention du chancelier Adenauer pour que la France, après l'Amérique, la Hollande et Bruxelles, héberge un choix qui n'a pas été fait par elle. Notre école est pourtant représentée à merveille par l'*Etienne Chevalier* de Fouquet (qui, jusqu'en 1775, ornait la cathédrale de Melun), le *Saint Sébastien pleuré par sainte Irène* de Dumesnil de la Tour, *Saint Mathieu et l'Ange* et *Helios et Phaéton* de Poussin, trois Watteau qu'est venue rejoindre *l'Enseigne* de Gersaint (provenant de la collection Julienne, puis acquis en 1756 par Frédéric II), et *le Petit Dessinateur* de Chardin.

Cet ensemble diffère des précédents en ce qu'il abonde en toiles de petit format, demandant chacune à être examinée et à être aimée de tout près. Si, de cette collection de joyaux, nous devions — en dehors de l'admirable salle emplie par Rembrandt — détacher les plus précieux, le choix hésiterait entre *l'Homme à l'œillet*, *l'Arnolfini*, *la Crucifixion* de Van Eyck, *la Femme au voile* de Van der Weyden, *la Vierge en adoration* de Bouts, *la Jeune Fille* de Petrus Christus, le *Saint Jean-Baptiste* de Saint-Jean de Gand, le *Saint Jean à Patmos* de Bosch, *la Lucrèce* de Cranach, les petits paysages de Seghers et, perle entre tant de perles (bien supérieure au *Couple buvant du vin*, et même au délicieux *Concert* de Terborch), la *Femme au collier* par Vermeer.

***

Le conservateur du Petit-Palais a déployé ses dons de metteur en scène et de poète (que le premier ne prévale pas sur le second) pour varier

la couleur des fonds et pour multiplier les sources lumineuses. Une fois de plus, il a fallu reconstruire un musée dans un musée. On a peine à concevoir que Paris ne jouisse pas, comme Bruxelles, d'un édifice spécialement conçu et aménagé pour les œuvres d'art. Ne parlons pas de l'aile du musée de Tokio à laquelle on accède par le quai et qui, faisant alterner des zones trop brutalement éclairées et des zones mortuaires, offre aux placeurs des difficultés insurmontables. Le Louvre, tant que le Ministère des Finances n'aura pas évacué le Pavillon de Flore, ne pourra songer ni à sa réorganisation d'ensemble, ni à recevoir des expositions temporaires. Jadis, d'un bout à l'autre de l'année, des galeries privées (Georges Petit, Barbazanges, Manzi, André Seligman) se prêtaient à d'importantes manifestations : elles servent depuis longtemps à d'autres fins. Le Grand-Palais, d'un goût détestable, mais spacieux, n'est rendu aux Salons qu'une partie de l'année. Quand, et par quels moyens, arrivera-t-on à résoudre une crise du logement de la peinture qui risquerait, en se prolongeant, d'interdire à Paris de rester le pouls artistique du monde ?

***

Les *Peintres, témoins de leur temps* ont montré, au Musée d'Art Moderne, ce que les visuels pourraient tirer du tragique ou du merveilleux qui abondent au chantier à l'usine ou dans les exploitations souterraines. Encore faudrait-il que ces nouveaux milieux ne soient pas pour eux que *spectacles*. Daumier, Millet, Courbet, et aussi Steinlen, Cottet ou Constantin Meunier, sont là pour prouver que l'évocation de la peine des hommes ou de certains événements collectifs ne sont pas incompatibles avec le style. Mais, encore une fois, ce n'est pas artificiellement et sur commande qu'on devient un « peintre social ».

Si Jean Couty, dans son grand *Baptême* (galerie Saint-Placide) a triomphé du sujet, c'est qu'il est parvenu à *relier* vraiment ses personnages et à nous relier à eux, grâce à l'émotion contenue et à la lumière.

La rétrospective Jacques Villon (Musée d'Art Moderne) nous conduit au milieu des rêves les plus subtilement ciselés et cadencés, alors même qu'ils ont pour prétexte *le Dépicage de la moisson* ou *les Labours*. La communion avec la nature et les hommes procède ici d'une sorte d'ivresse panthéiste, mais combien savante et lucide, sans que l'esprit de système, parfois souligné, arrive à refroidir l'élan originel.

CLAUDE ROGER-MARX

Les grands ébénistes parisiens de 1790 à 1850 au Musée des Arts Décoratifs. — C'est une exposition qui passionne tous ceux qui s'intéressent au meuble, elle nous montre, à travers les fluctuations de la mode, la continuité de la tradition, tant qu'elle peut se transmettre de père en fils ou de maître à élève. Puis, lorsque cette tradition artisanale de grand style est de plus en plus diluée dans le mercantilisme industriel, la décadence du goût s'accélère et l'éclectisme touche-à-tout du Second Empire s'épanouit librement.

A la Révolution, les maîtres ébénistes qui ont fait triompher le style Louis XVI dans toute sa pureté, les Jacob, les Boulard, les Beneman, trouvent des formes et des lignes nouvelles en accord avec le goût de la société au pouvoir. Les Jacob-Desmalter seront les grands fournisseurs de Napoléon Ier et nous pouvons admirer les chefs-d'œuvre qu'ils ont exécutés pour la Malmaison, Compiègne ou Fontainebleau, de même que nous voyons la chambre de madame Récamier réalisée par Jacob frères sur les dessins de Berthault et de Percier et Fontaine.

La coiffeuse en cristal taillé et bronze doré dessinée par N.-H. Jacob et exécutée pour Marie-Louise par la veuve Desarnaud est une merveille d'invention et d'élégance, de même que le bureau de voyage de Biennais, à la fois pratique et d'un goût exquis, si commode pour les généraux en campagne.

Sous la Restauration, avec la vogue des bois clairs, des érables et des citronniers, les formes se renouvellent et de nouveaux maîtres ébénistes viennent concurrencer les praticiens éprouvés de l'Empire, tout en se pliant aux règles éprouvées de la tradition.

La chambre en acajou, exécutée pour mademoiselle Mars en 1826 par Bénard, ou le secrétaire en loupe de frêne qu'il exécute à la même époque pour madame Talma, ont encore beaucoup de distinction dans leurs formes un peu lourdes. Mais cette lourdeur s'accentuera sous Louis-Philippe, et avec Napoléon III nous voyons apparaître un style « casino » passablement vulgaire. Quelques meubles, exceptionnellement, ont encore de la grâce, mais combien d'autres sont franchement de la pacotille avec leurs formes grêles, leurs incrustations de nacre, leur bois laqué noir, décoré de fleurs peintes au naturel et de rinceaux d'or, leurs emprunts à tous les styles !

Souhaitons, en terminant, que quelques-uns des hôtels pour lesquels ces mobiliers ont été créés soient préservés de la destruction, car à notre époque les pierres durent moins longtemps que les meubles qu'ils ont abrités. Les hôtels de mademoiselle Mars et de madame Talma, rue de la Tour-des-Dames, de Botterel-Quintin, rue des Petites-Ecuries et Boni, rue de Trévise, sont tout indiqués pour servir de cadres à quelques-uns des beaux ensembles que nous avons pu admirer au Pavillon de Marsan.

GEORGES PILLEMENT.

Le Centenaire de Vincent d'Indy. — On célèbre en 1951 le centenaire d'un grand musicien français : Vincent d'Indy, gentilhomme cévenol, disciple de César Franck, fondateur avec Bordes et Guilmont de la *Schola Cantorum*, qui fut longtemps l'émule et la rivale du *Conservatoire National de Musique*.

De son vivant, d'Indy exerça un apostolat fécond et une influence considérable, non seulement sur la musique, mais sur les opinions de son temps. Chef d'école, « pêcheur d'hommes » au sens évangélique du terme, doctrinaire et polémiste, Vincent d'Indy n'hésitait jamais à se jeter dans la mêlée, à susciter, puis à entretenir des discussions passionnées. Il faut lire les deux excellents volumes que Léon Vallas a récemment consacrés [1] à ce chevalier d'Euterpe, prompt à l'attaque, et qui maniait la lance des tournois aussi facilement que la plume du compositeur. Vincent d'Indy avait reçu en partage la foi et l'ardeur des premiers apôtres, la certitude qu'une âme claire et un esprit informé ne sauraient se tromper, le goût d'enseigner, l'instinct de former de jeunes intelligences à ses propres disciplines. D'où sa fougue et son intransigeance.

Sa vie fut double : il composait, il instruisait. Son œuvre est considérable, très variée, extrêmement personnelle. On y distingue la marque d'une volonté inflexible, que les grands travaux aiguisaient, au lieu de l'émousser. L'opéra *(Fervaal, l'Etranger, la Légende de saint Christophe)*, la symphonie *(Symphonie sur un chant montagnard, Symphonie en si bémol, De Bello Gallico)*, le poème symphonique, toutes les formes de la musique de chambre sollicitèrent la rude inspiration de ce montagnard et la patiente habileté d'une plume rompue à tous les artifices du contrepoint. La séduction harmonique d'un Fauré, d'un Debussy, d'un Ravel est remplacée, chez d'Indy, par une beauté plus farouche, par une pureté du style, par une noblesse architecturale auxquelles il est impossible d'opposer l'indifférence. Semblables à des monuments de granit, certains des ouvrages de Vincent d'Indy sont de hauts témoignages d'un génie laborieux et couronné.

Le doctrinaire est contestable. L'homme qui déclarait, à la première de *Pelléas* : « Cette musique ne vivra pas, parce qu'elle n'a pas de forme », le wagnérien passionné qui méprisait les manifestations nationales indépendantes de l'esthétique allemande, le professeur qui témoigne dans son *Cours de Composition musicale* [2] de partis pris aussi injustes qu'incompréhensibles, allant de la méconnaissance des plus clairs génies de son époque jusqu'à la haine raciale, l'artiste qui faisait plus de crédit au travail qu'à la grâce et à l'effort qu'à la sensibilité, continue, par-delà la mort, d'alimenter des fanatismes et de provoquer la détraction. Entouré

1. Albin Michel, éditeur.
2. Durand, éditeur.

de partisans décidés à se faire hacher sur place et d'adversaires qui refusent tout compromis, ainsi nous apparaît Vincent d'Indy, archange centenaire et belliqueux.

BERNARD GAVOTY

Géographie et poésie. — Fondée par Marguerite Jules-Martin sur la suggestion de Paul Valéry en 1934, la Société de Poésie peut s'enorgueillir d'avoir célébré cent cinquante poètes de toutes tendances en dix-sept ans. En résumant l'activité de la Société de Poésie, la duchesse de La Rochefoucauld a proclamé, l'autre jour au cours d'une conférence, devant M. Lapie, qui présidait cette séance avec sa bonne grâce souriante de jeune ministre, un ordre du jour de confiance. En 1951, Roger Caillois, Thierry Maulnier, Marcel Brion, Yanette Delétang-Tardif exalteront tour à tour Saint-John Perse, Charles Péguy et Joe Bousquet.

Le grand Paul Claudel, dans un bref message, affirma aussi la communion des poètes et leur rencontre à Paris. La duchesse de La Rochefoucault n'eut, pour prouver cette ubiquité des poètes, qu'à rappeler Shakespeare et Voltaire, Lamartine et Kipling, Hugo et Gabriel d'Annunzio. Les poètes les plus attachés à leur terre natale sont des citoyens du monde. Les plus nomades d'entre eux emportent leur patrie à la semelle de leurs souliers. De toutes les villes qu'ils ont habitées ou désirées se dégage une seule cité, comme Thèbes se dressait aux accords d'Amphion. Car les poètes esquissent une géographie de l'inspiration, qui ignore les frontières politiques.

M. Lapie rejoignit les vues du moraliste et du poète Gilbert Mauge. La poésie, rappela l'historien de Cromwell, est avec l'amour et la guerre une des formes de l'héroïsme. Mais elle est plus encore, selon l'admirable pensée de Léon-Paul Fargue, « cette vie de secours où l'on apprend à s'évader du réel pour y revenir en force et le faire prisonnier. »

M. Yves Gérard Le Dantec, s'appuyant sur le verset de Valéry Larbaud : « J'ai des souvenirs de villes comme des souvenirs d'amour », aidé par les plus grands poètes, de Victor Hugo à Baudelaire, de Rupert Brooke à Jean-Paul Toulet, entraîna ses auditeurs à travers les cités intérieures à demi vues, à demi rêvées. Marguerite Jules-Martin, Maurice Donneaud, Marie-Rose Carlié par leurs fidèles interprétations l'aidèrent à évoquer ces « châteaux de l'âme ».

Après avoir été transportés à Bruges avec Rodenbach, à Venise avec Anna de Noailles, les auditeurs retrouvèrent leur ville à travers les images dissemblables et complémentaires qu'en ont tracées Villon et Baudelaire, ou plus près de nous les poètes citadins.

Paris, ville du rêve et de l'effort humain

chantait Anna de Noailles.

CHRISTIAN MURCIAUX

Le Père de la Mariée. — Sa Majesté M. Dupont. — J'ai une faiblesse pour le comique d'observation et je déplore que le cinéma, comme le théâtre, néglige si paresseusement cette veine pour les grosses ficelles du vaudeville.

Le mois dernier nous a relativement gâtés en nous offrant deux comédies d'observation. L'une, américaine, *le Père de la Mariée*, me semble en tous points excellente. Ce film pertinent, d'un ton juste, parfois même aigu, nous raconte simplement les préparatifs d'un mariage vu sous l'angle du père de la jeune fille. Apparition subite d'un jeune homme inconnu, énervement croissant chez les dames de la famille, rencontre solennelle avec un autre couple de parents, préparatifs de plus en plus fiévreux, dépenses, cocktail de fiançailles, autres dépenses, couturiers, modistes, tailleurs, discussions sur l'ampleur du lunch, répétition du grand mariage à l'église. Enfin, le jour du mariage arrive. Un flot d'invités inconnus déferle sur la maison avec la violence irrésistible des hordes barbares et laisse le salon familial transformé en un champ de bataille.

Tous les détails sont notés avec un charmant humour. Le père, magistralement incarné par Spencer Tracy, livre à chaque minute un combat sans espoir. Bien entendu, il s'agit de mœurs américaines. Mais il ne faudrait pas changer grand-chose pour que cette charge légère nous décrivît un beau mariage français.

***

Sa Majesté M. Dupont est nettement moins réussi; il a aussi une portée bien moins large. Parce qu'il met en scène des personnages spécifiquement italiens. Là encore, il s'agit d'un père de famille. Celui-ci, un bon Romain très moyen, a des ennuis parce qu'on ne livre pas à temps la robe de première communion de sa fille. Cette fois, les notations sont inégales. On en trouve de bonnes. On en trouve d'un goût discutable. D'où des longueurs. Ce n'est pas l'infaillible Blasetti de *Quatre Pas dans les Nuages*.

Mais le plus grand défaut du film vient du fait qu'il a été doublé et traduit. Le titre original était *Prima Comunione*. *Monsieur Dupont* s'appelait en réalité *Signor Carloni*. On a cru bon d'affubler d'une voix française Aldo Fabrizi, qui est typiquement italien. Du coup, la comédie de mœurs perd les trois-quarts de son suc et quelle est donc cette rue de Rome où toute la foule parle français?

Il nous reste cependant un rythme allègre, un accompagnement musical tout à fait heureux et quelques touches caricaturales auxquelles la traduction n'a pas ôté leur saveur.

JEAN FAYARD

★ ★ BALZAC A NEW YORK ★ ★

A PROPOS de l'exposition Balzac à laquelle Jules Bertaut a consacré un article dans la *Revue de Paris* de janvier, notre collaborateur Fleuriot de Langle nous communique une note sur une manifestation semblable qui a eu lieu à New York l'an dernier et y a rencontré le plus grand succès. « Grâce aux soins du fervent balzacien qu'est M. de Messières, notre attaché culturel à l'Ambassade de France, une exposition Balzac avait été organisée dans la 5e Avenue. Toute une série de salles y avait été consacrée à la gloire du génial romancier de *la Comédie Humaine*. Elles rassemblaient près de quatre cents pièces de toutes sortes (premières éditions, iconographie, etc.). Maints collectionneurs et bibliophiles d'Amérique avaient envoyé des documents d'une qualité exceptionnelle : entre autres la Pierpont Morgan Library qui avait confié le manuscrit d'*Eugénie Grandet* dédié à madame Hanska. (On avait rassemblé également quinze autres manuscrits, lettres ou pièces autographes.)

« Balzac new yorkais. C'est là peut-être l'une des plus surprenantes incarnations de l'ex-citoyen de Passy. »

MADAME DE

Le portrait de LOUISE DE VILMORIN reproduit page 33 de la livraison de février a été dessiné par Jean-Claude JANET.

★ CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE ★

LE TOUR DU MONDE EN " BATEAU-STOP "

par Jacques CHEGARAY *(Amiot-Dumont)*

IL y a deux ans, M. Jacques Chegaray, un journaliste parisien, quittait Toulon avec 20 000 francs dans sa poche, pour faire le tour du monde. Dix-huit mois plus tard il débarquait au Havre, ayant visité Ceylan, le Siam, l'Indochine à peu près tout entière, Shanghaï (où il vécut les derniers jours du régime Tchang Kaï Chek), Sydney et Melbourne, la Nouvelle-Calédonie, les Nouvelles-Hébrides, les îles de la Société, les Marquises, trois ou quatre États de l'Amérique, et traversé les États-Unis de San Francisco à New York. Aucun chèque ne lui avait été envoyé durant son périple. C'est un joli record.

De quoi a-t-il vécu? Principalement de conférences et de caricatures qu'il faisait dans les pays où il séjournait. Accessoirement de petits services qu'il fournissait à ses transporteurs.

Qui l'a véhiculé? Des bateaux de guerre français et des cargos où il s'engageait comme aide-cuisinier. Quelques trains, en Asie et en Amérique. Exceptionnellement un ou deux avions. Des camions et des voitures, bien entendu. L'auto-stop, déclare-t-il, s'avère d'une simplicité désuète quand on a réussi le bateau-stop (et ses « filiales », le sampan-stop, la pirogue-stop, la moto-stop). Fait remarquable, en vingt-quatre pays différents, il n'a essuyé aucun refus.

Où a-t-il couché? Pas plus de dix nuits dans des hôtels. Dans les bateaux, sous des vérandas, chez des amis hospitaliers. Et le plus souvent sur le matelas pneumatique, dans le sac duveté qui constituaient avec deux petites valises, son bagage. Sa seule erreur : avoir cru qu'un vieux casque colonial lui serait utile. Personne n'en met plus. Il a porté le sien à la main, pendant quarante mille kilomètres avant de l'abandonner à Tahiti.

Ses mésaventures majeures : quatre vols (montres, argent, appareil photographique — le dernier heureusement remplacé par un bienfaiteur).

Difficultés principales : on n'étonnera aucun globe-trotter en révélant que les problèmes de visas, d'autorisations, de vaccins, de contrôles de devises et de douanes sont pires que tous les autres. Même pour un voyageur « sans le sou ».

De son expérience, M. Chegaray a tiré un livre amusant, pittoresque, illustré de photos ravissantes.

P. F.

□ □

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

par Jean VIGNAUD *(Éditions Bordas)*

M. JEAN VIGNAUD se défend, dans un propos liminaire, d'avoir voulu ajouter quoi que ce soit d'inédit aux nombreux travaux déjà publiés sur le saint d'Assise, notamment à ceux d'un Sabatier, d'un Jœrgensen, d'un Chesterton. Pour ne l'avoir pas tenté, pour s'être gardé de donner l'im-

pression du nouveau par les artifices d'une vaine littérature, pour s'être proposé de rendre accessible à tous celui qu'il appelle justement « le saint de tout le monde », il a réussi un livre simple, clair et qui se lit avec plaisir.

Sa marque propre, et d'ailleurs sa formelle intention, est de nous rendre sensible le message de François et son extrême opportunité par rapport à notre temps. Il y parvient, non en nous accablant de commentaires, mais en laissant parler les faits essentiels, heureusement mis en valeur, de cette vie extraordinaire. Le message franciscain de paix, de joie, d'amour, quel temps en eut jamais plus besoin que le nôtre, où il n'est question que de nous détruire quelque jour avec une perfection scientifique sans précédent? Qu'il puisse être efficace, François en fut la preuve vivante. Sa volonté de paix a été créatrice de paix. Le livre de M. Vignaud le fait bien sentir. Là est la note maîtresse de ces pages sympathiques.

GAÉTAN BERNOVILLE.

□ □

YVETTE GUILBERT VUE PAR TOULOUSE-LAUTREC

par Cl. ROGER-MARX
(Au Pont des Arts)

ATTIRANCE réciproque des monstres. Dans l'excellente introduction qu'il a placée en face de ce remarquable album de lithographies (exactement de reproductions des lithographies de Toulouse-Lautrec — beau travail de Jacomet) Claude Roger-Marx a restitué les grandes lignes de cette aventure — toute intellectuelle — qui rapprocha le peintre génial et quasi-difforme de cette clownesque chansonnière. C'est en 93 que Toulouse-Lautrec découvrit Yvette dont les mimiques endiablées et le singulier physique composaient un ensemble fascinant, une sorte de « caricature vivante » recomposée chaque soir par un génie furieusement inventif.

Dès lors l'homme dont le nez (d'après Yvette Guilbert) aurait suffi à garnir deux visages suivit au Moulin-Rouge, au Divan Japonais, à la Scala, la bouche géranium, la poitrine plate et les longs gants noirs qui dessinaient une série de jeux pathétiques autour de la *Complainte des Quatre-z-étudiants* et de *Fleur de Berge*.

Les croquis jetés sur des carnets furent à l'origine de ces planches où la femme paraît se styliser elle-même cruellement dans l'instantané. Ces chefs-d'œuvre groupés dans les suites dites *française* et *anglaise* éterniseront la fantaisie d'Yvette Guilbert. Mais la chanteuse ne les avait pas du tout appréciés : « Petit monstre vous avez fait de moi une horreur ! » Elle n'avait pas reconnu le génie de son admirateur et fut sur le point de le poursuivre en diffamation...

Étrange aventure... En la voyant évoquée avec tant de vie par Cl. Roger-Marx on pense à cette fine comédie que notre collaborateur, alors attiré par le théâtre, avait fait jouer naguère au Vieux Colombier : *Simili*. Dans le filigrane de son étude sur Toulouse-Lautrec et Yvette Guilbert se dessine en effet le scénario d'une comédie qui serait d'une singulière amertume : un « *Prenez garde à la peinture* » noir.

M. T.

□ □

※ HISTOIRE ÉCONOMIQUE ※ ET SOCIALE DES ÉTATS-UNIS de 1919 à 1949

par Louis-R. FRANCK
(Aubier, Paris)

LA structure économique des Etats-Unis intéresse le monde entier à un double point de vue. D'une part, il n'est pas de pays qui ne bénéficie directement ou indirectement de l'appui des Américains, à tel point que les budgets européens eux-mêmes sont sensibles à tout ce qui affecte la puissance financière des Etats-Unis. D'autre part, l'extraordinaire élévation de vie du peuple américain joue un rôle exemplaire dans les conflits idéologiques imposant des régimes économiques qu'il faut bien finalement juger par leurs résultats plus que par leurs inspirations.

C'est pourquoi on lira avec fruit l'étude claire, objective et documentée que M. Franck a consacrée à l'évolution la plus récente des Etats-Unis. Pour avoir le droit de juger, il faut connaître. Trois cents pages alertes y aideront le lecteur le moins entraîné aux choses de l'économie. Nous aurions aimé que sur certains points, les mécanismes fussent étudiés plus en détail de façon à démonter la machine dont on se borne à constater l'efficacité. Mais le livre gagne incontestablement en simplicité et en netteté ce qu'il sacrifie en technicité. Qui ne serait par exemple sensible au fait, qu'en 1941, les revenus inférieurs à 1 000 dollars représentaient un tiers du revenu global de l'Amérique et, qu'en 1948, ils en forment moins du dixième. Au contraire, pendant ces sept années, les revenus supérieurs à 5 000 dollars ont passé de 4 p. 100 du revenu global des Etats-Unis à 26 p. 100. Même si l'on tient compte de la baisse du pouvoir

d'achat du dollar, qui est de l'ordre de 70 p. 100, on constate l'énorme élévation du niveau de vie que traduisent ces chiffres.

ED. G. D'E.

□ □

LE JEU SECRET

par Thomas Owen
(La Renaissance du Livre)

THOMAS OWEN est peu connu en France où seulement quelques-unes de ses nouvelles ont été publiées. Son dernier roman *le Jeu Secret* (qui a obtenu le Grand Prix littéraire du Brabant) nous révèle un véritable écrivain. Comme dans toutes les histoires de Thomas Owen, on fait mal dans *le Jeu Secret* la part du réel et celle de l'invisible, du rêve et de la conscience. Mais quand pourra-t-on dans la vie tracer nettement la frontière entre ces deux domaines ? On regrette parfois dans cet ouvrage que des moments de trivialité viennent gâter les élans les plus purs. Des enfants martyrisent un chat et l'éborgnent. L'un d'eux, resté seul après la fuite de ses compagnons, se sent envahi par l'âme de la bête morte et dépositaire désormais de sa vengeance. Thème original qui permet à l'auteur de pénétrer avec acuité les détours de l'âme adolescente. Il y a bien du talent dans tout cela.

AGNÈS CHABRIER

□ □

PETITE HISTOIRE DES GRANDS MONUMENTS DE PARIS

par Albert Mousset
(Amiot-Dumont)

VOICI un livre bien attachant dont on ne critiquera que le titre, un peu amphibologique. M. Albert Mousset n'a pas, en effet, conté ici des anecdotes parisiennes plus ou moins galantes, comme on pourrait le croire, mais groupé des renseignements historiques, artistiques et techniques (que l'on trouverait difficilement ailleurs) concernant des monuments tels que l'Arc de Triomphe, la Madeleine, le Panthéon, la Colonne Vendôme, l'Obélisque, la Colonne de Juillet et la discrète fontaine de l'allée du Séminaire. Il a également consacré deux chapitres substantiels aux rues de Paris et à l'origine de leurs noms, ainsi qu'aux statues dont elles furent si misérablement dotées à la fin du dernier siècle.

Pour ne citer qu'un seul des précieux renseignements que l'on découvre dans ce livre, sait-on qu'Haussmann eut un jour l'excellente idée de supprimer l'Obélisque et les fontaines de la place de la Concorde et de sauvegarder les larges fossés primitifs (qui ne furent comblés qu'en 1852) ? L'échec d'un des rares projets humains et logiques du funeste baron est un des épisodes les plus révélateurs de cette basse époque.

YVAN CHRIST

□ □

✱ ✱ IDÉES DIRECTRICES ✱ ✱ POUR UNE PHÉNOMÉNOLOGIE

par Edmund Husserl
(Traduit de l'allemand par Paul Ricœur)
(Gallimard).

LE premier livre publié dans la nouvelle collection de la Bibliothèque Philosophique, que dirigent Maurice Merleau-Ponty et Jean-Paul Sartre, est la traduction française des *Ideen zu einer reinen Phænomenologie und phænomenologischen Philosophie*. C'est en effet là une œuvre de base : le grand philosophe y fonde une science nouvelle dont la méthode et le champ d'application ont orienté une grande partie des recherches philosophiques contemporaines. On y trouve l'exposé d'une nouvelle attitude d'esprit, apparentée dans une certaine mesure au doute et au cogito cartésiens, que l'auteur définit en l'opposant à l'attitude qu'il qualifie de « naturelle ».

La mise en œuvre de la méthode est en grande partie réservée aux deux autres volumes du même ensemble (Ideen II et III) qui n'ont pas encore été publiés. C'est donc une traduction commentée d'Ideen I, d'après la troisième édition (1928) que nous propose M. Paul Ricœur. Dans une introduction très pédagogique, le traducteur expose la marche de la pensée dans l'ouvrage et le situe dans l'ensemble de l'œuvre immense de Husserl.

L. AMAR.

□ □

AU LOUVRE

par Georges Salles *(Édit. Domat)*

LE simple exposé de ce qu'est un grand musée comme le Louvre, de son histoire, de son contenu et de son fonctionnement, suffirait déjà à former un livre fort intéressant. M. Georges Salles nous donne tout cela ; mais ce qui met son ouvrage hors de pair, c'est que ces matériaux sont mis en œuvre par un homme qui, à une

ample culture artistique et à un goût exquis, ajoute des dons d'écrivain peu communs. Bien plus qu'une collection de faits et de documents, *Au Louvre* est un livre dont on pressent qu'on le reprendra souvent, pour en savourer les qualités littéraires autant que pour se renseigner. Il est manifeste que cet ouvrage n'a pas été rédigé uniquement pour répondre aux désirs d'un éditeur : il est le fruit de méditations quotidiennes, d'une incessante communion avec le vaste et complexe organisme qu'est le plus grand musée français.

F. F.

□ □

VIES ET ŒUVRES D'ÉCRIVAINS

par Louis Chaigne

(Lanore)

Un homme qui a parfois « les courages » mais dont l'orgueil est sans mesure, qui se plaît dans une solitude hautaine, qui se satisfait dans le mépris d'autrui, qui éprouve le besoin d'étonner... un obsédé de Dieu qu'il lui arrive souvent de nier et de blasphémer, un esprit attiré par les contraires et inapte à la fixité... » Les premières lignes de ce portrait de Montherlant suffisent à éclairer sur la finesse et le jugement de Louis Chaigne. Cet excellent critique nous propose un nouveau tome (le troisième) de ses *Vies et Œuvres d'Écrivains*. Celui-ci porte en sous-titre : *Montherlant, Saint-Exupéry, Bernanos, Ramuz, Pearl Buck, Graham Greene, Marie Noël*. Chacune de ces études nous remet en mémoire le jugement que Charles du Bos avait formulé sur le premier volume de cette série : « *le parfait modèle de ce que devrait être la biographie des contemporains entrelacée à l'examen des œuvres* ».

□ □

PAGANINI

par Renée de Saussine

(Milieu du Monde)

Paganini ? Un sujet en or... Mais on sait combien il est aisé de mal traiter le sujet en or et d'en tirer de fastidieuses dissertations. On ne reprochera pas à Renée de Saussine d'être tombée dans la facilité. Excellente violoniste, disciple de Jacques Thibaud, elle a mis au service du « virtuose infernal » des scrupules d'historienne, cernant le visage du héros d'un trait précis, caractérisant son œuvre comme seule une musicienne « pratiquante » pouvait le faire. Paganini sort grandi de l'épreuve.

B. G.

L'ÉNERGIE

par Pierre Rousseau *(Arthème Fayard)*

La collection « Savoir », l'encyclopédie des humanités modernes, vient de s'enrichir d'un nouveau volume : *l'Energie*, de P. Rousseau ; cet auteur que les lecteurs de cette revue connaissent bien est aussi apprécié pour son érudition que pour son talent de présentation. Ce dernier livre possède les qualités des précédents ; tantôt d'un ton familier, tantôt à l'allure d'une épopée, P. Rousseau retrace les conquêtes successives de l'énergie dont le domaine s'accroît sans cesse. Au temps des esclaves et des serfs, le moteur humain était roi ; puis les machines, les outils apparurent ; la houille verte triompha ; la vapeur fut asservie ; le règne de la fée Électricité commença ; le miracle de la houille blanche s'accomplit ; le pétrole, sang de l'industrie, en favorisa l'épanouissement et maintenant, il est permis de dire que l'Humanité est à l'Age de l'Électricité.

Et que de possibilités encore : énergie des marées, énergie thermique des mers, centrales éoliennes, soleil et houille jaune, terre et houille rouge et enfin l'énergie atomique dont les perspectives grandioses encore que lointaines s'entourent d'une brume de mystère et d'un certain effroi.

Cette éblouissante fresque est émaillée d'anecdotes, de comparaisons ingénieuses ; une analyse détaillée des étapes des grandes inventions (machines à vapeur, pompe à eau dynamo, transformateur, auto...) montre la complexité de leur genèse, le rôle de l'ingéniosité et la part souvent importante qui revient au hasard ; du même coup, le caractère et le comportement — parfois trop humain — des inventeurs, savants ou artisans, apparaissent ; les histoires d'escrocs ne manquent pas comme il arrive toujours à chaque découverte (en 1934, Saheurs, garagiste rouennais, prétendit avoir fabriqué de l'essence avec de l'eau salée !)

Les jolies illustrations de Cl. Verrier sont pittoresques, voire même caricaturales ; elles prennent parfois l'allure de rébus, mais cela fait partie de leur charme et de leur pouvoir de suggestion.

Ce livre, amusant comme un conte fantastique, instruit tout en distrayant ; les ouvrages d'information de cette classe contribuent grandement à hausser le niveau de la culture générale et on ne saurait trop en faire l'éloge.

A. T.

Le Directeur-Gérant : Marcel THIÉBAUT

(Croquis et dessins de Drian, Christian Bérard, André Vilboeuf, Maclès, Claude Tolmer, Sibertin-Blanc, Livia Dubreuil et Paul Bret.)

IMP. CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 688-2-51.

PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE
108, Boulevard Saint-Germain - PARIS-VIe

LES PREMIERS ÉCRITS DE
MAURICE BLONDEL
L'ACTION
(1893)
Un volume in-8 carré de la Bibliot. de Philosophie Contemporaine ..... **800 fr.**

BENEDETTO CROCE
LA POÉSIE
Un volume in-8 carré de la Bibliot. de Philosophie Contemporaine ..... **600 fr.**

LOUIS LAVELLE
TRAITÉ DES VALEURS
TOME PREMIER
THÉORIE GÉNÉRALE DE LA VALEUR
Un volume in-16 jésus de la coll. "LOGOS". **1.200 fr.**

MARCEL GRANET
LA RELIGION DES CHINOIS
Un volume in-8 carré de la Bibliot. de Philosophie Contemporaine ..... **400 fr.**

MARCELLE BOUTEILLER
CHAMANISME ET GUÉRISON MAGIQUE
Un volume in-8 carré de la Bibliot. de Philosophie Contemporaine ..... **700 fr.**

PEUPLES ET CIVILISATIONS
MAURICE BAUMONT
LA FAILLITE DE LA PAIX
★
DE RETHONDES A STRESA (1918-1935)
Un vol. in-8 carré..... **900 fr.**
★★
DE L'AFFAIRE ETHIOPIENNE A LA GUERRE (1936-1939)
Un vol. in-8 carré..... **760 fr.**

J.-B. DUROSELLE
LES DÉBUTS DU CATHOLICISME SOCIAL EN FRANCE
(1822-1870)
Un vol. in-8 carré de la Bibl. de la Science Politique... **1.200 fr.**

W. H. SHELDON
LES VARIÉTÉS DE LA CONSTITUTION PHYSIQUE DE L'HOMME
Un vol. in-8 carré de la Bibl. Scient. Internationale. **1.000 fr.**

"PAIDEIA"
Bibliothèque pratique de Psychologie et de Psychopathologie de l'Enfant
Docteur ANDRÉ P.-L. BELEY
L'ENFANT INSTABLE
Docteur MARCEL BERGERON
PSYCHOLOGIE DU PREMIER AGE
Chaque vol. in-8 cour. **240 fr.**

Souhaitez-vous avoir sur les événements politiques, sociaux, artistiques, littéraires des informations exactes, des analyses objectives?

Il existe, depuis plus de cinq ans, un journal libre à l'égard de tous les partis, qui s'efforce de répondre à ces exigences :

Réforme

le grand hebdomadaire protestant d'information générale.

Peut-être un journal, qui ne cache pas une appartenance religieuse vous effraie-t-il?

« RÉFORME » est rédigé par une équipe en majorité protestante.

Il est suivi par un grand nombre de lecteurs protestants, catholiques ou laïques, membres de l'enseignement, ingénieurs, fonctionnaires, hommes d'affaires, qui démontrent ainsi qu'un journal libre peut encore, dans notre pays, avoir une large audience.

Sa rédaction comporte les noms de :

Jean BOSC, Pierre BOURGUET, Michel BRASPART, Jean de CAYEUX, René COURTIN, Hubert ENGELHARD, Albert FINET, Henri LAUGA, Jacques PASCAL, Albert-Marie SCHMIDT, etc.

Nous serions heureux que vous connaissiez notre effort, notre formule. Complétez le bon ci-dessous et vous recevrez « RÉFORME » gratuitement pendant un mois. Vous ne le regretterez pas.

BON POUR UN ABONNEMENT GRATUIT R. P

M (nom) .....

(adresse complète) .....

.....

prie l'administrateur de « Réforme » de lui adresser à titre d'essai, sans frais et sans engagements, le journal « Réforme » pendant un mois.

A ..... *le* 1951

(Signature)

A adresser à « Réforme » 5, rue Cernuschi, Paris,

CAPITAUX PRIVÉS ou CAPITALISME D'ÉTAT ?

Deux régimes qui s'affrontent et peuvent difficilement co-exister.

Avant les élections, une grande enquête auprès de nos Parlementaires sur cette question qui conditionnera notre avenir.

Leurs réponses sont publiées dans

L'OPINION

ÉCONOMIQUE ET FINANCIÈRE

"LE JOURNAL LE MIEUX INFORMÉ DE LA BOURSE"

On trouve également chaque semaine dans **l'OPINION** des :

Éditoriaux, de Ch. RIST, de l'Institut; A. SIEGFRIED, de l'Académie Française; L. BAUDIN, J. PERCEROU, F. TREVOUX, P. VIGREUX, Professeurs de la Faculté de Droit; A. THIERS, Maître des Requêtes au Conseil d'Etat; P. BRESSON, ancien élève de l'Ecole Polytechnique, etc...

Trois revues complètes avec appréciations sur les valeurs : **Bourse de Paris, Hors-cote, Bourses régionales.**

Une étude critique pour **chaque augmentation de capital ;**
Indications sur certaines **valeurs susceptibles de hausse ;**
Cote complète des Bourses de Paris et de Province, etc...

L'OPINION, ne se vend pas au numéro.

ABONNEMENTS : un an : **750** fr. - 6 mois : **425** fr. - *ESSAI UN MOIS :* **50** fr.

1, rue Saint-Georges, PARIS-9e • Compte postal : PARIS 5110-71

nrf

un inédit de
JEAN GIRAUDOUX

LA FRANÇAISE
ET LA FRANCE

Du même auteur :

DE PLEINS POUVOIRS
A SANS POUVOIRS

JULES ROY

PASSION
DE
SAINT-EXUPÉRY

Du même auteur :

LA VALLÉE HEUREUSE
COMME UN MAUVAIS ANGE
CHANTS ET PRIÈRES POUR DES PILOTES
LE MÉTIER DES ARMES

LES GRANDES ÉTUDES HISTORIQUES

LÉON HOMO

ALEXANDRE LE GRAND

Un grand capitaine...
Un grand politique...

Un volume : 500 fr.

ALBERT KAMMERER
Ambassadeur de France

LA PASSION DE LA FLOTTE FRANÇAISE

Mers el-Kébir, Toulon... deux tragédies.

Un volume de 576 pages, format 14 x 22,5 : 750 fr.

MANGIN

LETTRES DE GUERRE

Les lettres que le Général Mangin écrivit à sa femme pendant la guerre 1914-18 et qui étaient restées inédites jusqu'à ce jour, permettant de connaître mieux encore le jugement qu'il portait sur les hommes et sur les événements. Un document particulièrement important.

Un volume, format 14 x 22,5 : **600 fr.**

LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD - PARIS

CALMANN - LÉVY

Collection " C.L. "

CRITICUS

LE STYLE AU MICROSCOPE

II. - JEUNES GLOIRES

HERVÉ BAZIN, SIMONE DE BEAUVOIR, ALBERT CAMUS, MAURICE DRUON, J.-J. GAUTIER, LOUIS GUILLOUX, ROBERT MERLE, PRÉVERT, RAYMOND QUENEAU, JULES ROY, ELSA TRIOLET

Un volume. . . . . 360 frs

ARNOLD MENDEL

LES TEMPS INCERTAINS

Roman

L'examen de conscience d'un jeune intellectuel durant ces " temps incertains " — ceux de Munich — qui précédèrent la dernière guerre.

Un volume. . . . . 345 frs

Collection " TRADUIT DE "

GUNTHER WEISENBORN

MEMORIAL

En même temps qu'une œuvre littéraire achevée, ce livre est une admirable leçon de courage et de dignité.

Un volume. . . . . 330 frs

JOSEPH-MARIE URSYN

TORRICOLA

Roman

A travers l'apparence, voire les tics, de ses personnages, l'auteur nous dévoile leur nature profonde et les complexes qui commandent leur attitude extérieure. En dépit de leurs efforts dérisoires, les héros du livre n'échapperont pas au Destin qui se joue d'eux.

Un volume. . . . . 420 frs

MÉMOIRES SUR LA DEUXIÈME GUERRE MONDIALE

WINSTON S. CHURCHILL

TOME IV

LE TOURNANT DU DESTIN

★ LA RUÉE JAPONAISE

(18 Janvier - 3 Juillet 1942)

Un volume in-8° carré, 18 cartes dans le texte sous jaquette illustrée: **660** fr.

★★ L'AFRIQUE SAUVÉE

(4 Juillet 1942 - 5 Juin 1943)

Un volume in-8° carré, 18 cartes dans le texte sous jaquette illustrée: **690** fr.

LE MÉMORIAL DE ROOSEVELT

d'après les papiers secrets de HARRY HOPKINS

par ROBERT E. SHERWOOD

★★

ROOSEVELT CHEF DE GUERRE

(DE PEARL-HARBOUR A SA MORT)

Traduit de l'anglais par Renée Villoteau

In-8° carré sous chemise illustrée .. .. **600** fr.

RAPPEL

★ **DE « LA DRÔLE DE GUERRE » A PEARL-HARBOUR**

(7 déc. 1941)

In-8° carré sous jaquette illustrée .. .. **450** fr.

PLON

LES ANNALES
· CONFERENCIA ·
REVUE MENSUELLE DES LETTRES FRANÇAISES

NUMÉRO DE MARS

LÉON BÉRARD
de l'Académie française
Nos grands parlementaires : jours vécus 1910-1940

DANIEL-ROPS
Un aventurier de Dieu : Saint Paul
I. - L'ennemi du Christ

MARCEL ACHARD
" L'Habit Vert "

Le livre du jour
" Cours de bonheur conjugal "
raconté et commenté par RENÉ LALOU

La pièce du jour
" Colombe "
racontée et commentée par FRANCIS AMBRIÈRE

Le Quartier des Lettres - Le Côté du Théâtre - La Fleur des Livres

79, boulevard Saint-Germain, 79 - PARIS-VIe

LE NUMÉRO : 60 FR.

COTE DESFOSSÉS
QUOTIDIEN ÉCONOMIQUE ET FINANCIER

publie chaque jour tous les cours officiels des Bourses de Paris, Province, Etranger et des nouvelles financières Françaises et étrangères, toujours puisées aux meilleures sources.

La "COTE DESFOSSÉS", par sa documentation unique, constitue le guide le plus sûr indispensable à tous (banquiers, boursiers, officiers ministériels et tous milieux d'affaires).

ABONNEZ-VOUS A LA **COTE DESFOSSÉS**
42, Rue Notre-Dame-des-Victoires, PARIS-2^e
Abon' 6 mois : 4.000 frs. Par ch. banc. ou ch. post. 1889-86 Paris

VIENT DE PARAITRE

JULES ROMAINS

de l'Académie française

VIOLATION DE FRONTIÈRES

... CELLES DE LA VIE ET DU TEMPS

Un vol. : 350 fr.

PASTEUR

CORRESPONDANCE

réunie et annotée par

PASTEUR VALLERY-RADOT

de l'Académie française

Tomes II, III, IV - Les trois vol. : 2.400 fr.

LOUIS HASTIER

LA DOUBLE MORT DE LOUIS XVII

RÉVÉLATIONS ÉTONNANTES SUR LA PLUS GRANDE ÉNIGME DE L'HISTOIRE

Un vol. : 500 fr.

FLAMMARION

LIBRAIRIE STOCK

6, rue Casimir-Delavigne - PARIS-VIe

NOUVEAUTÉS :

NANCY MITFORD

L'Amour dans un climat froid

roman

Le livre qui a fait rire toute l'Angleterre!

420 fr.

JOHN SEDGES

Un long amour

roman

Pour tous ceux qui aiment PEARL BUCK

420 fr.

SIGRID UNDSET

Maternités

suivi de

L'Age heureux, La Bergère de Porcelaine et Simonsen

315 fr.